

chent sur les problèmes de la traduction littéraire. Marianne Lederer décrit les problèmes pratiques du traducteur ainsi que les problèmes théoriques de la traduction du culturel. Jean-Pierre Goudaillier et Alena Podhorná-Polická se concentrent sur les pratiques langagières dites « périphériques », à savoir l'argot et le verlan. Jaromír Kadlec s'intéresse à la situation linguistique dans les anciennes colonies belges en Afrique, Renáta Listíková explique les suites d'un contresens latin concernant le nom de notre pays (Bohême) et de nos habitants (Tchèques). Zuzana Malinovská-Šalomonová démontre combien il est parfois difficile de bien interpréter la terminologie juridique de manière univoque dans une traduction, et le prouve avec le texte de la Constitution slovaque. Jitka Smičková parle des rapports de la linguistique avec la traductologie, de l'explicite et de l'implicite au niveau de la langue, du discours, de la culture et de la terminologie. Radka Škardová, Marie Dohalská et Jana Vlčková présentent un article qui prouve que la prononciation des noms propres peut être un piège non seulement pour celui qui les prononce, mais aussi pour celui qui les écoute et qui doit les déchiffrer pour pouvoir les comprendre. Slavomíra Ježková analyse les proverbes, citations, dictons et allusions, et leur traduction. Et enfin, Marie Fenclová réfléchit à la didactique du plurilinguisme comme outil innovant dans des modules de formation en traduction et interprétation.

Ivana Čeňková
Institut de Traductologie,
Faculté des Lettres, Université Charles, Prague

LA TRANSMISSION DU CULTUREL –
PROBLÈMES PRATIQUES DU TRADUCTEUR,
PROBLÈMES THÉORIQUES DE LA TRADUCTION

Marianne Lederer

Depuis le XX^e siècle, la transmission du culturel est devenue un sujet incontournable lorsqu'on parle de traduction. Avec l'essor des études traductologiques, on rencontre heureusement de moins en moins souvent des simples critiques de 'fautes de traduction', des relevés d'erreurs sans souci de classification entre ce qui est dû à divers types d'ignorance du traducteur et ce qui relève directement d'une théorie de la traduction.

Or il est important, lorsque l'on s'occupe de théorie, de faire la distinction entre les problèmes purement pratiques et ponctuels auxquels peuvent se heurter des traducteurs individuels et les problèmes de traduction à proprement parler qui, eux, sont théoriques dans la mesure où, posés par un cas particulier, ils sont généralisables. Nous verrons que les premiers correspondent essentiellement à des problèmes de connaissance et de compréhension, alors que les seconds relèvent généralement du domaine de la reformulation.

1. La différence entre les langues n'est pas un problème de traduction

Avant d'entrer dans le vif de mon sujet, je vais d'emblée éliminer, au risque de choquer certains, tout ce qui a trait aux différences entre les langues. Les étudiants en Master Recherche de traductologie ont souvent du mal à admettre que le fait que les langues soient différentes ne représente pas un problème de traduction. Bien au contraire, c'est parce qu'il y a différence qu'il y a traduction. Si toutes les langues étaient semblables, la traduction serait inutile. Il faut donc prendre cette différence comme une donnée et non comme un problème: que le turc soit une langue agglutinante et pas le français, que les structures de l'arabe, langue sémitique et du français, langue indo-européenne, ne soient pas superposables, qu'en serbe n'existe

pas le plus-que-parfait ni le passé composé du français, ne peut pas être considéré comme un obstacle à la traduction.

Si un traducteur ou un apprenti-traductologue s'y heurte, c'est probablement qu'ils n'ont ni l'un ni l'autre suffisamment réfléchi à ce qu'est la traduction: Danica Seleskovitch a déjà récusé ce type de problèmes en 1976, à propos de l'observation faite par Jakobson (1971, 260) qu'il était difficile de traduire en russe la phrase « *I hired a worker* », vu l'absence de précision sur le genre de 'worker' en anglais puisque le russe exige un masculin ou un féminin. Seleskovitch fait remarquer qu'on ne traduit jamais une phrase isolée de son contexte ou de sa situation ; « *J'ai, dit-elle, imaginé une situation réelle : je voulais débarrasser mon jardin des mauvaises herbes qui l'envahissaient, j'ai 'pris quelqu'un' dont le sexe ne découle pas du genre grammatical du terme, mais du type de travail, de l'endroit où le travail s'effectue, etc. Dans une autre situation, « I hired a worker » trouvera une autre traduction... » (Seleskovitch, 1976, 82)*

Les soit-disant problèmes linguistiques découlent en fait toujours de l'ignorance de ce qu'est la traduction.

2. Les problèmes pratiques auxquels peuvent se heurter des traducteurs individuels

On les rencontre lors de la première phase de la traduction, celle de la compréhension du texte.

2.1. La connaissance insuffisante de la langue de départ

Je me place pour le moment dans le cas de traducteurs travaillant de leur langue étrangère vers leur langue maternelle. Nous verrons sous le 2.1.3. quelques uns des problèmes pratiques mais aussi théoriques que peut entraîner la traduction vers la langue étrangère.

2.1.1. Les problèmes des étudiants en langue

Un certain nombre de publications traitant de l'enseignement de la traduction s'attardent longuement sur les erreurs de langue faites par des étudiants qui ne seraient pas admis dans des écoles de traduc-

tion si l'on accepte l'affirmation qu'une bonne maîtrise de la langue étrangère est un préalable à l'apprentissage de la traduction (ajoutons qu'en apprenant à traduire, l'étudiant continuera à affiner et à approfondir sa compréhension de la langue). Le problème des faux-amis auquel se heurtent ceux qui ne connaissent pas suffisamment une langue étrangère est bien connu et ne devrait pas se poser à des traducteurs professionnels, même s'il se pose aux étudiants en cours d'apprentissage d'une langue étrangère. Michel Ballard en donne de nombreuses illustrations dans divers écrits. Je lui emprunte deux exemples (Ballard, 1998, 34 et 37-38) :

« *A great many tenements had shop-fronts ; but these were fast closed and mouldering away.* » 'Fast' est traduit par un étudiant de 2^e année d'université par « celles-ci furent vite fermées », l'étudiant ne connaissant pas la différence de signification entre les homonymes : 'fast', 'rapidement' et 'fast', 'fermement, solidement'.

Après cette erreur lexicale, Ballard cite une erreur syntaxique :

« *Charles [...] would not have been too surprised had news reached him out of the future of the aeroplane, the jet engine, television, radar.* » La traduction donne : 'si des informations à propos de l'avenir de l'avion, de l'engin à réaction, de la télévision, du radar...' Ne relevons pas que 'engine' donne 'engin', ce n'est pas ce qui importe ici. L'étudiant a relié 'future' et 'aeroplane' ; il n'a pas vu que 'out of the future' était un tout, en l'occurrence un complément circonstanciel ; il n'a donc pas compris le sens de la phrase, qui aurait pu donner en traduction quelque chose comme « si l'on était venu lui parler de l'invention à venir de l'aéroplane, du moteur à réaction, etc. »

2.1.2. Les problèmes des traducteurs

Laissons de côté ces erreurs d'étudiants apprenant l'anglais et arrivons en aux lacunes linguistiques du traducteur. Nous savons tous, bien que nous ne l'avouions pas toujours, que même dans notre langue maternelle, il nous arrive d'avoir certaines lacunes. Cela est vrai *a fortiori* de la langue étrangère. Ce que fait le traducteur dans ce cas dépend de sa conscience professionnelle, de son expérience et, *last but not least*, de la formation qu'il a reçue. Normalement, il sera conscient de son ignorance lorsqu'il rencontre un passage qu'il

ne peut déchiffrer, le cas le plus flagrant étant celui des textes techniques. Ses lacunes lexicales lui sautent alors aux yeux et le traducteur professionnel sait que, pour les combler, il va lui falloir passer, consécutivement ou simultanément selon les cas, par une acquisition de connaissances thématiques et terminologiques pour y remédier. Je ne parlerai pas des lacunes syntaxiques, car un traducteur digne de ce nom n'en aura pas. S'il lui semble détecter une ambiguïté de structure, il saura la mettre sur le compte d'une ignorance du sujet traité. Je reviendrai sur ce cas sous le 2.2.

Pourquoi peut-on dire qu'une connaissance ponctuelle insuffisante de la langue étrangère est un problème strictement pratique et particulier à un traducteur donné ? simplement parce que deux traducteurs n'auront jamais les mêmes connaissances et les mêmes ignorances, qu'il s'agira de combler au cas par cas, et que l'unique généralisation possible ici est de souhaiter que seules s'attaquent à la traduction des personnes qui connaissent suffisamment bien la langue du texte à traduire et que les traductologues fassent la distinction entre l'enseignement de la langue et celui de la traduction.

2.1.3. Les problèmes de la traduction en langue étrangère

Les problèmes posés par la traduction en langue étrangère ne proviennent pas d'une mauvaise compréhension de la langue de départ, puisque celle-ci est maternelle. Ce sont donc des difficultés d'expression que le traducteur devra surmonter. Les obstacles qui s'opposent à une bonne transmission sont le manque d'intuition linguistique (de 'Fingerspitzengefühl' comme disent les Allemands) dans la langue d'arrivée. Dans la mesure où le traducteur comprend parfaitement la langue de départ, il se sent à l'aise et risque de ne pas se rendre compte qu'il ne fait pas passer ce qu'il a lui-même assimilé sans peine. Problèmes lexicaux et syntaxiques, insuffisante maîtrise de l'emploi des connecteurs, utilisation trop fréquente d'expressions toutes faites qui lui semblent rendre son texte idiomatique, innombrables sont les obstacles à la clarté d'expression qui permet une lecture agréable. Mais, encore une fois, il ne s'agit pas là d'un problème théorique, car chaque individu a ses propres faiblesses et commet donc des erreurs et des maladresses qui ne seront pas forcément ré-

pétées par un autre (voir Lederer 1994, 147-160). La traduction vers la langue étrangère¹ est bien souvent une nécessité pour les langues non véhiculaires, et une traduction médiocre vaut mieux que pas de traduction du tout. Conscients de leurs problèmes d'expression, les traducteurs en langue étrangère feront réviser leur travail par un locuteur de langue maternelle. En revanche, l'adaptation aux récepteurs de la traduction en langue étrangère est bien un problème théorique (voir 3.3.2.).

2.2. L'ignorance thématique

Après les langues, le second problème que je propose de considérer comme un problème pratique du traducteur et non comme un problème théorique de la traduction est la méconnaissance du sujet abordé par le texte, ou ignorance thématique. Ici encore, le texte technique est le révélateur le plus clair d'éventuelles ignorances thématiques. Un traducteur qui aborde pour la première fois un texte traitant par exemple de l'extraction du pétrole, est conscient du fait qu'il va devoir assimiler toute une série de données qui lui sont au départ étrangères. La difficulté pour lui sera de se rendre compte de ce qu'il ignore, afin de combler ses lacunes. Les étudiants en traduction ont, au début de leurs études, tendance à se plaindre que les textes ne sont pas clairs, sans se rendre compte que c'est leur ignorance qui les empêche de comprendre un texte parfaitement clair pour les experts du domaine. C'est la raison pour laquelle un cours de méthodologie de la recherche documentaire intervient dès la première année d'apprentissage de la traduction, qui enseigne aux étudiants à combler leurs ignorances ponctuelles.

S'agissant du domaine culturel, celui qui nous intéresse ici, où le poids de l'implicite est souvent grand (nous y reviendrons sous le 3.3.), il est plus difficile au traducteur de détecter son ignorance. Voici un exemple pour illustrer mon propos, un minuscule extrait d'un roman de Vikram Seth,² Indien d'origine écrivant en anglais,

¹ Voir LEDERER, Marianne. *La traduction aujourd'hui – le modèle interprétatif*, pp. 147-160.

² VIKRAM, Seth. *A Suitable Boy*. Londres : Phoenix, 1993, traduit par Françoise ADELSTAIN sous le titre de *Un garçon convenable*. Paris : Grasset, 1995.

roman à mes yeux excellemment traduit en français, ce qui n'exclut pas certaines petites erreurs, dont voici une : « [...] *a judge, the very last Englishman to remain on the bench of the Brahmpur High Court after Independance* » est traduit par « *un juge, le seul Anglais à siéger encore au banc de la Haute Cour de Brahmpur* ». Manifestement, la traductrice ne s'est pas rendue compte de la signification de '*on the bench*', qui en anglais désigne l'ensemble des juges ou la cour, et s'est laissée aller à simplement transcoder par '*au banc de*', alors qu'en français, on parle du banc des accusés, du banc des avocats, mais jamais du banc des juges. Dans la mesure où la traduction du roman dans son ensemble fait preuve d'une excellente maîtrise de la méthode, on peut considérer qu'il s'agit là d'une erreur ponctuelle, qu'un autre traducteur n'aurait probablement pas faite.

Quant aux textes anciens, qui opposent souvent à la traduction une grande opacité, ils ne posent là encore que des problèmes d'ordre pratique, ceux de l'accès (impossible) aux données extra-linguistiques qui permettraient de comprendre plus que la seule langue du texte.

3. Les problèmes théoriques de la traduction

Ceux-ci se rencontrent au stade de la réexpression, et de la méthode qui lui est appliquée.

Dans la mesure où les phénomènes culturels sont spécifiques à une collectivité linguistique donnée, ils posent aux traducteurs toute une série de questions, dont la traductologie doit s'emparer pour essayer de leur offrir des solutions théoriques qui, quoique générales, peuvent leur servir de guide pour la résolution de problèmes particuliers.

3.1. Traduction littérale ou traduction libre

Un mouvement de pendule peut être détecté au cours des siècles entre deux tendances, qu'on a appelées 'la traduction littérale' et 'la traduction libre'. Si je conserve volontiers le terme 'traduction littérale', je remplacerai l'expression 'traduction libre', qui semble prêter à tous les débordements, par celle de traduction 'interprétative', car cette traduction n'est libre que par rapport à la langue de départ. Chacun

connaît les mots de Saint Jérôme si souvent repris, préconisant de traduire librement les textes profanes mais de rester littéral pour les textes sacrés, ainsi que ceux de Luther s'élevant contre la façon peu compréhensible pour le profane dont, jusqu'à lui, la Bible avait été traduite.

Pendant longtemps, en effet, on a pu croire que c'était la langue qu'il fallait traduire, alors qu'aujourd'hui, avec les progrès de la linguistique et des études de communication, on a pris conscience que les langues sont irréductibles les unes aux autres et que ce sont les textes et non les langues qu'il faut traduire.

Le transcodage, ou littéralité, n'est donc pas toujours dû à une ignorance du traducteur. Il peut s'agir d'une position théorique qui, lorsqu'elle est consciente, se répercute tout au long des textes. Cependant, la littéralité, premier des problèmes théoriques de la traduction, (dont les plus beaux exemples en français contemporain sont la traduction de la *Bible* par Chouraqui et celle de *l'Enéide* par Klossowski,) n'a plus guère cours aujourd'hui. Lorsque littéralité il y a, elle porte de façon limitée sur des mots ou des expressions, et non sur les textes.]

3.2. Ethnocentrisme ou étrangéité en traduction

Nous sommes là au cœur du sujet, la réexpression du culturel, qui pose les problèmes théoriques les plus aigus de la traduction. La langue et la culture sont-elles indissociables ? Une controverse sévit depuis des siècles entre traducteurs et, plus récemment, entre traductologues sur la façon de traiter l'étrangeté du texte original.

Berman, le chantre français de l'étrangeté en traduction, s'est longuement et brillamment élevé contre ce qu'il appelle l'ethnocentrisme des traducteurs. Par ethnocentrisme, il entend la tendance qui « ramène tout à sa propre culture, à ses normes et valeurs, et considère ce qui est situé en dehors de celle-ci – l'Étranger – comme négatif ou tout juste bon à être annexé, adapté, pour accroître la richesse de cette culture » (1999, 29). Il considère, et nombreux sont les théoriciens (je dis bien théoriciens, et non praticiens) qui partagent son avis, que la traduction doit « accueillir l'étranger dans sa corporéité charnelle [...] Fidélité et exactitude se rapportent à la littéralité charnelle du

texte. En tant que visée éthique, la fin de la traduction est d'accueillir dans la langue maternelle cette littéralité. » (1999, 77-78)³

A mon sens, Berman fait erreur sur deux plans, quoique différemment : sur le plan de la langue d'abord, car la langue du texte original n'est en rien étrange pour ses lecteurs et l'on ne voit donc pas la raison pour laquelle il faudrait injecter la langue de départ dans la langue d'arrivée, ce qui la ferait sonner elle-même étrangère aux oreilles de ses lecteurs. Berman se trompe en prônant des méthodes qui ont, certes, pu être utiles à certains moments de l'histoire de certaines langues, pour les enrichir et leur redonner vie mais qui, pour la plupart des langues à l'heure actuelle, n'ont plus de raison d'être. Transposer telle quelle la forme de l'original, c'est le plus souvent rendre la traduction illisible. Il semble plus efficace de rechercher dans la langue d'arrivée un effet équivalent à l'effet premier produit par cette forme.

Sur le plan culturel ensuite, il me semble que Berman se trompe aussi en considérant que toutes les traductions sont aujourd'hui ethnocentriques. C'est aller trop loin dans la critique. Il existe certes parfois une tendance à l'adaptation trop poussée du texte étranger aux lecteurs cibles. Une traduction n'est pas fidèle si elle transforme le fait culturel étranger en quelque chose qui semble naturel aux lecteurs de la traduction, et leur cache les faits étrangers.

Voyons à ce propos un exemple tiré d'une petite expérience que j'ai faite il y a quelques années avec des étudiants du Master Recherche en traductologie.⁴ Six étudiants de langue maternelle française ont traduit un court texte du célèbre humoriste américain Art Buchwald portant sur les difficultés d'une femme qui travaille tout en ayant des enfants. Celle-ci dit : « *I couldn't work if it weren't for her [la bonne] and the fact the Safeway stays open until nine* ».

Les diverses traductions de *Safeway* faites par les étudiants sont représentatives des solutions méthodologiques qui peuvent être apportées à la transmission des 'termes culturels', en l'occurrence *Safeway*. L'un des traducteurs s'est borné à conserver *Safeway* tel que,

³ Sans entrer dans le détail des idées de Berman, il faut ajouter que si, pour lui, « la traduction est traduction-de-la-lettre, du texte en tant qu'il est lettre » (1999, 25), « traduire la lettre d'un texte ne revient aucunement à faire du mot à mot » (p. 13).

⁴ Jadis intitulé Diplôme d'Etudes Approfondies (DEA).

traitant implicitement le lecteur français comme s'il connaissait les Etats-Unis. Un autre est passé à l'hyperonyme et a écrit '*le supermarché*', considérant que le nom du magasin était sans importance. Quant au troisième, il a faussé la réalité américaine en rendant *Safeway* par *Monoprix*. Ce type de réaction peut à juste titre être qualifiée d'ethnocentrique, car elle donne à penser au lecteur français que l'enseigne française Monoprix existe aux Etats-Unis. Les traducteurs restants ont rendu *Safeway* par '*le supermarché Safeway*'. Je considère qu'ils ont bien fait de conserver le nom propre américain, montrant ainsi aux Français qu'ils lisent un texte étranger, tout en utilisant une technique indispensable à la transmission du culturel, l'explicitation.

3.3. Non-dit et explicitation

Au début de leur apprentissage de la traduction, les étudiants expriment souvent une idée préconçue que les formateurs ont du mal à leur faire abandonner : le traducteur n'aurait pas le droit d'ajouter ni d'omettre un seul mot de l'original. Or, lorsqu'on admet que non seulement les langues sont différentes mais encore que chacune « découpe dans le réel des aspects différents » (Mounin, 1963, 48), on se rend compte que, bien que l'on ne voit sur le papier que la partie explicite de chaque mot et de chaque segment de texte, on comprend toujours plus que cet explicite. C'est l'ensemble composé de cet explicite et de l'implicite que chaque lecteur apporte à sa lecture, qui renvoie aux choses, concepts ou idées visés.⁵ J'ai développé cette idée, que j'ai appelée *le principe de la synecdoque*, dans plusieurs publications (Lederer 1976, 1978, 1994) : '*Assurance maladie*' et '*health insurance*' renvoient au même concept ; mais ils nomment, le premier le risque contre lequel on s'assure, la maladie, le second la santé que l'assurance vous permettra de recouvrer, chacun ne reprenant explicitement qu'un aspect du tout. Au plan des mots ou des expressions figées renvoyant à des objets ou concepts qui existent dans deux cultures données, il suffit au traducteur de connaître ou de trouver la correspondance dans l'autre langue. Lorsque, en re-

⁵ On peut rapprocher cela du concept d'inférence développé par la Théorie de la pertinence (Relevance Theory) de Sperber et Wilson.

vanche, on a affaire à un terme culturel dont le concept n'existe que dans une seule culture, l'explicitation devient une obligation. De brefs exemples montreront que, au plan du discours, le principe général de la synecdoque justifie amplement l'explicitation.

3.3.1. L'explicitation dans la transmission du culturel

3.3.1.1. Les termes culturels

Les noms de bâtiments qui renvoient à une fonction, tels que *l'Élysée* qui désigne la Présidence de la République Française, ou *Bercy* qui renvoie au Ministère des Finances, les toponymes tels que *Quartier Latin* ou *rue du Faubourg Saint Honoré* à Paris, qui éveillent chez tous les Parisiens des connotations (donc des implicites) bien précises, exigeront pour être compris par le lecteur étranger, une brève explicitation au fil du texte ou une note plus fournie en bas de page, selon le contexte. Le traducteur écrira donc pour l'Élysée par exemple 'le siège de la Présidence de la République Française'.

Remarquons au passage qu'il n'est plus question ici de méconnaissance du traducteur, mais de la façon dont des données familières aux lecteurs de l'original et fort bien comprises par le traducteur, peuvent être transmises le plus complètement possible au lecteur de la langue d'arrivée.

3.3.1.2. Les faits culturels

Les termes culturels ne sont pas les seuls à exiger une explicitation. Doivent également en faire l'objet, lorsqu'ils ne sont pas éclairés par le contexte, quantité de faits qui ne dépendent pas de la langue, et qui sont *a priori* inconnus du lecteur de la traduction.

Pour illustrer mon propos, je prendrai un exemple dans une nouvelle de l'écrivain coréen Hwang Sunwon,⁶ intitulée « *Une veuve* ». Cette veuve reçoit chez elle une vieille amie. La traduction littérale de la phrase qui nous intéresse, telle que fournie par une étudiante coréenne, « *Elle fit coucher Mme Han à la partie basse* », n'est pas compréhensible pour un non-Coréen. Pour les Coréens, le passage

⁶ HWANG, Sun-Won. *La chienne de Moknomi*, traduit du coréen par CHOI Mi-Kyung, KO Kwang-Dan et Jean-Noël JUTTET. Paris : Zulma, 1995.

est parfaitement clair. Ils savent tous en effet qu'en Corée, les maisons individuelles étaient jadis chauffées par le sol, grâce à un système de conduits qui refroidissaient à mesure qu'ils s'éloignaient du foyer situé dans la cuisine. La partie de la chambre la plus proche de la cuisine, et donc la mieux chauffée, était dénommée '*partie basse*' de la chambre. Le traducteur doit-il faire passer dans sa traduction de la nouvelle toutes ces caractéristiques ? Nous verrons sous 3.4. que, selon la fonction de la traduction, la question peut se poser. En l'occurrence, si le lecteur lit pour le plaisir de la lecture, la démarche adoptée par les traducteurs, qui ont écrit : « *elle fit coucher Mme Han à l'endroit le mieux chauffé de la chambre* », s'explique : ils ont considéré que l'important était de mettre l'accent sur le respect avec lequel la veuve traite sa visiteuse et non pas d'attirer l'attention sur le mode de chauffage des maisons coréennes. Méthodologiquement, les traducteurs de cette nouvelle ont eu raison d'une part de ne pas retenir la traduction littérale qui n'aurait pas renseigné le lecteur, et d'autre part de ne pas ajouter une longue explication en note ou dans le texte, qui aurait été à sa place dans une traduction érudite.

3.3.2. Les limites de l'explicitation

↳ L'explicitation est parfaitement justifiée dans la mesure où la traduction a pour objectif de faire comprendre et ressentir à son lecteur, par définition peu ou pas familier de la civilisation d'origine, ce que le lecteur de l'original a compris et ressenti. Il n'empêche que le traducteur doit savoir faire preuve de doigté et n'ajouter au texte que tout juste ce qui est nécessaire pour conserver la force et la saveur de l'original. Certains traducteurs se laissent entraîner à rédiger, à propos d'un nom de lieu par exemple, des notes en bas de page qui relatent toute l'histoire ou la géographie du lieu où se passe l'action, au risque de détourner du texte l'attention du lecteur. Cette tendance se remarque plus particulièrement chez ceux qui traduisent en langue étrangère. Ils ont en effet souvent à cœur de faire partager pleinement leurs connaissances et la civilisation de leur pays aux lecteurs de l'autre langue et perdent de ce fait en partie de vue la fonction du texte traduit.]

Il est bon de méditer à ce propos la remarque de Taber (1980, 424) : « *Contempt for receptors' competence leads to transgressing the fine line*

between making explicit just enough of the implicit information from the original, and making too much explicit. »

[L'explicitation n'est pas toujours nécessaire, ni même recommandée. Il existe des cas où l'on peut (et parfois même où l'on doit) laisser implicite ce qui a été dit par l'auteur.] Je n'en veux pour exemple que la traduction en français d'une phrase du *Louis XI* de l'historien anglophone Kendall :⁷ « *C'est à Paris que siégeaient les principaux organes du gouvernement, le Parlement et la Chambre des Comptes qui correspondait approximativement à l'Echiquier anglais* ». Le lecteur français s'interrogera sur la raison pour laquelle le système français d'alors est comparé au système anglais, ce qui d'ailleurs ne l'éclaire pas véritablement, car il ne sait pas forcément ce qu'est l'Echiquier anglais ! Le traducteur aurait été mieux inspiré de supprimer cette mention, certes utile aux lecteurs anglophones, mais incongrue dans un texte s'adressant à des Français.

En fin de compte, la tâche (délicate) du traducteur est de conserver d'un texte à l'autre, le même équilibre entre explicite et implicite, l'un ou l'autre pouvant gonfler plus ou moins ou se réduire, selon la façon dont chaque langue exprime les choses, et selon la connaissance supposée qu'a le lecteur cible de la civilisation dans laquelle baigne le texte original. Le traducteur doit donc ne pas perdre de vue le lecteur auquel il s'adresse et les raisons pour lesquelles celui-ci lit sa traduction.

3.4. La fonction de la traduction

J'ai dit sous le 3.3.1.2. à propos de « *la partie basse de la chambre* », que les traducteurs avaient eu raison de ne pas donner longuement l'explication de la façon dont les Coréens se chauffaient jadis. J'ai ajouté que cette explication aurait peut-être été à sa place dans un autre type de traduction, une traduction érudite s'adressant à des spécialistes qui veulent tout savoir de la langue et de la civilisation d'où provient l'œuvre. Ceux-là ne lisent pas seulement pour le plaisir mais pour apprendre. La traduction se doit donc d'être différente et de montrer non seulement l'étrangéité de la culture, mais aussi

⁷ Paul Murray KENDALL, *Louis XI*, traduit par Eric Diacon, Fayard 1974.

celle de la langue. Le traducteur, de son côté, se doit de tenir compte de la fonction que remplit sa traduction auprès du lecteur.

3.4.1. Les formules de politesse

Elles existent dans toutes les langues ; chaque collectivité linguistique a cependant ses propres rituels et sa propre manière d'exprimer cette politesse. Dans des circonstances normales, il serait ridicule de traduire littéralement en anglais les formules souvent ampoulées qui terminent les lettres en français, telles que « *Veillez agréer, Monsieur le Directeur et cher collègue, l'assurance de ma meilleure considération* », formule qu'il vaut mieux remplacer par « *Sincerely* » ou « *Best regards* ». De même, lorsque le maire de Shanghai s'adresse en français au Consul de France, et l'appelle « *Respectueux Monsieur le Consul* », les Français présents auront-ils tendance à sourire. En revanche, s'il s'agit de montrer dans la traduction d'un roman espagnol, italien ou arabe, que les Espagnols, les Italiens ou les Arabes utilisent des formules de politesse infiniment fleuries, une traduction littérale sera de mise. Les deux types de traduction ne visent pas le même but. ↵

3.4.2. La traduction des allusions

Voilà un autre problème qu'il faut envisager à partir de la fonction de la traduction.

Une thèse de doctorat soutenue à l'ESIT,⁸ consacrée à la retraduction, étudie les différentes traductions de *La fille du capitaine*, de Pouchkine (1836). Je n'en retiens ici qu'un terme 'Niedorosl'. L'un des traducteurs donne en note l'explication suivante : « *terme qui désigne le jeune noble qui n'a pas 15 ans, âge d'entrer au service, et reste auprès des siens ; c'est le titre d'une célèbre comédie de Fonvizine, jouée en 1782.* »

Cette allusion intertextuelle est-elle encore comprise de nos jours par les lecteurs russes ? La comédie de Fonvizine est-elle encore connue, est-elle encore jouée au théâtre ? Si les Russes répondent non, il n'y a aucune raison d'essayer de faire passer en français une

⁸ ROUX-FAUCARD, Geneviève. *Traduction et retraduction des textes narratifs*. A paraître aux Presses du Septentrion, Lille.

allusion qui n'est plus perçue par les lecteurs actuels de l'original. Ma réponse sera la même s'ils répondent oui, mais pour une autre raison : cette allusion (qui n'est pas reprise dans la suite du texte, ce qui aurait justifié un effort de transfert), n'est en quelque sorte qu'un clin d'œil au lecteur de l'original (celui de 1836, et nous sommes en 2006), qui détournerait plus de la narration le lecteur français actuel, qu'elle ne lui apporterait de connaissances utiles à la suite du texte.

Les allusions culturelles les plus fines de l'original ne sont d'ailleurs souvent comprises que par des lecteurs érudits. On peut donc se demander s'il faut à tout prix les transmettre, en les explicitant pour ceux de la traduction. Il va de soi que si leur compréhension est indispensable pour la suite du texte, il faudra, d'une manière ou d'une autre, essayer de les faire comprendre.]

3.5. La cohérence du texte

L'essentiel, pour résoudre les problèmes théoriques du genre de ceux que j'ai mentionnés (et je suis loin d'avoir été exhaustive), est de rester cohérent dans les choix de traduction, compte tenu des connaissances du lecteur et de la fonction de la traduction en question. Je me suis abstenue d'avancer ici la théorie de la traduction dont je me réclame, la Théorie Interprétative de la Traduction. Que l'on préconise, comme Berman (1985, 36) « *le travail sur la lettre – ni calque ni (problématique) reproduction, mais attention portée sur le jeu des signifiants* », ou comme la Théorie interprétative qui, dans une large mesure, recoupe les trois phases de la traduction proposées par le précurseur qu'a été Jiří Levý⁹ (1969, 42) : la compréhension du texte, son interprétation, sa transposition dans l'autre langue, l'important est de prendre en considération la totalité de l'œuvre. Aborder les problèmes ponctuellement au niveau infra-textuel entraîne un traitement au coup par coup. Quelle que soit la méthode de traduction utilisée, quels que soient les principes théoriques adoptés, seule une approche globale du texte en permet un traitement systématique et cohérent.]

⁹ 1. Erfassen der Vorlage, 2. Interpretation der Vorlage, 3. Umsetzung der Vorlage.

4. Les soit-disant pertes de la traduction

La transmission de la culture entre dans le cadre de la communication en général. A cet égard, je fais mienne la déclaration de George Steiner dans *After Babel* « *'Translation', properly understood, is a special case of the arc of communication which every successful speech-act closes within a given language. On the inter-lingual level, translation will pose concentrated, visibly intractable problems ; but these same problems abound, at a more covert, or conventionally neglected level, intra-lingually.* » (1975, 47).¹⁰ En effet, pour peu que l'on veuille bien y réfléchir, la communication entre personnes d'une même langue est rarement fondée sur une connaissance complète et approfondie des choses ou des idées. Elle se réalise au contraire de façon inégale, entre choses apprises à moitié et connaissances en dents de scie. Est-il réaliste de croire que la population française toute entière reconnaîtra immédiatement et sans coup férir, comme étant de La Fontaine, le vers si souvent cité « *Amour, amour, quand tu nous tiens, on peut bien dire: adieu Prudence !* » ?¹⁰ Personnellement, quoique connaissant cet aphorisme, et l'utilisant moi-même à l'occasion, c'est en assistant il y a un ou deux ans à une mise en scène des *Fables* à la Comédie Française que j'ai découvert qui en était l'auteur !

┌ Dans la mesure où les lecteurs d'un texte n'ont pas tous le même bagage cognitif, certaines allusions peuvent passer inaperçues aux yeux de celui qui n'a pas les connaissances nécessaires pour les apercevoir. Cela peut être fâcheux dans le cas d'une histoire drôle ou d'une plaisanterie ponctuelle, ce l'est moins si l'on considère l'ensemble du texte, dont la ou les allusions ne constituent qu'une partie infime. Espérer transmettre la connaissance totale est illusoire même à l'intérieur d'une seule langue, car contraire aux règles de la communication. ┐

┌ Bien des traductologues se désolent des 'pertes' que subit un texte lors de sa traduction. Je vois les choses tout autrement : toute traduction, même médiocre est un apport positif. S'agissant en particulier du culturel, son transfert, même incomplet, ne peut qu'enrichir l'es-

¹⁰ LA FONTAINE. Le lion amoureux. In *Fables*, Livre IV, fable I. Paris : Garnier, 1852.

prit du lecteur et la culture d'accueil. Il est vain de s'attrister du fait qu'une traduction n'évoque pas un monde aussi vaste et aussi riche que la lecture du texte original par un autochtone. En lisant une traduction, on gagne une certaine connaissance de la culture étrangère, qui augmentera au fil de la lecture du premier ouvrage, puis d'autres ouvrages du même auteur, si tant est que la traduction du premier ait donné envie de poursuivre. Susan Bassnett (1997, 38) a raison d'écrire que « *If language reflects social reality, and social realities differ, this means that any act of translation that takes place is a triumph over incomprehension.* »

5. Conclusion

Je me suis efforcée de montrer que, si la traduction pose d'innombrables problèmes, certains d'entre eux peuvent et doivent être surmontés par un travail personnel d'approfondissement des connaissances, linguistiques ou thématiques selon les cas. Les autres sont d'ordre général, et je n'en ai abordé que quelques uns : faut-il traduire littéralement ou de façon interprétative, faut-il adapter la culture de l'étranger à celle du lecteur de la traduction ou au contraire garder l'étrangeté au point de rendre même la langue d'arrivée étrange, a-t-on le droit d'explicitier le non-dit du texte de départ, pour qui traduit-on et dans quel but, etc. Toutes ces questions peuvent surgir à propos de tous les types de textes, généraux, techniques, journalistiques aussi bien que littéraires et poétiques. Elles seront résolues grâce à une réflexion sur la nature même, et la fonction, de la traduction, et à l'adoption de principes théoriques cohérents.

Bibliographie

- BALLARD, Michel. Les 'mauvaises lectures' : étude du processus de compréhension. In DELISLE, Jean ; LEE-JAHNKE, Hannelore (dirs). *Enseignement de la traduction et traduction dans l'enseignement*. Ottawa : Presses de l'Université d'Ottawa, 1998, pp. 27-48
- BASSNETT, Suzan. The translation of Literature. In *The Linguist*, Vol 36, N° 2, 1997, pp. 38-41

- BERMAN, Antoine. La traduction et la lettre ou l'auberge du lointain. In *Les tours de Babel*. Mauvezin : Trans-Europ-Repress, 1985, pp. 35-150, réédité par le Seuil, Paris, 1999
- JAKOBSON, Roman. On Linguistic Aspects of translation. In *Selected Writings II*. Paris : Mouton, 1971, pp. 260-266
- LEDERER, Marianne. Synecdoque et traduction. In *ELA 24*, 1976, pp. 13-41
- LEDERER, Marianne. Simultaneous Interpretation – Units of Meaning and other Features. In GERVER, D.; SINAÏKO, W. (eds). *Language Interpretation and Communication*. New York : Plenum Press, 1978, pp. 323-332
- LEDERER, Marianne. Traduire le culturel – la problématique de l'explicitation. In *Palimpsestes N° 11, Traduire la culture*. Paris : Presses de la Sorbonne Nouvelle, 1998, pp. 161-171
- LEDERER, Marianne. *La traduction aujourd'hui – le modèle interprétatif*. Paris : Hachette, 1994. Traduction anglaise par LARCHE, Ninon, sous le titre *Translation – the Interpretive Model*. Manchester : St Jerome, 2003.
- LEVÝ, Jiří. *Die Literarische Übersetzung – Theorie einer Kunstgattung*. Frankfurt am Main : Athenäum Verlag, 1969.
- MOUNIN, Georges. *Problèmes théoriques de la traduction*. Paris : Gallimard, 1963.
- SELESKOVITCH, Danica. De l'expérience aux concepts. In *ELA 24*. Paris : Didier, 1976, pp. 64-91
- STEINER, George. *After Babel – Aspects of Language and Translation*. London : Oxford University Press, 1975
- TABER, Charles R. Sociolinguistic Obstacles to Communication through Translation. In *META*, Vol. 25, N° 4, 1980, pp. 421-429

Abstract

A recurring theme of translation studies in recent years has been the problem of how to translate the cultural aspects of a text. We should distinguish, however, between purely practical difficulties related to the translator's knowledge and understanding of the source text, and translation problems in the strict sense. These problems, which the author places under the heading 'theoretical', concern various aspects of translation. First there is the age-old dispute between the advocates of so-called 'literal' and 'free' translation. It could be said that 'free' translation (the author uses the term 'interpretative translation') is only 'free' with regard to the source language. Other translation problems include: foreign elements in the translated text; the 'ethnocentricity' of some translators; degrees of explicitness; the function of the

translation; the emphasis placed on coherence; and the problem of loss of meaning in translation.

Resumé

V dnešní době je v translatologické literatuře problematika převedení kulturních aspektů při překladu jedním z nejdůležitějších témat. Je ovšem důležité rozlišovat mezi čistě praktickými problémy souvisejícími spíše se znalostmi překladatele a s porozuměním výchozího textu a překladatelskými problémy v pravém slova smyslu. Tyto problémy, které autorka řadí mezi problémy teoretické, se týkají několika oblastí. V první řadě jde o letitý spor mezi zastánci tzv. doslovného a volného překladu. Pokud jde o tzv. volný překlad (autorka používá termínu „interpretativní překlad“), je možno říci, že je volný pouze vzhledem k výchozímu jazyku. Mezi další překladatelské problémy patří prvky cizosti v překládaném textu a tzv. etnocentrismus některých překladatelů, explicitace při překladu, funkce překladu, důraz na koherenci textu a problematika ztrát, ke kterým při překladu dochází.

MÉTHODOLOGIE LINGUISTIQUE ET
DESCRIPTION DE L'ARGOT

Jean-Pierre Goudaillier

Les pratiques langagières de type argotique, quels que soient les systèmes linguistiques qui leur servent de cadre de référence, doivent être analysées d'un point de vue linguistique, afin de rendre compte le mieux possible des facteurs – tant externes qu'internes – de leur fonctionnement et de leur évolution, ceci dans le but d'une contribution à la théorie linguistique dans une perspective synchronique dynamique. Question habituelle en matière d'analyse linguistique : en quoi les travaux menés à propos des pratiques langagières et des formes linguistiques dites « périphériques », plus particulièrement « argotiques », par conséquent « non légitimées », contribuent-ils à une meilleure connaissance des modes de fonctionnement linguistique en général et de l'évolution des langues ?

L'exemple qui suit, tiré du film *Flic story* (France [1975] de Jacques Deray), est une scène absente du film mais cependant prévue par Alphonse Boudard, qui en a écrit les dialogues suivants :

- Il faut qu'on se refasse une santé
- On ne va quand même pas aller s'abîmer les bronches à Billancourt
- On n'a qu'à aller retirer nos économies à la Caisse d'Épargne

L'énoncé « aller retirer ses économies à la Caisse d'Épargne » est un énoncé, dans lequel aucun des termes utilisés n'est argotique. Son analyse linguistique, comme celle de tout autre énoncé mais aussi de toute pratique langagière, doit être faite en tenant compte des cinq critères suivants :

- 1) la (les) population(s) concernée(s) ;
- 2) la (les) situation(s) relevée(s) ;
- 3) la (les) thématique(s) abordée(s) ;
- 4) la (les) fonction(s) utilisée(s) ;
- 5) le (les) procédé(s) mis en oeuvre.

L'expression « retirer ses économies à la Caisse d'Épargne » peut très bien être comprise dans son sens littéral. Elle prend cependant un sens différent (aller dévaliser une banque), lorsqu'elle est prononcée par Émile Buisson (rôle interprété par Jean-Louis Trintignant dans le film), qui à sa sortie de prison propose à ses congénères un moyen de se refaire une santé (gagner de l'argent) sans pour autant s'abîmer les bronches à Billancourt (aller travailler chez Renault). La situation d'élocution (se retrouver entre gens du milieu dans l'arrière-salle d'un café) et les personnes impliquées (une bande de malfrats, dont le chef sort de prison), tout comme la thématique abordée (l'argent, ce qui n'est pas un pur hasard), sont de toute évidence autant d'éléments argotogènes, producteurs d'argot, raison pour laquelle la fonction cryptique du langage peut alors s'exercer. Dans une telle situation, il est important de ne pas être compris par d'autres personnes, plus précisément par les indicateurs de police. Toute une panoplie de procédés linguistiques de masquage va être utilisée dans ce but et le glissement de sens, procédé sémantique parmi d'autres est utilisé dans le cas présent. L'ordre, dans lequel s'enchaînent les énoncés, doit être noté. Compte tenu de la situation, des personnes concernées, de ce dont il est question, l'énoncé « on n'a qu'à aller retirer nos économies à la Caisse d'Épargne » ne peut être compris que dans son sens argotique. D'autant plus qu'il est lui-même précédé de deux autres énoncés qui contiennent les expressions « se refaire une santé et s'abîmer les bronches à Billancourt », qui fonctionnent toutes les deux en tant que marqueurs linguistiques d'argot, ce que le linguiste doit relever lors de son analyse. Un tel exemple montre que le travail du linguiste analyste de terrain ne s'arrête pas à la seule étude des formes linguistiques socialement légitimées d'une langue. Qu'il s'agisse des formes argotiques / populaires d'une langue ou de celles effectivement légitimées, qui sont retenues tant au niveau « standard » (norme statistique) qu'au niveau « académique » (norme prescriptive) de cette même langue, le linguiste doit et peut utiliser les mêmes outils pour mettre au jour les divers types de structuration utilisés aux différents niveaux (argotique – populaire – familier – standard – académique), ceci en tenant compte évidemment des cinq critères nécessaires à l'analyse linguistique rappelés plus haut.

Une langue comporte inévitablement une dimension argotique : toute société humaine fonctionne avec des interdits et des tabous, entre autres d'ordre social, politique, religieux, moral. Ce sont ces interdits et tabous, qui sont véhiculés par la ou les forme(s) légitimée(s) d'une langue. De ce fait, il existe toujours dans une société humaine des personnes, voire des groupes de personnes qui cherchent à se doter de moyens dans le but de contourner ces interdits et ces tabous, de les transgresser. La transgression langagière est un de ces moyens. De telles pratiques sociales et langagières de contournement des interdits et des tabous aboutissent à l'émergence de formes argotiques, qui deviennent elles-mêmes les preuves des stratégies d'évitement, de contournement des interdits et tabous sociaux mises en œuvre. Une contre-légitimité linguistique s'établit de ce fait¹ et la situation linguistique française, comme de nombreuses autres dans le monde d'ailleurs, n'échappe pas à ce schéma. Ainsi, des parlers argotiques, plus ou moins spécifiques à tel(s) ou tel(s) groupe(s) ont toujours existé de manière concomitante avec ce que l'on appelle par habitude « langue populaire ».² Pour le linguiste descriptiviste l'analyse de toutes les « parlures argotiques »,³ qu'elles soient contemporaines ou non, présente un grand intérêt car elles sont particulièrement révélatrices de pratiques linguistiques, qui relèvent de l'oral et sont soumises à des faits d'évolution particulièrement rapides. D'où la nécessité pour le linguiste d'en rendre compte de la manière la plus précise et la plus adéquate possible.

¹ Cette contre-légitimité linguistique ne peut s'affirmer, conformément à ce qu'indique Pierre Bourdieu, que « dans les limites des marchés francs, c'est-à-dire dans des espaces propres aux classes dominées, repères ou refuges des exclus dont les dominants sont de faits exclus, au moins symboliquement » (BOURDIEU, Pierre.. Vous avez dit « populaire ». In Actes de la Recherche en Sciences Sociales, N° 46, Paris : Minuit, 1983, p. 98-105, p. 103).

² Comme le rappelle GADET, Françoise : « La notion de français populaire est plus interprétative que descriptive : la qualification de « populaire » nous apprend davantage sur l'attitude envers un phénomène que sur le phénomène lui-même », *Le français populaire*, Que Sais-je?, N° 1172, Paris : PUF, 1992, p. 122.

³ On pourra se reporter, entre autres, à FRANÇOIS-GEIGER, Denise; GOUDAILLIER, Jean-Pierre. Parlures argotiques. In Langue française, N° 90, Paris : Larousse, 1991, 125 pages.

Il le fait dans le cadre de ce qui est convenu désormais d'appeler l'argotologie, qui est définie comme suit : l'argotologie est l'étude des procédés linguistiques mis en oeuvre pour faciliter l'expression des fonctions crypto-ludiques, conniventielles et identitaires, telles qu'elles peuvent s'exercer dans des groupes sociaux spécifiques qui ont leurs propres parlers.

Dans le cas de la situation française, si l'on inscrit l'argotologie dans une problématique de sociolinguistique urbaine, il s'agit de chercher à distinguer, du point de vue du linguiste descriptiviste, ce qui relève des argots appelés par commodité traditionnels de ce qui est dû aux argots modernes, contemporains. Les argots traditionnels peuvent être définis sociologiquement (en termes de groupes d'usagers) et l'on peut en établir le rôle de signum social, qu'ils ont effectivement joué. Ils ont recours à des procédés – certains peut-être même spécifiques – de création lexicale : le signifiant de signes usuels est transformé par des procédés tels la dérivation, la troncation, la métathèse, les codes à clés (cf. verlan et largonji de tous types), la création de mots-valises, etc. ; le rapport signifiant / signifié est dès lors déplacé, ce que l'on constate aisément du fait des nombreuses métaphores et métonymies présentes. Tout ceci aboutit à la création dans la langue française de nombreux polysèmes et para-synonymes, autant de greffons, qui viennent du point de vue de certains puristes « parasiter la belle langue ». C'est là un des traits caractéristiques de l'argotisation : l'accumulation de toute une série de procédés qui ne sont pas tous spécifiques à cette pratique et que l'on peut retrouver, du moins en partie, dans d'autres registres de la langue, ceci pour des thématiques particulières et bien repérées en ce qui concerne les argots traditionnels. L'existence de l'accumulation de procédés fournit, du fait de son constat, un critère strictement linguistique au linguiste. Les argots traditionnels se définissent par leurs fonctions : la fonction cryptique y est fondamentale mais il ne faut surtout pas minimiser l'utilisation de tels argots pour le simple plaisir de la création lexicale (fonction ludique, ludo-cryptique ou crypto-ludique). Du fait de leur définition sociologique et du repérage, sur le plan linguistique, de leur utilisation d'une accumulation de procédés et de l'établissement de leurs fonctions, les argots traditionnels peuvent être traités en argotologie générale. Les exemples ci-après tirés de

différents types d'argot⁴ permettent de comprendre que les formes argotiques, elles aussi, s'inscrivent dans la dimension synchronique dynamique de la langue, ne serait-ce que si l'on compare l'argot contemporain ou français contemporain des cités (FCC) à l'argot traditionnel.

- argot traditionnel : bouille (visage), colbac (cou), comac (comme ça), gagneuse (prostituée), guincher (danser), mouquère (femme), reniflette (cocaïne), riff (feu), ruban (rue), thune (ou tune) (argent) ;

- argot des bouchers (loucherbem) : larjobem (barjot, idiot), leufbem (boeuf), leumikesse (commis), liprem (prix), loimess (moi), loulbem (boules), loulépem (poulet), loutokesse (couteau) ;

- argot de la prostitution : biche = bourdon = bourrin = cocotte (prostituée), cocotte-minute (prostituée pratiquant l'abattage), kangourou (client hésitant), merlan (proxénète), morue (prostituée), radasse (prostituée oeuvrant dans un bar) ;

- argot commun (issu de différents argots anciens, dont l'argot traditionnel) : bagnole (voiture), came (drogue), flic (policier), flingue (arme à feu), fric (argent), fringue (vêtement), mec (homme), pompe (chaussure), tronche (visage) ;

- argot contemporain⁵ (français contemporain des cités) : askeum = asmeuk (comme ça), carte bleue (jeune fille sans poitrine), coincer de la maille ou coincer de la jeuma [verlan de maille] (gagner de l'argent), être dosé de quelqu'un (être amoureux de quelqu'un), lascar (gars de cité), pécho [ou péoch] (attraper), reum (mère), reup (père), teuffeur (fêtard), teuteu (drogué).

⁴ Les exemples de loucherbem sont tirés de ROBERT L'ARGENTON, Françoise. Larlepem largomuche du louchébem (Parler l'argot du boucher). In *Parlures argotiques, Langue française*, 90 (mai 1991), p. 113-125. Voir aussi à ce sujet PLENAT, Marc. Morphologie du largonji des loucherbems. In *Langages*, 78, 1985, p. 73-122. Tous les autres exemples sont extraits de recherches personnelles relatives aux divers types d'argot en français et de leur différenciation en termes de linguistique synchronique dynamique, y compris ceux d'argot traditionnel, qui proviennent de l'analyse de *Circonstances atténuantes* (film français de Jean Boyer [1939] avec, entre autres, Arletty et Michel Simon).

⁵ Cet argot contemporain des cités ou français contemporain des cités (F.C.C.) alimente lui-même l'argot commun contemporain, qui comporte des termes tels *meuf* (femme), *keuf* (policier), *kiffer* (aimer), etc.

Les argots modernes, contemporains présentent un grand avantage pour le linguiste, qui peut travailler cette fois-ci autrement qu'en simple lexicographe, puisqu'il peut analyser les pratiques langagières et linguistiques en situation. L'analyse n'en est pas pour autant moins compliquée. En effet, même si l'on retrouve ce qui a été présenté pour les argots traditionnels, on constate cependant :

- l'apparition d'un nouvel argot commun (existence d'un brassage de populations plus important qu'auparavant, impact des médias, quelle qu'en soit la nature et plus nombreux que par le passé, etc.), dont il s'agit d'étudier les conditions socio-économiques de l'apparition (urbanisation, phénomène des banlieues, mobilité sociale) ;

- le développement de nouveaux parlers spécifiques, qui sont eux aussi du ressort de l'argotologie ;

- l'existence de liens entre les argots contemporains et des groupes unis non pas socio-professionnellement mais par des modes de vie similaires (avec recherche d'une particularisation délibérée par la langue), ce qui n'est pas sans répercussion sur les méthodes d'analyse que les linguistes doivent élaborer.

Si l'on restitue les pratiques argotiques contemporaines dans le temps, on est amené à constater que, en France, au cours du XX^e siècle les argots de métiers cèdent progressivement la place à des argots sociologiques, avant même que ne se développent à la fin des années 1970 et au début des années 1980 des argots « banlieusards », des formes linguistiques utilisées plus spécifiquement dans les cités et quartiers, que l'on désigne désormais par français contemporain des cités. Les définitions sociolinguistique et fonctionnelle se rejoignent alors. À la fonction crypto-ludique vient s'ajouter une fonction conniventielle, puisque l'argot fait groupe (fonction grégaire des pratiques argotiques). D'où la nécessité, pour ce qui est des pratiques argotiques contemporaines, de travailler sur les fonctions conniventielle (recherche délibérée d'une particularisation) et indexante.

Les deux types d'argots, traditionnels et contemporains, se différencient entre eux par l'importance relative des fonctions qu'ils exercent : pour les argots de métiers, les fonctions sont essentiellement cryptiques, voire crypto-ludiques ; les fonctions identitaires, quant à elles, n'occupent qu'une place secondaire. Une véritable inversion

de rapport intervient dans le cas des argots sociologiques des cités. Les formes linguistiques dégagées par l'analyse du français argotique contemporain, qu'il s'agisse, entre autres, des mots d'emprunts ou des formes verlanesques (cf. plus loin dans le texte) sont autant de marqueurs, de stéréotypes identitaires ; elles exercent pleinement leurs fonctions d'indexation. L'instillation d'un grand nombre de traits spécifiques, qui proviennent du niveau identitaire des locuteurs de cités, dans le système linguistique dominant correspond à une volonté permanente de créer une diglossie, qui devient la manifestation langagière d'une révolte avant tout sociale. L'environnement socio-économique immédiat des cités et autres quartiers vécu au quotidien est bien souvent défavorable et parallèlement à la fracture sociale une autre fracture est apparue : la fracture linguistique. Les fonctions identitaires jouent pleinement leur rôle et la revendication langagière de jeunes et de moins jeunes qui « se situent en marge des valeurs dites légitimes [...] est avant tout l'expression d'une jeunesse confrontée à un ordre socio-économique de plus en plus inégalitaire, notamment en matière d'accès au travail ».⁶ Ceci est récapitulé dans le tableau ci-après, qui montre que les fonctions crypto-ludiques n'occupent plus désormais la première place.

	argots de métiers (traditionnels)	argots sociologiques (contemporains)
1	fonction crypto-ludique	fonction identitaire
2	fonction identitaire	fonction crypto-ludique

⁶ MELLIANI, Fabienne. *La langue du quartier. Appropriation de l'espace et identités urbaines chez des jeunes issus de l'immigration maghrébine en banlieue rouennaise*. Paris : L'Harmattan (Collection "Espaces discursifs"), 2000, 220 pages, p. 50. Ceci « nécessite cependant des locuteurs qu'ils se situent sur un autre marché, plus restreint, que celui sur lequel évolue la variété légitime » (p. 50).

Importances des fonctions linguistiques exercées Argots de métiers / argots sociologiques contemporains

Dans une perspective synchronique dynamique, l'analyse linguistique des variétés argotiques contemporaines permet de rendre compte de l'évolution linguistique du français. Ainsi, les travaux de recherche menés à propos des pratiques langagières et des formes linguistiques argotiques dites « périphériques » contribuent à une meilleure connaissance des modes de fonctionnement du français et de son évolution. L'emploi important du verlan dans cette forme de français contemporain montre que les variétés langagières relevées dans les cités françaises ont un mode de fonctionnement « en miroir » par rapport à ce que l'on constate généralement dans la langue française. Ainsi, le verlan de type « monosyllabique » permet de créer des mots qui, du point de vue syllabique, sont autant de miroirs (structure de type VC) des mots avant même que ne s'opère la verlanisation (structure de type CV) : ça > aç, moi > oim, chaud > auch, bien > ienb, chien > iench, pied > iep, etc.. Cette inversion de l'ordre syllabique n'est pas fortuite ; il est aussi le reflet de la position de refus de la société française et de ses rapports d'exclusion par les locuteurs, jeunes ou moins jeunes, des cités et quartiers, ceci dans les « limites des marchés francs » (cf. Pierre Bourdieu). L'émergence de l'aphérèse, peu fréquente en français, au détriment de l'apocope est un autre exemple de ce fonctionnement « en miroir » des parlers contemporains, contrairement à ce que l'on constate en langue « standard », qui procède, quant à elle, en règle générale par apocope pour abrég^{er} les mots, ce qui est de moins en moins le cas en argot contemporain. Dwich (< sandwich), leur (< contrôleur), rien (< algérien), vail (< travail), zien (< tunisien), blème (< problème), dic (< indicateur de police), teur (< inspecteur de police) sont autant d'exemples d'aphéreses utilisées de nos jours et qui n'existaient pas en argot traditionnel. D'autres faits viennent encore conforter l'hypothèse de ce fonctionnement « en miroir ». Les mots verlanisés, surtout ceux qui sont formés par une verlanisation comprenant une phase dissyllabique, ne présentent dans la majeure partie des cas qu'un seul timbre de voyelle, à savoir [œ] : femme [fam] > [famø] > [møfa] > [mœf] meuf ; flic [flik] > [flikø]

> [kœfli] > [kœf] keuf. Une neutralisation de l'ensemble des timbres vocaliques s'opère dans de tels cas au bénéfice de cette voyelle [œ]. Ceci ne correspond en aucune manière aux règles habituelles du fonctionnement phonologique du français et met en valeur plutôt les schèmes consonantiques, de toute évidence au détriment des voyelles. Par ailleurs, d'un point de vue accentuel, on note de plus en plus fréquemment un déplacement systématique de l'accent de mot vers la première syllabe, ce qui encore une fois ne correspond évidemment pas aux règles accentuelles communément utilisées en français.

Toujours dans une perspective synchronique dynamique, l'analyse des emprunts met en valeur aussi l'évolution linguistique des formes argotiques du français, puisque l'on constate de nos jours un apport de plus en plus important de termes provenant de langues étrangères. Même si l'argot traditionnel a emprunté des termes étrangers, il le faisait dans des proportions moindres. Un facteur, d'ordre social, particulièrement déterminant est intervenu depuis et s'est amplifié : celui de l'immigration. De ce fait, l'argot des cités ou français contemporain des cités utilise largement l'emprunt aux parlers de l'immigration, ainsi que le montrent les quelques exemples suivants :

- mots d'origine arabe, berbère : arhnouch (policier), bzazel (sein), choune (sexe féminin), दौरا (virée [en voiture] dans la cité), haram (péché), hralouf (porc), mesquin (pauvre type), shitan (diable), zetla (haschisch), zouz (fille, femme) ;
- mots d'origine africaine : go (fille, jeune femme), gorette (fille).
- mots d'origine tsigane : bédo (cigarette de haschisch), craillav (manger), marav (battre, frapper, tuer), rodav (regarder), schmitt (policier).⁷

Ce phénomène d'emprunt aboutit à la constitution d'un stock de mots « métissés », dont quelques exemples sont mentionnés ci-après :

⁷ Mot allemand « importé » par la mouvance tsigane. De faux mots tsiganes tels *bédav* (fumer) (< *bédo*), *couillav* (tromper quelqu'un) (< *couiller*), *pourav* (sentir mauvais) (*pourri*), *tirav* (voler [à la tire]) (< *tirer*) sont aussi utilisés.

blédard = bledman = blédos = blédien : celui qui arrive de son bled, l'ignorant, le paysan (= rustre). Il s'agit de la suffixation « standard » en -ien, « argotique » en -os, -ard de bled (substantif argotique d'origine arabe). L'arabe classique bilafid a donné en arabe maghrébin bled avec le sens de terrain, ville, pays. C'est par l'intermédiaire de l'argot militaire d'Afrique du Nord à la fin du siècle dernier (époque du colonialisme) que ce terme est passé en argot.

gorette : fille, femme. Ce terme vient du wolof go:r (homme), auquel a été ajouté le suffixe -ette. Il s'agit ici d'un procédé de suffixation identique à celui qui à partir de beur au masculin donne beurette au féminin.

hétiste : personne désœuvrée (sans travail, généralement au chômage). Ce mot est construit à partir d'un terme qui désigne le mur en arabe dialectal maghrébin (argot algérois) et du suffixe -iste. Le hétiste est par conséquent celui qui est adossé au mur, passant son temps à ne rien à faire, parce qu'il n'a pas de travail.

kiffer : aimer. À rapprocher d'une part de l'arabe kiff (mélange de cannabis et de tabac) et du fait, par conséquent, d'aimer le kiff.

raclette : fille, femme. Il s'agit du diminutif en -ette de racli (forme féminine correspond à raclo (dialecte kalderash (tsigane) : rakl-o, garçon non Tsigane) et désignant une femme non Tsigane.

scarlette : fille, femme. C'est la suffixation en -ette de scarla, verlan de lascar pour désigner un gars de cité (avec connotation de ruse, de force, autant de qualités attendues de la part d'un soldat⁸ ou de quelqu'un qui doit faire face aux exigences de la vie).

Compte tenu de l'ensemble des faits qui ont été présentés il convient donc de reconnaître que le travail du linguiste descripti-

⁸ Ce mot arabe vient du persan *laskhar* et signifie l'homme valeureux, l'homme preux, le soldat.

viste, lorsqu'il porte sur des variétés linguistiques dites périphériques, contribue effectivement à une meilleure connaissance des modes de fonctionnement linguistique en général et de l'évolution des langues.

Bibliographie

- BORDET, Joëlle. *Les « jeunes de la cité »*. Paris : Presses Universitaires de France, Collection « Le sociologue », 1998
- DECUGIS, Jean-Michel ; Zemouri, Aziz. *Paroles de banlieues*. Paris : Plon, 1995
- BOURDIEU, Pierre. Vous avez dit « populaire ». In *Actes de la Recherche en Sciences Sociales*, N° 46. Paris : Minuit, p. 98-105
- BOURDIEU, Pierre. *Ce que parler veut dire. L'économie des échanges linguistiques*. Paris : Fayard, 1982
- FRANÇOIS-GEIGER, Denise ; GOUDAILLIER, Jean-Pierre. Parlures argotiques. In *Langue française*, N° 90, Mai 1991
- GADET, Françoise. *Le français populaire*. "Que Sais-je ?", N° 1172. Paris : Presses Universitaires de France, 1992
- GOUDAILLIER, Jean-Pierre. Les mots de la fracture linguistique. In *La Revue des 2 Mondes*, Mars 1996, p. 115-123
- GOUDAILLIER, Jean-Pierre. *Comment tu tchatches ! Dictionnaire du français contemporain des cités*. Paris : Maisonneuve & Larose, 1997, 2^{ème} édition, 1998, 3^{ème} édition, 2001.
- GOUDAILLIER, Jean-Pierre. De l'argot traditionnel au français contemporain des cités, Argots et Argotologie (ss. la direction de J.P. Goudaillier). In *La Linguistique*, Volume 38, 2002-1, p. 5-23
- GOUDAILLIER, Jean-Pierre. *L'argot des cités françaises ou français contemporain des cités (FCC)*. Encyclopedia Universalis, 2002
- LEPOUTRE, David. *Cœur de banlieue. Codes, rites et langages*. Paris : Éditions Odile Jacob, 1997
- MELLIANI, Fabienne. *La langue du quartier. Appropriation de l'espace et identités urbaines chez des jeunes issus de l'immigration maghrébine en banlieue rouennaise*. Paris : L'Harmattan (Collection "Espaces discursifs"), 2000
- PLENAT, Marc. Morphologie du largonji des loucherbems. In *Langages*, 78, 1985, p. 73-122
- ROBERT L'ARGENTON, Françoise. Larlepem largomuche du louchébem (Parler l'argot du boucher). Parlures argotiques. In *Langue française*, 90 (mai 1991)

SEGUIN, Boris ; TEILLARD, Frédéric. *Les céfrans parlent aux français. Chronique de la langue des cités*. Paris : Calmann-Lévy, 1996

Abstract

Using a number of specific examples of French argot, the author illustrates the importance of the work of linguists who, through a description of "peripheral" language variants, contribute to a better understanding of the way the language works in general as well as of its individual development stages.

Resumé

Autor stati na řadě konkrétních příkladů z oblasti francouzského argotu dokazuje, jak důležitá je práce lingvistů, kteří se věnují popisu těchto tzv. periferních jazykových variant a přispívají tím k lepšímu poznání fungování jazyka obecně, ale i jeho vývojových etap.

LES ASPECTS STYLISTIQUES DE LA VERLANISATION

Alena Podhorná-Polická

0. Introduction

Pour un Tchèque, il est presque unimaginable qu'un procédé ludique d'un langage à clef, consistant, à première vue, en une simple interversion des syllabes, puisse devenir un phénomène dépassant le simple jeu d'enfant. Pourtant, le verlan ne cesse d'impressionner les linguistes, et surtout les sociolinguistes français, par sa fonctionnalité et sa complexité.

Certes, ce phénomène argotique est avant tout lié à l'âge, au statut social et au lieu de résidence, mais on observe une certaine consolidation lexicale qu'on pourrait associer à l'« argot commun des jeunes » ou, sur le plan encore plus général, à l'« argot commun » tout court.

Cet article tentera de décrire les aspects sociolinguistiques puis stylistiques de ce phénomène en s'appuyant sur notre recherche, sur la langue spontanée des jeunes, et sur des romans contemporains.

1. Les origines du verlan : de l'argot à clef à l'argot sociologique

Le mot *verlan* résulte de la métathèse de « (à) l'envers » > (à) vers-l'en > verlan, il s'agit d'un « argot à clef », tout comme le « louchebem » ou le « largonji ». « J'ai introduit le « verlen » en littérature dans « Rififi chez les hommes » en 1954. « Verlen » avec un « e » comme « envers » et pas « verlan » avec un « a » comme ils l'écrivent tous... Le verlen, c'est nous qui l'avons créé avec Jeannot du Chapiteau, vers 1940-41, le grand Toulousain, et un tas d'autres » proclame Auguste Le Breton en 1985 dans *Le Monde*.¹ Quoi qu'en dise ce célèbre argotier, ce phénomène argotique semble beaucoup plus ancien. Le

¹ Citation reprise de COLIN, Jean-Paul ; MÉVEL, Jean-Pierre ; LECLÈRE, Christian. *Dictionnaire de l'argot français et de ses origines*. Paris : Larousse, 2002, p. 657.

Dictionnaire de l'argot note sa première apparition en *Bonbour* pour *Bourbon* daté de 1585 déjà. P. Guiraud² atteste la première apparition du verlan en argot traditionnel en 1842 avec le toponyme *Lontou* utilisé pour dénommer en argot « le bain de *Toulon* » et il ajoute que le verlan n'a jamais cessé d'être parlé depuis. A l'époque étudiée, le verlan n'a pas encore la valeur identitaire qu'il a depuis de son essor contemporain dans les années 80. Dans le « vieil argot », la création de *Lontou* était simplement cryptique, utilisant une clé de cryptage tout à fait identique à celle du largonji, du loucherbem, mais plus facile à décrypter (à savoir #syllabe 1, syllabe 2# =>#syllabe 2, syllabe 1#).

L'évolution sociolinguistique a vu naître ce procédé de cryptage et l'a considéré comme un simple procédé parmi d'autres, limité en fonctions et en usages, qui est devenu au fur et à mesure le symbole langagier de la « culture de rues ». Les chercheurs s'accordent sur l'idée que le verlan n'a jamais cessé d'exister depuis l'époque du « vieil argot », mais son nouvel essor date des années 1970 dans les grands ensembles de la banlieue parisienne où les jeunes issus de l'immigration s'en saisissaient pour marquer leur production argotique. Fortement médiatisé dans les années 80 à l'époque « des Ripoux » (film de Claude Zidi de 1983) et des premiers tubes de Renaud (son fameux « *laisse béton* » pour « *laisse tomber* »), la mode de la « verlanisation » ludique se propage grâce aux médias et le verlan est parlé (et souvent parodié) par tous les Français – voir les datations dans le tableau ci-dessous. Cette « gymnastique linguistique » se propage dans toutes les couches de la société, notamment dans le « français branché », tout en étant alimenté par les publicités en verlan et par les créations ad hoc journalistiques. À la fin de cette période médiatique, la mode de la verlanisation est abandonnée petit à petit par tous à l'exception des jeunes des cités franciliennes pour lesquels ce procédé formel n'a pas cessé de servir comme une source inépuisable d'innovation lexicale et de renforcement de leur identité interstitielle. Après une période de mépris systématique de ce procédé exprimé dans la bouche de beaucoup de « Français de souche », on observe que certains mots dépassent les barrières régionales et sociales et entrent dans

² GUIRAUD, P. *L'argot*. Que sais-je?, n° 700. Paris : PUF, 1973, p. 45.

le lexique de tous les jeunes Français, dans l'« argot commun » des jeunes, si l'on emprunte la terminologie de Denise François-Geiger. Or, si l'on feuillette des dictionnaires d'usage courant (nous avons fait cette recherche pour le Petit Robert de 2001), on s'aperçoit qu'il y a un nombre non négligeable de lexèmes en verlan qui sont passés dans l'« argot commun » en général. On assiste alors à la stabilisation de certains lexèmes verlanisés à l'échelle nationale, notamment grâce aux médias.

Tableau n° 1 : Lexèmes verlanisés recensés par Le Petit Robert électronique, éd. 2001

lexème / locution	datation	marque méta-ling.	sens	synonymes	notes
barjo , adj.	début XX ^e	fam.	fou, farfelu	dingue, fêlé, fondu, siphonné	abréviation barge
beur , n. et adj.	vers 1980	fam.	jeune Maghrébin né en France des parents immigrés		fém. beur ou beure , beurette
feuj , n.	1988	fam.	juif		
keuf , n.m.	1978	fam.	agent de police, policier		
keum , n.m.	vers 1970	fam.	mec, garçon		
meuf , n.f.	1981	arg. fam.	femme, jeune fille épouse, compagne	nana	
ouf , adj. inv.	vers 1990	fam.	fou		
relou , oue , adj.	1994	fam.	lourd, dépourvu de finesse		

ripou , adj. et n.m.	1985	fam.	1) corrompu, n.m. policeur corrompu 2) pourri, en mauvais état		
teuf , n.f.	1995	fam.	fête		
zarbi ou zarb , adj.	vers 1980	fam.	bizarre, étrange (des personnes et des choses)		
laisse béton	vers 1970	fam.	laisse, laisse tomber (invitation à aban- donner un projet, une attitude, etc.)		

Notes :

- Le Petit Robert définit le verlan comme « argot conventionnel consistant à inverser les syllabes de certains mots (ex. *laisse béton* pour laisse tomber, *féca* (café), *tromé* (métro), *ripou* (pourri) et, avec altération, *meuf* pour femme) », même si « tromé » et « féca » ne figurent pas parmi les entrées du dictionnaire. Ceci confirme l'idée que seulement les expressions répandues au niveau national ont été recensées.
- La marque métalinguistique la plus fréquente (*fam.*) range ces expressions au niveau de langue familière (ce qui fait preuve du passage de ces mots à l'argot commun). Paradoxalement à la définition du verlan, seule l'entrée « meuf » porte une marque *arg.fam.* qui correspond à un « mot d'argot ou emploi argotique passé dans le langage familier ». Or, tous ces lexèmes (à l'exception des entrées ouf, teuf et laisse béton) apparaissent également dans le Dictionnaire de l'argot de Larousse qui recense les mots d'origine argotique, y compris la production verlanesque.
- Les glissements sémantiques fréquents n'ont pas été suffisamment pris en compte par les lexicographes: « *meuf* » signifie plutôt une « jeune fille » qu'une « femme », « *relou* » signifie plutôt « ennuyeux » que lourd.

2. Fonctions et usages actuels du verlan

Il faut distinguer deux niveaux dans la production verlanesque : le niveau géographique et le niveau fonctionnel.

Depuis les années 70, ce procédé a eu du succès auprès des jeunes adolescents des grands ensembles, uniquement de la périphérie parisienne. Il s'en est suivi une pénétration du vocabulaire verlanisé dans le parler des jeunes banlieusards d'autres villes françaises qui s'est effectuée par l'intermédiaire des médias, sans oublier l'apport de la musique rap et du mouvement hip hop. Or, Nathalie Binisti³ remarque que le verlan, en empruntant le vocable créé en région parisienne, sert aux jeunes Marseillais des quartiers difficiles comme moyen de revendication de l'appartenance au groupe plus large des jeunes français dits de « Banlieue ». Pourtant, le centre de production et de dissémination des nouveaux lexèmes en verlan reste, selon toute vraisemblance, l'apanage de jeunes de l'Île-de-France (voir ci-dessus le point 3).

L'importance de la **fonction identitaire** du verlan dans les conditions actuelles de la fracture sociale et linguistique a été menacée par l'intérêt des médias pour cette particularité linguistique. « La pub leur a piqué [aux verlanophones] leur patrimoine linguistique », constate L.-J. Calvet.⁴ L'emploi conséquent du verlan dans les lycées parisiens et la profusion de lexèmes verlanisés dans l'argot commun n'assume que la fonction ludique et conniventielle auprès des « Français de souche », sans avoir besoin de s'identifier par le biais du verlan avec la culture des rues. Or, après la vague moderne de création verlanesque dans les années 80, les inventions crypto-ludiques dans ces milieux se sont arrêtées, et, comme dans le cas mentionné de Marseille, les jeunes ne font que des emprunts au vocable, s'inspirant dans ces énormes centres de production que sont les banlieues où la fonction identitaire reste toujours primordiale.

Le verlan fait partie de l'argot au moins par sa fonction cryptique (nous préférons de parler plutôt de **la fonction crypto-ludique**). Pour rendre le décryptage plus difficile, le verlan emprunte souvent des mots au vieil argot comme points de départ pour la verlanisation,

³ BINISTI, Nathalie. Les marques identitaires du « parler interethnique » de jeunes marseillais. In *Le plurilinguisme urbain*. Actes du colloque de Libreville. Paris : Didier Érudition, 2000, p. 293.

⁴ CALVET, L.-J. *L'argot en 20 leçons*. Paris : Payot, 1993, p. 154.

ce dont témoigne Vivienne Méla⁵ dans les exemples pratiques : « on ne verlanise pas *pantalon* mais *futal* ou *fute*, *chaussures* mais *pompes*, *moto* mais *bécane*, etc. ». Cette tendance apparaît également dans notre corpus de toponymes, où l'expression « 4 keus » utilise pour la verlanisation le mot de vieil argot *sac* qui veut dire 1000 francs anciens. Les « Quatre-Mille » est un grand ensemble de 4000 logements de la ville de La Courneuve en région parisienne. Ces logements ont été métaphoriquement rapprochés de l'argent > 4000 *sacs*, ce qui s'est transformé en 4 *sacs* après la réforme monétaire > 4 *keus* après la verlanisation.

Le verlan se manifeste donc comme une sorte de signe linguistique du mouvement des « banlieues ». Il permet aux jeunes de s'intégrer, de s'auto-identifier entre-eux et surtout de s'auto-différencier par rapport à d'autres jeunes et d'autres générations. Dans la région parisienne, au moins, ce sont de véritables puits de nouvelles inventions qui assument, en plus du côté crypto-ludique, une **fonction initiatique** dans le rituel social d'adhésion à des réseaux de communication entre les pairs. Comme le soulignent Ch. Bachman et L. Basier en 1984 déjà, c'est « la tentation, pour les petits, d'imiter la langue des grands et d'expérimenter le pouvoir qu'elle confère. C'est l'affirmation, par les grands, de leur supériorité sur les petits ». ⁶ Il faut ajouter à ce point que, pour une acceptation (et une éventuelle reprise) d'un néologisme verlanisé au sein d'un groupe de pairs, il y a une condition psycho-sociologique très importante : celle d'être au sommet dans la hiérarchie du groupe. Nos entretiens confirment une relative liberté dans la création verlanesque au niveau des « micro-argots », tout dépend du contexte et de la sonorité du mot verlanisé. Dans les cas extrêmes, cela peut aller vers des idiolectes bien particuliers. Voici quelques exemples de nos entretiens :

1. (entretien avec un jeune d'une cité de la banlieue parisienne, 22 ans – désigné F, nous Q) – il réagit à notre question concernant un mot en verlan qui lui est inconnu

⁵ MELA, Vivienne. Parler verlan, règles et usages. In *Langage et société*, n° 45, septembre 1988, p. 71.

⁶ BACHMAN, Ch. ; BASIER, L. Le verlan : argot d'école ou langue des Keums? In *Mots*, n° 8, mars 1984, p. 172.

F: mais c'est possible franchement / tout est possible tu sais (petit rire) / mais moi j'ai jamais entendu quoi

Q: donc le verlan +> tu peux faire n'importe quoi en verlan

F: tu peux faire n'importe quoi mais après c'est la sonorité qui fait si ça sera accepté ou pas / c'est-à-dire si ça a une bonne sonorité peut-être qu'on va le réutiliser mais si ça fait pas terrible / tu vois peut-être si le son est pauvre ou s'il y a des mauvaises intonations le mot ne s'utilisera pas

[....]

F : de toute façon t'as un champ Énorme de possibilités parce que / tu prends un mot tu le mets à l'envers / ça te sonne bien quoi

2. (entretien avec un jeune d'une cité de la banlieue parisienne, 20 ans – désigné A, nous Q)

A: mais // dans le contexte on se comprendra / c'est-à-dire que même +> e ::: / ça marche pas quand tu prends l'arbre

Q : ouais

A : ne pas faire comme c'est bre-ar / ça ça passe pas / t'sais ce que je veux dire

Q : ouais

A : e ::: / pour dire pantalon / y a pas / chais pas (petit rire) /// tu peux toujours inventer les mots

Q : ouais

A : tu sais ce que je veux dire / (i)l faut que ce soit <+ si tu les sors naturellement / ça passera dans la conversation

Malgré ce côté crypto-ludique inépuisable du verlan mentionné par nos enquêtés, les thématiques dont le lexique peut être touché par le verlan s'avèrent cependant limitées. Même si, dans un réseau de communication bien cohérent, la verlanisation peut toucher presque tout le lexique tout en restant compréhensible, on observe une consolidation de la plupart des mots verlanisés. Une anecdote de Louis-Jean Calvet confirme qu'on ne peut pas se permettre de verlaniser n'importe quel mot à l'époque actuelle : « Un jour que je discutais avec des jeunes de la région parisienne qui pratiquaient le verlan, je leur ai dit au moment de les quitter : « Bon, c'est l'heure d'aller *fébou* ». Immédiatement, j'ai été repris par l'un d'eux : « On

dit pas *fébou*, on dit *géman* ». »⁷ Le verlan n'est pas un phénomène récent, il y a non seulement les règles de formation des mots, mais également tout un lexique réglé, déjà consolidé et peu variable quoi qu'en disent nos enquêtés. Plus on s'éloigne du niveau des « micro-argots » des différents groupes de pairs pour aller vers « l'argot commun des jeunes (des cités) », moins nombreuses sont les créations ad hoc qui peuvent être observées.

Or, le côté purement sociologique du verlan mérite également d'être mis en relief. Il semble que les tout jeunes apprennent les mots verlanisés en bloc, sans se rendre compte du procédé utilisé. Dans une classe de lycée professionnel à Paris, nous avons observé les pratiques d'un jeune immigré qui a été familiarisé avec les mots verlanisés beaucoup plus qu'avec leurs équivalents non-verlanisés du français standard. C'était pour lui une nécessité de s'adapter au langage de son réseau de communication le plus fréquent et le plus important dans la construction de sa nouvelle identité qui est influencée bien évidemment par d'autres jeunes bien plus que par autorité scolaire. Paradoxalement, rien n'empêche qu'un jeune issu de l'immigration récente, d'une famille non francophone et qui passe son enfance en bas de l'immeuble avec « ses potes » verlanisants puisse apprendre la forme véhiculaire – verlanisée plus tôt que son équivalent français standard (p. ex. *téma* ! – verlan de « mater » plus tôt que *regarde* !).

La verlanisation est également un moyen de combat contre les connotations stigmatisantes que la société majoritaire peut se créer pour certains termes. J.-P. Goudaillier remarque à ce propos : « ... le verlan est une pratique langagière qui vise à établir une distanciation effective par rapport à la dure réalité du quotidien, ceci dans le but de pouvoir mieux la supporter. Le lien au référent serait plus lâche et la prégnance de celui-ci moins forte, lorsque le signifiant est inversé, verlanisé : parler du *togué*, de la *téci*, du *tierquar* et non pas du *ghetto*, de la *citée*, du *quartier*, où l'on habite, serait un exemple parmi d'autres de cette pratique ». ⁸ Les référents géographiques aussi bien que les dénominations ethniques sont souvent

⁷ CALVET, L.-J. *L'argot en 20 leçons*, op. cit., p. 156.

⁸ GOUDAILLIER, J.-P. De l'argot traditionnel au français contemporain des cités. In *La linguistique*, vol. 38, fasc. 1, Paris 2002, p. 18.

porteurs de connotations sociales défavorables (notamment avec les épithètes euphémiques « quartier sensible », etc.) ce que les jeunes ressentent amèrement. Le verlan permet d'effacer ces connotations, au moins pour une certaine période. Nous pouvons observer cet effet sur le célèbre triple *Arabe* > *Beur* > *Rebeu* (ou *reubeu*). Le *beur*, forme verlanisée de l'*arabe*, reprenant de plus en plus des connotations négatives dans certains discours, a servi comme mot de départ pour la **reverlanisation** en *rebeu* / *reubeu* qui est débarrassée de toute connotation péjorative et qui sert à l'identification ethnique des jeunes Arabes issus de l'immigration. Hormis cette fonction « assainissante » de la reverlanisation, il reste également un simple côté crypto-ludique dans la création des néologismes : *meuf* est reverlanisé en *feumeu* pour augmenter l'expressivité de l'expression qui est passée en argot commun et qui ne révèle plus le caractère « jeune ».

Dans les discours épilinguistiques, on voit souvent apparaître des commentaires stigmatisant les verlanophones de la part des « Français de souche » (notamment l'expression *zyva!* – verlan de *vas-y!* est devenu presque emblématique pour le dénigrement des jeunes de banlieue) tout en exagérant et parodiant certaines expressions verlanisées (p. ex. l'expression *n'importe n'a wak* < *n'importe quoi* semble être très stigmatisante selon nos enquêtes auprès des jeunes des cités, si elle est prononcée par les « Céfrans »). Simple catégorisation sociale et/ou xenophobie ? Il paraît que ce phénomène cache des peurs presque puristes au nom de la défense des lois grammaticales du français standard. « Personnellement, je n'aime pas beaucoup le verlan car ça nous éloigne de nos origines... » affirme un jeune enquêté (16 ans, habitant en campagne, d'origine français).

Vivienne Méla observe des réactions encore plus dramatiques : « le verlan est ressenti comme une agression par ceux qui ne le pratiquent pas parce qu'il paraît comme une violence fait à la langue qui pourrait se traduire en violence physique ».⁹ Le verlan se rattache alors fortement aux préjugés sociaux.

Certes, avec son débit rapide, la compréhension de la « tchatche » des jeunes banlieusards devient difficile pour beaucoup d'adultes,

⁹ MELA, Vivienne. Verlan 2000. In *Langue française*, n° 114, juin 1997, p. 31.

mais c'est surtout la modification de l'apparence phonique de la langue grâce aux formes verlanisées qui contribue à ce sentiment de « violence linguistique ». Sur le plan formel, on observe une haute fréquence des mots avec la voyelle [œ] qui est un résultat de la prononciation du e muet pour former la seconde syllabe des mots monosyllabiques et donc pour que la permutation de syllabes devienne régulière (p. ex. le monosyllabique *Black* [blak], un emprunt à l'anglais pour désigner « un noir » > *[blakə] > [kəbla], est noté le plus souvent [kœbla] *keubla*, terme non connoté désignant un noir). L'hésitation entre la notation [œ] ou ə], timbres phonologiquement très proches, mène à la variation graphique (*rebeu* – *reubeu*, etc.) et cela amène certains linguistes (p. ex. J. Billiez) à privilégier la transcription [π] pour éviter l'ambiguïté concernant ce « schwa » verlanesque. Si l'on ajoute que l'apocope y est très fréquente, tout comme en argot général pour des raisons économiques (*frère* > *refré* > *reuf*, *parents* > *renpas* > *renps*, etc.), on s'aperçoit que « ceci a pour conséquence de mettre essentiellement en valeur plutôt les schèmes consonantiques, au détriment bien entendu des voyelles », comme le remarque J.-P. Goudaillier.¹⁰ En revanche, en ce qui concerne l'aphérèse, on n'est jamais sûr s'il s'agit du mot où la partie initiale a été tronquée ou bien s'il ne s'agit pas plutôt de l'apocope d'une forme d'abord verlanisée (p. ex. *caille* peut être aussi bien l'aphérèse de *racaille* que l'apocope du mot verlanisé *caillera*, *garette* est soit l'aphérèse de *cigarette*, soit l'apocope de *garetteci*, etc.).

Ce qui choque le plus les puristes est sans doute l'invariabilité des formes verbales. La conjugaison des verbes dans le présent ou dans le passé ne prévoit pas de flexion ou de participe passé, il y a une tendance vers l'analytisme absolu (*je péta*, *tu péta*, *on a péta*, verlan de *taper* = voler). On observe également une absence de liaison pour les mots verlanisés commençant par une voyelle (p. ex. dans notre corpus : *les sapes de ouf* = les vêtements de fou). Selon Vivienne Méla, le verlan privilégie les dissyllabiques qui représentent 90 % du corpus,¹¹ mais la permutation plus complexe s'opère sur les monosyllabiques (*ouf*, *oinj* < *joint*, *zen* < *nez* – verlan intrasyllabique) que sur les trisyllabiques (*Ca-*

¹⁰ GOUDAILLIER, J.-P. *Comment tu tchatches ! Dictionnaire du français contemporain des cités*. Paris : Maisonneuve & Larose, 2001 (3^e éd.), p. 33.

¹¹ MELA, Vivienne. *Parler verlan*, op. cit., p. 70.

maro < *Marocain*, etc.).¹² Le verlan touche surtout les substantifs et les verbes, beaucoup plus rarement les mots grammaticaux (*toi* > *oit*, *moi* > *oim*, *celui-là* > *laçui*), la verlanisation des noms propres est également très riche (notre corpus d'« argotoponymes » en faisant preuve).¹³

En analysant le corpus d'un point de vue sémantique, on observe que les glissements de sens des noms verlanisés sont fréquents. Pour D. Szabó, « un procédé essentiellement formel comme le verlan n'est pas toujours dépourvu de tout aspect sémantique, un mot comme *meuf*, par exemple, signifiant non pas « femme » mais plutôt « fille » ou *beur* ayant un sens plus restreint que *arabe*, le mot de départ de la verlanisation ». ¹⁴ Ceci touche notamment l'aspect pragmatique : les mots verlanisés sont chargés d'expressivité, ce lexique devenant marqué. La verlanisation est donc un procédé qui permet une « argotisation » des expressions standards, quelle que soit la marque métalinguistique dans les dictionnaires (fam., pop., arg., vulg.).

3. L'argot commun des jeunes observé par le biais du verlan

Nous avons déjà remarqué que le verlan est limité géographiquement aux banlieues de l'Île-de-France. C'est le centre de production des nouvelles variantes lexicales dont les plus réussies passent, grâce aux médias et à la musique rap et hip hop, les frontières franciliennes pour être absorbées par les jeunes banlieusards d'autres villes comme le signe d'appartenance virtuelle à la « culture des rues ». C'est une *reprise sociale* à côté de laquelle coexiste une *reprise générationnelle*, c'est-à-dire que les lexèmes chargés de l'expressivité adhérente sont assimilés dans le lexique de tous les jeunes Français – on pourrait éventuellement parler d'une « culture jeune » où les médias diffusent les expressions momentanément à la mode qui sont réutilisées (ou au moins retenues passivement) par l'ensemble des adolescents.

¹² Les règles du verlan ont été déjà bien décrits dans les travaux de BACHMAN et BASIER, de MELA ou de GOUDAILLIER, voir bibliographie.

¹³ PODHORNÁ, Alena. Parlers argotiques : comparaison morpho-sémantique et formelle – exemple des « argotoponymes ». In KYLOUŠEK, P. (éd.) *Rencontres françaises – Brno 2003*. Actes du 6^e séminaire international d'études doctorales (Brno, 5-8 février 2003). Brno : Masarykova univerzita v Brně, 2004, pp. 287-294.

¹⁴ SZABO, D. *L'argot commun des étudiants budapestois*. Thèse sous la direction de Jean-Pierre Goudaillier, Université René Descartes, Paris 2002, 2 vol, p. 169.

Pour pouvoir se permettre de tirer des conclusions sur cet « argot commun des jeunes », nous avons effectué une petite analyse du corpus obtenu dans un lycée professionnel à Yzeure (03, Allier), une petite ville au centre de la France. Ici, les lexèmes verlanisés semblent fonctionner comme des emprunts expressifs tout faits, il ne s'agit point de la production verlanesque spontanée dont parlent nos enquêtés à Paris. Lors d'un entretien dans une classe divisée en deux groupes selon leur orientation professionnelle (feronniers / structures métalliques), les futurs ferronniers revendiquent qu'ils utilisent beaucoup moins le verlan que leurs collègues des structures métalliques en expliquant que c'est dû au fait que, à l'exception d'un élève, ils n'écoutent pas de rap (« nous c'est plutôt l'accordéon, bal-musette ») et qu'il n'y a pas de jeunes issus de l'immigration parmi eux.

(Q – nous, interviewer ; B,C,D,E – interviewés, les lettres correspondant au noms chiffrés dans le tableau suivant)

D : mais / en tout cas en ferronnerie on parle pas beaucoup comme ça // les structures métalliques ceux qui étaient avec nous ce matin / i(ls) parlent plus le verlan

Q : okay

(plusieurs voix superposées) : XXX

C : c'est des rebeus (avec imitation de l'accent) (rires)

Q : donc donc ça fait ça fait / qui sont qui sont de différentes origines qui parlent le verlan ? c'est lié à ça / à l'immigration ?

(plusieurs voix superposées) : XXX

B : la racaille

D : i(ls) font style qu'ils / qu'i(ls) veulent se donner en fait / parce que : un certain chanteur qu'ils aiment bien qui parle comme ça / donc i(ls) parlent comme ça

C : ils écoutent le rap

Q : du rap ? justement je voulais vous demander vous écoutez le rap / ou pas

(plusieurs voix superposées) : non non

Q : toi / oui ? // et et ça donc ça te motive les mots qu'ils sont utilisés dans le rap ?

E : ouais / non

Pour vérifier ce sentiment de différenciation linguistique à travers l'usage du verlan dans les deux groupes de cette même classe, nous avons analysé les formes verlanesques des questionnaires remplis auparavant par ces élèves. Sur 60 questions concernant les expressions qu'ils utilisent entre copains, 6 ferronniers indiquent 31 expressions en verlan au total, tandis que dans les structures métalliques, on recense 55 termes sur 6 enquêtés (voir le tableau suivant) dont deux sont issus de l'immigration maghrébine.

Tableau n° 2 : Relevés verlanisés dans les questionnaires d'une classe à Yzeure

Orientation	Noms chiffrés	lexèmes verlanisés au total	dont ceux qui sont lexicalisés en Petit Robert (ou leurs modifications) – argot commun	dont ceux qui sont fréquemment utilisés par l'ensemble des jeunes du lycée (plus de 10 occurrences dans le lycée) – argot commun des jeunes	autres expressions (moins de 10 occurrences dans le lycée) – argot commun des jeunes « des cités »
ferronniers	A	1	-	(se faire) pécho	
	B	3	meuf	tetê	techi
	C	5	meuf	guedin béger beu	(être) tepé de thune
	D	6	meuf keufs teufteuf teufer		petri beuze
	E (écoute le rap)	7	meuf keufs	guedin (se faire) pécho béger beu	mifa
	F	9	meuf ouf keums (en bleu)	(se faire) pécho beu tetê	keuss techi

structures métalliques	G (habite dans une cité)	5	meuf keufs teuf	pécho beu	
	H	6	meuf keufs teuf	beu	beher guédro
	I	9	meuf teuf	béger	renps reum reuf pineco guédro gosbo
	J (Ma- ghrébin, habite dans une cité)	12	meuf teuf (sapes de) ouf	guedin dèks	mifa reus quecla tèj turvoi DP zen
	K	14	meuf teuf ouf	dèks beu	mifa renpas genar péta tèj pineco turvoi foncedé zen
	L (Ma- ghrébin)	19	meuf ouf	dèks tetê	mifa reup reum reuf reus genar péta sonpri tèj pineco gova turvoi foncedé zen yeuses

Notes :

- Nous ne prenons en compte qu'une seule occurrence pour les termes répétitifs (p. ex. une meuf pour la question « une fille », sa meuf pour la question « la copine de q », etc.)
- Nous avons mis de côté les expressions problématiques (envisagées déjà ci-dessus) telles que *garette* (qui peut être aussi bien l'aphérèse de *cigarette* que l'apocope de *garetteci* verlanisé) ou *zonzon* (redoublement hypocoristique soit après l'aphérèse de *prison*, soit après l'apocope de *sonpri*).
- Nous avons unifié les graphies qui sont très diversifiées (tirets intersyllabiques, plusieurs possibilités de transcription du schwa – *rep, reup* < *père, pécho, peucho* < *choper*, etc.).

Nous avons catégorisé les réponses selon la fréquence d'occurrence (> 10 occ., < 10 occ.) dans le lycée entier (le même questionnaire a été rempli par 3 classes différentes). Dans la première catégorie, nous avons mis à part les lexèmes qui figurent déjà dans le Petit Robert électronique et qu'on peut désigner par le terme d'argot commun généralisé (même si les actualisations telles que « *keums en bleu* » pour les policiers ou le redoublement « *teufteuf* » appartiennent à ce réseau de communication étroit).

Les expressions de plus de 10 occurrences dans le lycée peuvent être considérées comme très fréquentes, formant une partie active de « l'argot commun des jeunes ». La situation de la seconde catégorie (< 10 occurrences) est beaucoup plus intéressante. Si l'on regarde les expressions fournies dans cette colonne par les ferronniers, la moitié des 6 termes verlanisés sont des expressions désignant les drogues (*techi* < « chite » < de l'anglais *shit*, « haschisch » ou, par extension, « drogue » ; *petri* < « trip », extasis ; *beuze* < resuffixation de « beuher » < « herbe, cannabis »), il s'agit alors de l'argot cryptique utilisé par l'ensemble des jeunes pour coder leur discours illicite devant les autorités. Les élèves des structures métalliques, en revanche, marquent les expressions qu'on pourrait classer dans l'« argot commun des jeunes des cités », le verlan servant à affirmer leur identité qui fait référence à la culture « des banlieues » dont les vecteurs sont immigration, résidence dans les cités, musique rap et hip hop. Même si ces jeunes remarquent souvent dans les entretiens que le verlan est un procédé de codage, les mots verlanisés arrivent

en province déjà lexicalisés (nous en avons une preuve par l'ignorance des jeunes de la provenance du mot *dèks* « policiers » qui est un verlan de *kisdé* ou *condé* de même sens). La liste des mots en verlan qui sont réellement utilisés en province ne s'arrête pas du tout à cette liste, mais il nous paraît pourtant que même cette liste donne un aperçu déjà bien complexe du statut de verlan en France en général.

4. Réflexion sur les aspects stylistiques du verlan

Le verlan sert aux écrivains de romans ou de scénarios des films comme un outil très significatif pour la caractérisation des personnages. Il s'agit des personnages jeunes résidant en région parisienne, plus particulièrement dans les « cités » de banlieues ou dans les quartiers populaires de Paris. Or, l'abondance du verlan dans la bouche d'un jeune menait souvent à la présentation tout à fait caricaturale d'un jeune « lascar » et c'est pourquoi, à l'époque actuelle, on peut observer plus de délicatesse, notamment de la part des scénaristes, car la question linguistique est socialement très sensible en France. Pour mettre en évidence la valeur stylistique de la verlanisation, nous avons choisi deux auteurs décrivant, dans des objectifs différents, la vie des jeunes issus des couches sociales défavorisées de la région parisienne : Rachid Djaidani et Thierry Jonquet.

Djaidani est un écrivain jeune d'origine algéro-soudanaise, issu lui-même du milieu banlieusard, dont le début romanesque, *Boumkæur* (Seuil, 1999), a connu un grand succès. Quant à Jonquet, c'est un écrivain d'âge moyen, renommé pour ses romans policiers qui s'est mis, dans quelques-uns de ses ouvrages – *La vie de ma mère !* (Gallimard, 1994) et *Le Témoin* (In : Pages noires, 1996), à la narration des histoires des jeunes (plus ou moins délinquants) « de la rue » dans leur langage qu'il a su observer brillamment. Les deux auteurs racontent l'histoire à la 1^{ère} personne, de la position d'un jeune, dans un ton neutre, voire familial.

Jonquet fait parler le narrateur le plus spontanément possible avec une syntaxe proche du discours oral :

« Parce que Djamel il m'a expliqué que Besbar, ça a l'air cool comme coin mais il faut faire gaffe, c'est plein de keufs qui matent partout. » (*La vie...*, p. 63)

Les éléments verlanisés sont insérés pour augmenter l'expressivité du discours spontané, de la manière identique à la réalité langagière des jeunes qui tendent à se différencier de la génération plus adulte par un recours plus fréquent aux argotismes :

« Ma reum, elle lui a filé ses vingt keusses, pour pas faire d'embrouille, et après, elle m'a pécho avec une des ceintures que le ieuv il a laissé à la maison avant de se tirer. » (*La vie...*, p. 14)

Or, Jonquet n'abuse pas du verlan comme procédé libre pour la création des néologismes, il n'utilise que les termes récurrents : la grande majorité du lexique verlanisé dans son œuvre peut être désigné par notre étiquette d'argot commun des jeunes « des cités » ou encore d'argot commun des jeunes tout court :

« Les reubeus, je sais pas pourquoi, ils traitent tout de suite. Ils ont vite fait de se véner, mais des fois, vaut mieux garder son calme. Un des copains de Djamel a pécho le sac à main de la meuf, mais elle le tenait par la lanière et elle a gueulé encore plus fort. » (*La vie...*, p. 42)

Rarement, dans le cas où le terme argotique est susceptible de ne pas être compréhensible pour tous les jeunes, Jonquet se sert des notes de bas de page :

« Je le sais parce que Béchir, le grand frère à Farid, il a un copain reurti* qu'a pris six mois ferme. » (* Reurti : verlan de tireur, voleur). (*La vie...*, p. 46)

La stylisation des personnages s'opère aussi bien par la fréquence relativement haute des lexèmes verlanisés (mais pas comme un procédé exclusif de la stylisation ce que d'autres auteurs font bien souvent) avec l'intention d'augmenter l'expressivité du discours que par

le choix des thématiques qui impliquent des mots en verlan moins connotés comme p. ex. la question ethnique :

« Je reste peinarde, chez oim, à écouter NTM ou IAM. J'me prends pas la tête avec des plans shit ou caillou, comme y a plein de keums qui font, dans la cité. J'me branche pas non plus avec les bandes, les reubeus, ou les Blacks, d'abord j'aurais du mal, vu qu'j'uis céfran, clean. » (*Le Témoin*, p. 53)

« J'ai rien compris, parce que lui aussi il était cistra, si on raisonne comme ça ! La preuve, c'est qu'il a engueulé Steve en lui disant qu'il avait pas à sortir avec une céfran même si c'était Nathalie ! » (*La vie...*, p. 20)

En revanche, Djaïdani fait parler son jeune narrateur, Yaz, dans le français standard pour montrer que le but de celui-ci est d'échapper à la stigmatisation langagière et d'échapper à la vie dans une cité pauvre tout court. Le narrateur se met ainsi en opposition linguistique avec son meilleur ami Grézi qui, au contraire, ne réussit pas à échapper aux tentations dangereuses et finit en prison. Les dialogues où Grézi prend la parole sont saturés par le verlan qui sert pour la caractérisation directe d'un jeune « racaille », c'est-à-dire d'un jeune appartenant à la culture des rues. Pour exacerber cette opposition, le narrateur se met chaque fois à « coder » ou « décoder » le discours de Grézi, dans le but d'expliquer aux lecteurs non verlanisants les mots qui sont, à la différence du verlan « commun » de Jonquet, souvent des termes appartenant à un réseau de communication restreint :

« Les policiers ont interpellé mon père pour le ramener au poste, pour une garde à vue. On m'a dénoncé, ça devient dangereux, la police va me mettre la main dessus.

Phrase non décodée : Les keufs, ils ont pécho mon reupe pour le menra au stepo, en garde à uv. On m'a lanceba, c'est trop auch, les steurs vont m'serrer. » (*Boumkœur*, p. 69)

Le narrateur lui-même est issu également de ce milieu et connaît donc, au moins passivement, les expressions, mais il n'utilise le verlan qu'au moment où il est obligé de s'exprimer de manière plus expressive. C'est le moment où il perd le contrôle sur sa langue (et sur sa prosodie !)¹⁵ et s'exprime spontanément, mais tout de suite après, il justifie ce comportement aux lecteurs :

« Je monte le volume :

- Grézi ! ouvre, c'est Yaz.... Zi va, vrirou la teport c'est Yaz que j'te dis, fais pas le baltringue.

Phrase décodée : Grézi ouvre, c'est moi Yaz, je suis de retour, fais pas l'imbécile, ouvre.

J'aurais dû m'enregistrer : avec le rythme endiablé du pivert et mon flot de paroles, j'ai improvisé quelque chose de cool, je suis un requin assassin grâce à la morsure de mon phrasé. Pourtant je m'efforce de ne plus tchatcher verlan, mais quand je suis énervé il réinvestit ma langue. Mon verlan comparé à celui des mecs comme Grézi, c'est niveau CP. Leur verlan à eux c'est niveau bac + 10 dans l'université de l'école de la rue. » (*Boumkœur*, p. 58)

Ces quelques lignes sont une brève analyse extraordinaire de ce que les sociolinguistes décrivent difficilement. Le verlan de Grézi peut-être désigné comme « identitaire » étant donné que ce procédé joue un rôle primordial dans la construction du marquage expressif et néologique de son discours et qu'il lui permet de s'identifier avec son groupe de pairs. Yaz se rend compte que la fermeture des jeunes par rapport aux autres réseaux de communication peut mener à l'exclusion sociale. À la fin du roman, Grézi même, écrivant à Yaz de la prison, confirme cette idée en y ajoutant l'exclusion intellectuelle :

« C'est mon pote de cellule qui écrit ce que je lui dicte **avec le moins de verlan possible pour que tu puisses comprendre le sens profond de toutes mes phrases.** » (*Boumkœur*, p. 126)

¹⁵ À savoir, l'accent phrastique des jeunes « des cités » remonte de la dernière syllabe sur la pénultième ce qui est, ensemble avec la verlanisation, un des emblèmes (souvent caricaturés par le reste de la société) de ces jeunes.

Ceci est sûrement exagéré, mais Djaïdani montre ainsi ses pires craintes de la stigmatisation des jeunes des cités par le biais de la langue.

Utilisé dans ses extrémités, le verlan peut fonctionner comme un outil de création des vrais idiolectes pour ceux qui aiment faire des expériences avec la langue et qui sont bien placés dans la hiérarchie des groupes de pairs pour pouvoir se permettre d'introduire des hapax. C'est le cas de Grézi qui semble utiliser le verlan si abondamment que ça semble poser des problèmes même à ses copains :

« Il me questionne, alors je mets en fonction **mon décodeur de verlan**, la phrase en clair correspond à ça :.... » (*Boumkœur*, p. 20)

« Excuse-moi, Yaz, mais je te parle et tu ne me réponds jamais. Es-tu bien sûr que ton mal de tête s'est dissipé ? Dans le cas contraire, je ne vois aucun problème à ce que tu dormes quelques heures. »

La même réplique sans décodeur :

« Scuse **ouam**. J'te **l'épare** depuis **l'heure touta** et **tisgra** tu me mets dans le **enve**. T'es sûr que ça va **ieum** dans ta **chetron** Yaz ? Y a pas de blème sinon j'te laisse **mirdor**. » (*Boumkœur*, p. 113)

Ce dernier exemple montre bien que ce n'est que le verlan qui sert à la stylisation expressive du discours (les argotismes : emprunt tronqué *scuse*, aphérèse *blème*). Le narrateur fait semblant de « décoder », mais en fait, il traduit en modifiant les mots, même les locutions figées (*tu me mets dans le vent* = tu ne fais pas attention à moi). Djaïdani amuse les lecteurs avec des permutations que le verlan permet sur un premier plan, mais son insertion d'éléments verlanesques est présente notamment pour dévoiler les aspects sociologiques qui sont liés à ce phénomène linguistique bien particulier.

5. Comment traduire les lexèmes verlanisés ?

N'étant pas traductologue, nous n'osons répondre à cette question que par certaines remarques sur le sujet. Tout d'abord, le traducteur

devrait être conscient du caractère argotique (ou familier) des expressions verlanesques en général. Cette compétence devrait être acquise lors de ses études universitaires dans le cadre de la lexicologie, de la sociolinguistique ou par ses expériences personnelles en France. Si l'on feuillette les dictionnaires bilingues franco-tchèques, les expressions verlanisées n'y sont présentes que très rarement. Plus particulièrement, le grand dictionnaire académique de Neuman et Hořejší (2^{ème} édition de 1992) ne recense aucun lexème verlanisé. Le plus récent, à notre connaissance, le dictionnaire électronique Lingea Lexicon de 2002 mentionne deux termes : « meuf » avec la mention *arg.fam.* traduit faussement comme « ženská » (ceci correspond à la jeune fille grâce à un glissement sémantique) et « ripou » avec la mention *fam.* et traductions « 1. Adj.- podmáznutý (zkorumpovaný), 2. Nm – podmáznutý policajt », apparemment à cause du succès du film « *Ripoux contre Ripoux* » (qui a été, d'ailleurs, traduit de manière tout à fait neutre, non marquée par « *Prohnilí proti prohnilým* »). L'insertion des lexèmes verlanisés dans les dictionnaires d'usage courant unilingues est également assez récente et c'est pourquoi la lexicographie tchèque n'a pas encore su réagir à cette tendance. On a pu voir que même les dictionnaires unilingues ne donnent pas beaucoup de synonymes à ces lexèmes et alors le traducteur a peu d'appuis pour bien saisir le niveau de langue (ou registre) approprié. De manière générale, les marques métalinguistiques qui sont attribuées aux lexèmes en verlan (*fam.* ou bien *arg. fam.*) devraient correspondre au choix adéquat de registre non-standard du tchèque qui correspond le mieux – et c'est en général le terme marqué comme « *příznakově expresivní* ». Néanmoins, ceci est valable pour les lexèmes passés en argot commun – en ce qui concerne les expressions appartenant à l'argot commun des jeunes (ou des jeunes des cités), il faudra se référer plutôt à l'argot des jeunes tchèques (« *slang mládeže* ») tout en prenant en compte l'équivalence pragmatique de la traduction. Or, notamment quand il s'agit du milieu de la banlieue, la traduction doit contourner les connotations socio-culturelles qui s'ajoutent à tout dialecte local¹⁶

¹⁶ cf. PODHORNÁ, Alena. La Soupe aux choux a-t-elle la même saveur en tchèque et en français ? (problème d'interculturalité et de traducibilité). In SOURDOT, M. (éd.). *René Fallet, vingt ans après*. Paris : Maisonneuve & Larose, 2005, pp. 71-83.

– ici un dialecte social – par une explicitation de la réalité socio-ethnique des sujets parlants.

Pour illustrer en pratique nos remarques à propos de la traduction d'un texte argotique, nous allons nous servir d'extraits du scénario du film *Rai* (1994 de Thomas Gilou) racontant l'histoire d'une cité de la banlieue parisienne. Dans le cadre du séminaire de sociolinguistique à l'Université Masaryk, nous proposons chaque année à nos étudiants de traduire les passages les plus intéressants de ce film. Celui-ci est destiné aux jeunes et contient donc beaucoup d'expressions d'argot commun des jeunes. Or, les argotismes qui peuvent poser des problèmes de compréhension pour les jeunes Français (car ces mots appartiennent plutôt à l'argot commun des jeunes « des cités ») sont très souvent reformulés par des synonymes plus courants dans les dialogues :

« Beinh...on l'a ramené chez ses rem-pas. On a déposé le tapis devant la porte de chez ses vieux »

L'expression verlanisée « rem-pas » pour « *les parents* » étant trop liée à la langue des jeunes des cités, les scénaristes proposent un synonyme familier plus commun de « vieux » dans le cadre d'une seule réplique.

« ...on l'a attaché sur le toit de la vago.
Sur le toit de la voiture ?
Ouais, sur la galerie, avec les tendeurs. »

L'expression argotique « vago » (verlanisée d'ailleurs souvent en « *gova* ») risque de ne pas être comprise par l'ensemble des jeunes Français et c'est pourquoi les scénaristes utilisent pour la reformulation le terme neutre de « voiture » prononcé par le partenaire du personnage principal dans ce dialogue. Ces deux exemples, ainsi que ceux du roman de Rachid Djaidani que nous avons présentés ci-dessus, montrent bien que le travail d'un traducteur est souvent facilité par les auteurs eux-mêmes qui utilisent l'argot (dont le verlan) pour styliser les discours des personnages tout en proposant des équivalents synonymiques. Dans le cas d'une absence d'explicitation de la

part de l'auteur, la traduction peut poser de véritables problèmes de compréhension si le traducteur n'est pas suffisamment familiarisé avec les règles du verlan. Voici un petit extrait du film *Raï* relativement bien saturé en expression verlanisées :

- « T'sais que Poisson s'est fait un' overdose l'autre jour ?
- T'vas pas m'dire qu't'as pas d'gen-ar ?
- Poisson, il est mort, Malik ! Poisson, il est mort !
- Poisson ?
- Ouais, Poisson, on était chez les parents de Zarz, il était aux techio, on l'entendait gueuler 'j'arriv' pas à pisser, j'arriv' pas à pisser'. Il est sorti, il s'est écroulé. Il avait encore la ceinture avec la peu-pom dans l'bras... et il est tombé, reumo....J'sais pas c'qu'il a fait, c'p'tit bâtard. On a touché de la cheublan la s'maine dernière, il a dû en garder pour lui »

En observant les traductions de cet extrait proposées par nos étudiants, il s'avère que l'absence d'un procédé lexical semblable en tchèque exige de faire un choix parmi les expressions argotiques propres aux jeunes (p. ex. les argotismes « háky, keše » pour traduire « gen-ar » référent plus aux jeunes que p. ex. « prachy », l'expression de l'argot commun ; l'emprunt à l'anglais « death » qui peut remplacer « reumo » mieux que p. ex. « kaput » qui est moins lié générationnellement, etc.). Or, les étudiants ont tendance à exagérer cette règle en utilisant les expressions qui renvoient à des micro-argots locaux, propres à leurs milieux de jeunes car ces expressions sont généralement plus nouvelles et donc chargées de plus d'expressivité que les termes de l'argot commun (*obecně slangové* ou *obecně expresivní výrazy*). Ils augmentent ainsi inconsciemment le caractère cryptique du discours. L'absence de recherches lexicologiques sur ce sujet en République tchèque et notamment la vitesse néologique de la création lexicale des jeunes empêche de synthétiser les connaissances et de savoir s'il y existe réellement (et en temps réel) un argot commun des jeunes dont le lexique pourrait contourner ce type de problèmes.

Nous nous sommes concentrée jusqu'ici uniquement aux lexèmes qui, en français, sont presque les seuls porteurs de l'expressivité. L'ex-

pressivité en tchèque, en revanche, est moins concentrée (elle s'étale sur les lexèmes aussi bien que sur les marqueurs morpho-syntaxiques), c'est-à-dire que le tchèque a un inventaire de moyens plus ample que le français pour exprimer l'expressivité inhérente.¹⁷ L'absence d'équivalents lexicaux peut alors facilement être compensée par d'autres marques d'oralité sur le plan morpho-syntaxique (p. ex. un étudiant traduit : « Byli sme u Zarzovejch rodičů, von byl na hajzlu, slyšeli jsme ho hulákat: ,Nemůžu se vychcat, nemůžu se vychcat' » où l'absence d'équivalent expressif de « techio » propre aux jeunes a été compensé par la traduction plus expressive du verbe « pisser » et par les morphèmes sub-standards – qui y sont obligatoirement, car il s'agit d'un discours oral spontané). Or, le besoin d'augmenter l'expressivité mène souvent à l'augmentation de la vulgarité ce qui est surtout à éviter pour ne pas dénaturer le style du texte.

Conclusion

Les linguistes parlent, quant aux pratiques verlanesques, de la « relexification endogène » du français (L.-J. Calvet)¹⁸ ou bien d'un « langage en miroir » (J.-P. Goudaillier)¹⁹ pour pouvoir décrire ce phénomène issu des pratiques langagières des jeunes. Indéniablement, le verlan commence à faire partie de la langue française, même si ce n'est que sur les niveaux sub-standards (argotique ou familier). Son évolution sociolinguistique dans les vingt dernières années est étonnante et mérite sans aucun doute l'intérêt des chercheurs.

Le traducteur de films ou de littérature destinés aux jeunes se trouvera donc certainement confronté au verlan et se posera la question de sa traduction adéquate. Grâce à l'analyse des aspects sociolinguistiques et stylistiques, nous avons essayé de proposer quelques hypothèses sur l'équivalence pragmatique de ce procédé avec les moyens lexicaux dont dispose le tchèque et sur son statut dans « la nébuleuse argotique » française tout court.

¹⁷ cf. KNITTLOVÁ, Dagmar. *K teorii i praxi překlada*. Olomouc : FF UJEP, 2003, 215 p.

¹⁸ CALVET, L.-J. *Pour une écologie des langues du monde*. Paris : Plon, 1999, p. 45.

¹⁹ GOUDAILLIER, J.-P. *Comment tu tchatches !*, op. cit., p. 33.

Convention de transcription

?	Intonation interrogative
[...]	Chevauchement
/, //, ///	Pauses
<+	Hétéro-interruption
+>	Auto-interruption
::	Allongement
MAJ	Accentuation
i(l)	Segment non réalisé
XXX	Élément non reconnu

Bibliographie

- BACHMAN, Ch. ; BASIER, L. Le verlan: argot d'école ou langue des Keums?.
In *Mots*, n° 8, mars 1984, pp. 169-187
- BINISTI, Nathalie. Les marques identitaires du « parler interethnique » de jeunes marseillais. In *Le plurilinguisme urbain. Actes du colloque de Libreville*. Paris : Didier Érudition, 2000, 483 p., pp. 281-299
- CALVET, L.-J. *Pour une écologie des langues du monde*. Paris : Plon, 1999, 304 p.
- CALVET, L.-J. : *L'argot en 20 leçons*, Payot, Paris 1993, 214 p.
- COLIN, Jean-Paul ; MÉVEL, Jean-Pierre ; LECLÈRE, Christian. *Dictionnaire de l'argot français et de ses origines*. Paris : Larousse, 2002, 901 p.
- GOUDAILLIER, J.-P. *Comment tu tchatches ! Dictionnaire du français contemporain des cités*. Paris : Maisonneuve et Larose, 2001 (3^e éd.), 304 p.
- GOUDAILLIER, J.-P. De l'argot traditionnel au français contemporain des cités.
In *La linguistique*, vol. 38, fasc. 1, Paris 2002, pp. 5-23
- GUIRAUD, P. *L'argot. Que sais-je? N° 700*. Paris : PUF, 1973, 126 p.
- KNITTLOVÁ, Dagmar. *K teorii i praxi překlada*. Olomouc : FF UJEP, 2003, 215 p.
- Le Petit Robert électronique*. Edition 2001
- MÉLA, Vivienne. Verlan 2000. In *Langue française*, n° 114, juin 1997, pp. 16-34
- MÉLA, Vivienne. Parler verlan, règles et usages. In *Langage et société*, n° 45, septembre 1988, pp. 47-82
- PODHORNÁ, Alena. La Soupe aux choux a-t-elle la même saveur en tchèque et en français ? (problème d'interculturalité et de traducibilité). In SOURDOT, M. (éd.). *René Fallet, vingt ans après*. Paris : Maisonneuve & Larose, 2005, pp. 71-83

PODHORNÁ, Alena. Parlers argotiques : comparaison morpho-sémantique et formelle – exemple des « argotonymes ». In KYLOUŠEK, P. (éd.). *Rencontres françaises – Brno 2003*. Actes du 6^e séminaire international d'études doctorales (Brno, 5-8 février 2003). Brno : Masarykova univerzita v Brně, 2004, pp. 287-294

SZABÓ, David. *L'argot commun des étudiants budapestois*. Thèse sous la direction de Jean-Pierre Goudaillier. Paris : Université René Descartes, 2002, 2 vol., 425 p.

Abstract

This article presents a sociolinguistic analysis of an encoding process in informal French, called "verlan", which is used for the creation of neologisms in French youth as the emblem of the marginalized multiracial youth culture of French sub-urb areas. By analysing common dictionary items, youth slang from country areas as well as two slang. Its evolution was greatly influenced by the media, which stereotyped this process novels, this study tries to break these stereotypes and prove that this process is progressive, complex, and an unfortunate victim of social fracture in contemporary French society. Finally, a small reflection on the equivalence of youth slang translation is presented.

Resumé

Příspěvek přináší sociolingvistický rozbor slovo tvorného procesu nazývaného verlan (kódování pomocí přesmyček), který využívá francouzská mládež k vytváření slangových neologismů. Tento proces prošel dramatickým vývojem, který byl značně ovlivněn zájmem médií, která napomohla zrodu mnohých klišé. Verlan se tak stal symbolem marginální kultury mládeže z předměstských čtvrtí, převážně potomků přistěhovalců. Pomocí analýzy verlanizovaných tvarů ve slovnících, v mluvě venkovské mládeže a ve dvou románech se pokoušíme překonat tato klišé a prokázat, že tento proces je dynamický, velice komplexní, a že je pouze nevinou obětí současného sociálního rozkolu ve Francii. V závěru je nastíněna možnost překladu slangových výrazů mládeže mezi francouzštinou a češtinou.

I. Introduction

Dans le roman *Au piano* (Ed. Minuit, 2003), l'écrivain français contemporain de renom, Jean Echenoz, décrit sa version de la vie posthume. Précisons : un musicien, célèbre mais incessamment stressé et névrosé, s'échappe dans un délire alcoolique et, une fois assassiné, passe une courte période dans ce qui pourrait être la variante moderne du Purgatoire appelée Centre pour, après qu'une décision bureaucratique soit prise, se voir envoyé aux Enfers. Purgatoire et Enfer, les mots clés de la civilisation chrétienne ne sont pas dits à haute voix, il reste au lecteur de découvrir ce jeu d'allusions et d'analogies.

La lecture des romans echenoziens n'est d'ailleurs qu'une suite de découvertes ininterrompues, et toujours y est présente cette énigme de la possibilité de décoder ce qui est caché dans le texte, et dans les mots-mêmes. Pour le lecteur, c'est un jeu, un divertissement, voire une poursuite. Pour le traducteur, un cauchemar.

I.1. Echenoz et la traduction

Le traducteur croise dans les textes de Jean Echenoz deux sortes de problèmes.

Premièrement se pose la problématique textuelle, la question du style. Le métatexte echenozien est caractérisé par des phénomènes de base : l'omniprésence du lexique de tous les niveaux de langue, des expressions archaïques et néologismes, mots familiers et soutenus, éléments typiques de divers styles « fonctionnels », ¹ ces infimes clin-d'œil complices du milieu technique, médical, politique, scolaire et même littéraire. Les énumérations, les suites d'expres-

¹ D'après la terminologie de la stylistique tchèque.

sions de signification proche, les parallélismes basés sur l'utilisation du lexique spécialisé, détaillé, inhabituel, et imprégnés d'une imagination surprenante. Mais aussi le contraste entre les procédés étonnamment riches et une façon concise de s'exprimer : l'énoncé restreint où seuls quelques mots en disent plus. Le rythme parfois mélodieux, parfois sec. Les allitérations, les assonances, parfois les vers timidement cachés au sein des phrases ou des paragraphes. L'interruption immédiate du phrasé. Et en plus, la structure inventive du roman : tout est lié au tout, rien n'est accidentel. L'aventure de premier abord un peu banale dégage à la lecture attentive des codes d'interprétation inattendus. Tout cela, une fois découvert, se montre traduisible.

En outre, il y a un autre aspect dans les romans de Jean Echenoz. Il s'agit surtout de la créativité echenozienne au niveau lexical et stylistique. Les métaphores, les comparaisons, souvent inattendues, innovantes et surprenantes de l'auteur, typiques pour son écriture et très originales. Et l'autre spécialité echenozienne, l'utilisation de clichés verbaux en expressions inhabituelles, en contexte nouveau, non stéréotypé. Et les figures : zeugma, chiasme... Georges Mounin décrit le danger de procédés pareils pour un traducteur dans son œuvre *Les Belles infidèles*.² Pourquoi ? Parce qu'une fois ces procédés expressifs contenus dans le texte, le traducteur a tendance à les voir, et a envie de les décrypter partout. Il cherche ce qui n'est pas à chercher. Et il finit par trouver quelque chose... D'où la nécessité de consulter toutes ces « trouvailles », tous les mots et phrases à double sens, avec sinon l'auteur, un Français : tester sa capacité de voir ce que le traducteur prétend décrypter.

Il n'est pas difficile de décrire l'aventure du roman *Au piano* : Max, musicien de renommée internationale, passe sa vie à donner

² MOUNIN, Georges. *Les Belles infidèles*. Presses Universitaires de Lille, 1994. p. 32: « ...l'expressivité d'un mot étranger consiste en la nouveauté de l'image verbale qu'il offre par différence avec le français ; mais pour le sujet parlant dans cette langue étrangère, cette image verbale est généralement aussi usée, aussi inaperçue que les images verbales françaises qui réveillent une oreille étrangère [...]. Il ne faut d'ailleurs peut-être pas s'exagérer l'expressivité en soi de tant de mots ou tournures : ils sont expressifs à cause du sens qu'ils évoquent autant qu'à cause des mots par lesquels ils évoquent ce sens. »

des concerts. Presque tous les soirs, il joue au piano dans les grandes salles. Sous l'emprise du trac, il ne sait pas comment endurer les après-midi avant le concert sinon en buvant énormément de l'alcool. D'où l'invention de son impresario de lui procurer un « ange gardien », une sorte de bodyguard et secrétaire en la personne de Bernie, qui l'accompagne et le guette afin qu'il n'abuse pas de l'alcool. Bref, la vie ennuyeuse et un peu gênante d'une star. Sauf qu'à la suite d'une attaque inattendue et incompréhensible, pas importante pour le lecteur, semble-t-il, au moins aux yeux de l'auteur, Max est assassiné. Mais sa vie ne finit pas pour autant. On n'est d'ailleurs qu'à la page 89. La deuxième partie du roman raconte le séjour de Max au Centre d'orientation spécialisé. Et d'après le verdict d'une certaine commission, son orientation à « sa » destination, choisie entre section urbaine et parc. Un court voyage de Max au Paraguay, histoire de récupérer sa nouvelle identité, est suivi du dernier épisode : sa « vie » posthume dans la « section » (Paris, son Paris d'antan), mais dirigée par des règles strictes infernales : plus d'amis, plus de piano, plus d'alcool, plus de nom propre. Vie paradoxalement un petit peu plus gaie, plus agitée, plus intéressante qu'avant – mais limitée à son existence en forme d'ombre, n'oublions pas que Max est mort. Alors la rencontre finale avec son idole, la femme de ses rêves est en même temps incroyable, irréelle et irréalisable, car vite effacée.

Au Piano est, dans l'œuvre de Jean Echenoz, un roman qui semble marquer un tournant. Au point que l'écrivain a pu dire qu'il s'agissait là de son « troisième premier roman ». Dans ce qui constitue les ruptures par rapport aux romans précédents, on notera une nouvelle forme de composition du récit ainsi que l'abandon du travail sur le genre. Autre changement, qui agit de façon plus souterraine et plus discrète : le traitement de l'espace urbain. Echenoz semble avoir délaissé un certain nombre de thèmes ou de motifs qui lui étaient chers : du côté du jeu mimétique, c'en est fini du geste qui confondait dans un même mouvement la ville et le spectacle (qu'il soit cinématographique ou théâtral). Du côté de l'enjeu ethnographique, ce sont les non-lieux qui reculent.

La « section urbaine »³ reste un thème fort du roman qui offre la possibilité de voir Paris de deux côtés. En première partie (la vie de Max), la poursuite chaotique et incessante par Max de « sa » Rose à travers la ville, et justement au réseau métropolitain. Les parcours habituels avec Bernie, avant les concerts : surtout le parc Monceau, mais aussi les traversées en taxi, en métro, de la ville. En deuxième partie (la « vie » de Max après sa mort), Paris plus intime et parcouru d'une façon encore plus stéréotypée, car la musique, la vie de l'interprète, se voit échangée contre une sorte de vie conjugale, familiale. Paris est chez Echenoz typiquement représenté par l'abondance de non-

³ JÉRUSALEM, Christine. *Sections urbaines, l'aller et le retour, la nostalgie dans Au Piano de Jean Echenoz* : « On tentera donc ici de mettre en rapport ces deux notions pour définir, selon un terme emprunté à Mikhaïl Bakhtine, le chronotope du roman échenozien. Section urbaine, l'aller. C'est un espace où les repères topographiques aussi bien que scripturaux s'organisent autour de la notion centrale de point. On verra comment une écriture pointilleuse et pointilliste vaporise les lieux en une constellation de points épars. La section urbaine est bien le lieu du désappointement. Mais on verra aussi comment le temps revisite ces mêmes lieux pour agrandir l'espace entre ces pointillés et tracer, dans le vide interstitiel, la volatile existence de fantômes errants. Il s'agit là du retour qui engendre non plus seulement la déception mais la nostalgie. La géographie échenozienne est terrible, qui, entre l'aller et le retour, l'ici et le là-bas, ne laisse place qu'au désespoir. Il existe cependant une forme de retour qui semble conjurer discrètement la béance du monde. C'est le retour de la voix romanesque, le recours à une écriture « fractale », qui, par son art de la modulation, de la reprise dialogique, privilégie le lien, le pivot, la continuité dynamique. Section urbaine : soulignons d'abord la polysémie de l'expression empruntée au roman de Jean Echenoz puisque l'espace ainsi désigné est tout à la fois l'espace du réel (plus que la ville, la zone urbaine) et l'espace romanesque (une certaine manière de nommer l'enfer). Au croisement de ces deux espaces (mais peut-être n'en forment-ils qu'un) l'idée de coupure, de division, contenue dans le mot « section ». Il y a du tranchant, du coupant dans le dernier livre de Jean Echenoz, quelque chose d'acéré qui infléchit le roman vers une certaine forme de tragique, ou, pour être plus précise et pour reprendre le titre de mon exposé, vers un certain mode nostalgique. La nostalgie implique à la fois une dimension topographique (c'est, au sens étymologique, le mal du pays) et temporelle (c'est le retour au pays, au passé, qui permettra peut-être de la guérir). Cette corrélation entre le temps du retour et l'espace de l'exil, on la retrouve dans *Au Piano*. Ce roman peut se lire en effet comme la version moderne de l'odyssée d'Ulysse, le héros antique du nostos. C'est dire si l'analyse de l'espace urbain, de la « section urbaine » est inséparable de celle du temps. »

lieux, moins fréquents qu'auparavant, apparaissant souvent presque improbables. Tandis que le bref épisode à Iquitos, lieu exotique et intéressant mais en fin de compte fort ennuyeux, est caractérisé par une écriture poétique avec l'allusion aux procédés jadis si utilisés par Echenoz, surtout la création d'images innovantes, novatrices, originales.

I.2. Un des thèmes-clé du roman *Au piano*

La fuite, la vitesse, le besoin incessant de se déplacer, d'agir, et sinon, alors au moins de penser, le thème de cette méditation pouvant varier de l'énumération des moyens d'utiliser un ticket jusqu'aux réflexions sur l'absurdité de la vie des Parisiens, des habitants de banlieue, des gens au monde – c'est une des notions clé du roman *Au piano* de Jean Echenoz. Ne pas s'arrêter devient le fondement de notre activité, de notre vie. Il ne s'agit pas d'une devise, personne ne nous a donné l'ordre de ne pas rester sur place. Au contraire, c'est nous qui ne pouvons pas vivre sans bouger. Au moins Max, le protagoniste du dernier roman echenozien, connaît ce problème. Et le style de l'ouvrage mentionné en est imprégné.

Le roman s'ouvre par une phrase banale mais qui implique l'attente d'un mouvement :

Deux hommes **paraissent au fond du boulevard** de Courcelles, en provenance de la rue de Rome. (chap. 1/p. 9)

L'attente du lecteur ne sera pas longue. En plus le narrateur profite de ces quelques moments avant l'arrivée des deux hommes pour les caractériser. Certes, on connaît la façon echenozienne de décrire les personnages. Jamais plus de deux, trois phrases : détails vestimentaires, traits essentiels de visage, stature. La psychologie va de soi ou n'est pas du tout importante. Juste après avoir reçu ces premières données indispensables, on entend déjà les bribes de conversation des deux hommes...

La thématique de la marche accélérée, du déplacement constant devient partie intégrante de la personne de Max, protagoniste, mais aussi du roman comme tel. Le lecteur, tiré par le narrateur et l'auteur,

se déplace l'espace d'un seul chapitre sur le vaste territoire parisien, il croise différentes lignes de métro, maintes fois il prend le taxi, il poursuit des kilomètres à pied. Parfois, le cadre du déplacement est beaucoup trop restreint : un parc, un bâtiment, un appartement – ce qu'est justement le petit studio de Max. Dans la deuxième partie du roman, quand Max passe un certain temps au Centre, les parcours se limiteront au couloir : d'interminables traversées de couloir en couloir.

Mais comme il venait d'apercevoir à gauche un édicule (...) **il marcha fermement** vers cet établissement. Bernie **l'ayant suivi, dépassé, précédé** vers la carte des consommations affichée près de la caisse, consulta **rapidement** cette carte **avant que Max l'eut rejoint** – pas d'alcool, tout va bien. (1/12)

Hélas en arrivant à sa hauteur, soudain surpris de l'entendre parler toute seule, il s'aperçut qu'elle s'entretenait avec un téléphone mobile. Pas question de l'aborder dans ces conditions, aussi **la dépassa-t-il d'un pas vif** comme si de rien n'était, sans se retourner ni bien savoir où il allait, bien obligé de faire semblant d'y aller, improvisant un objectif qui serait justement le square de la Villette, à trois angles plus loin. [...] Puis, arrivé au square, son plan très simple était fixé : **il allait rebrousser chemin pour croiser cette personne** et cette fois il lui parlerait [...] Tête baissée, considérant le bout de ses chaussures, **il la croisa le plus vite possible avant de filer se réfugier chez lui** – elle a dû remarquer mon petit numéro [...] **arrivé chez lui, il jeta son imperméable en vrac sur le divan du studio, sans s'y attarder un peu comme d'habitude, passant directement dans sa chambre où il ôta ses vêtements avec rage pour aller se coucher avec rage.** Mais, après un instant d'immobilité, **voici qu'il les renfile à toute vitesse et peut-être à l'envers, retraverse le studio en sens inverse et ressort précipitamment...** (8/51-52)

La musique, le fait de jouer du piano, exécuter une œuvre musicale devient lui aussi la fuite nerveuse vers une certaine fin, et seuls les applaudissements donnent un moment de repos :

On tousse encore un peu puis c'est le troisième [mouvement], un allegro vivace élégant, tu vas voir comment je vais t'expédier ça, aïe une deuxième fausse note vers là mesure 200, je dérape toujours au même endroit dans le final, mais là encore c'est pris dans le mouvement, ils n'ont toujours rien vu, **on y arrive, on y est presque, descente et montée chromatiques, quatre ponctuation d'orchestre, deux accords conclusifs et voilà, c'est réglé, bravo, salut, bravo, rideau, bravo, pas de rappel, fin de l'histoire.** (2/18) *(Remarquons l'effet de l'accélération opposé au ralentissement, voire l'interruption.)*

La fuite ne prend pas fin, on ne se repose pas même grâce au sommeil :

Le comprimé fit son effet au bout de vingt minutes, et vingt minutes plus tard le sommeil devint paradoxal : pendant une poignée de secondes, **un rêve sans intérêt agita l'esprit de Max alors que ses yeux s'agitaient aussi rapidement sous ses paupières.** (3/26)

Nous venons de le mentionner, le mouvement incessant ne reste nullement l'affaire des protagonistes du roman. Le lecteur lui-même ne sera pas oublié :

Une semaine s'étant écoulée depuis le concert de la Salle Pleyel, il restait donc à Max une quinzaine de jours à vivre et **nous roulions à vive allure de bon matin dans le TGV** qui le ramenait à Paris depuis Nantes où, la veille au soir, il s'était donné en spectacle à l'Opéra Graslin avec un programme Fauré. (6/37)

Parfois, la fuite s'arrête tout d'un coup :

...Elle a dû rentrer chez elle mais on ne sait jamais, toujours aucune idée de ce que je pourrais lui raconter mais au fond qu'est-ce que je risque. **Et qu'est-ce que je vois : elle est là.** Elle est là, le chien est là, ils sont là. (8/52) *(Remarquons au passage qu'entre « je risque »*

et « je vois », on peut trouver un des pivots possibles du texte : le protagoniste passe la parole au narrateur, ou le narrateur prend la parole directement de la bouche du protagoniste.)

Parfois, la fuite, le stress, le besoin constant de se déplacer sont ressentis par le personnage comme inutiles et insensés :

Max se mit à courir le long du quai vers les couloirs de correspondance, avalant quatre à quatre les escaliers pour rejoindre le quai adverse où il attendit l'arrivée de la rame suivante. Ce qui lui prit un temps fou. L'entreprise est absurde. On ne suit pas un métro. Mais au fond pourquoi pas. (10/68)

Certes, il faut tirer profit de chacun des moments libres :

En attendant, pour accélérer le temps, il relut fièvreusement le règlement intérieur du métro – vérifiant que parmi les cinq catégories d'usagers pour lesquels c'est gratuit figuraient bien toujours, quoique en dernier, les amputés des deux mains non accompagnés. (10/68)

Dans l'attente de ce verdict, Max entreprit de faire à nouveau le point sur sa vie... (19/146)

Et parfois, c'est le narrateur en personne qui croit qu'il est nécessaire de nous parler, le temps d'une scène romanesque trop lente, trop hésitante :

Comme il ne se passe pas grand-chose dans cette scène, on pourrait l'occuper en parlant de ce ticket. C'est qu'il y aurait pas mal de choses à dire sur ces tickets, sur leurs usages annexes... (10/71)

A l'opposé, un dimanche peut devenir une période vraiment infernale :

Le début de la journée suivante serait assez déprimant. C'est aussi qu'on serait dimanche et que, même dans un lieu semblant aussi coupé du monde que le Centre, le **dimanche produirait comme toujours et partout son effet de lenteur et de vide, d'étirement pâle, de résonance creuse et navrée. Ce serait d'abord une interminable matinée...** (16/118)

Et il faudra une patience incommensurable pour endurer un voyage des plus lents :

Esau roulait extrêmement peu vite, à une moyenne de trente-cinq kilomètres horaires avec pas mal de pointes à vingt. (20/160)

I.3. La fuite, la vitesse du point de vue des procédés linguistiques

Passons la thématique, le contenu, l'intrigue qui engage le lecteur à parcourir le texte au plus vite pour avoir des détails de la suite de l'aventure. On pourrait citer différents procédés linguistiques créant l'illusion de l'accélération, de mouvement plus ou moins spontané au niveau du texte.

L'énumération de mouvements, d'actes accomplis, de lieux parcourus, de détails entrevus. Des phrases courtes, brèves, vite prononcées :

On entra. Escaliers, corridors, passages, portes qu'on ouvrait et refermait jusqu'à parvenir dans un vaste espace sombre encombré de cordages, de poulies, de grandes caisses ouvertes et de meubles déplacés. (1/15)

Urgence. (10/67)

Mais souvent, même si les phrases typiquement echenoziennes sont dépouillées de tout ce qui semble surabondant – paradoxalement, il ne s'agit pas de phrases brèves.

II. Parcours détaillé, non exhaustif, de procédés divers, typiques à l'écriture echenozienne

II.1.

Lexique hyperspécialisé, savant, technique, archaïque ou soutenu aux collocations de valeur neutre ou de niveau stylistique contraint ou opposé :

Et détournant son attention en louant la variété, l'abondance et la polychromie de la végétation, précisant le grand âge de l'**érable-sycomore** et la circonférence du **platane d'Orient**. (1/13)

...le chien continua d'observer Max en train de descendre du taxi : c'était **une bête vraiment volumineuse, de format terre-neuve** ou mastif (7/49)

II.2.

Jeu de mots, comique basé sur des images ou des constatations atypiques, innovantes :

Dans l'air flottait une rumeur de houle ou de foule. Il était alors vingt heures trente pile, Max venait d'ôter son imperméable et soudain, quand il s'attendait le moins, Bernie le poussa vivement dans le dos au-delà d'un rideau, et **la houle se transforma aussitôt en tempête** et il était là, le piano. (1/13)

...il a **autant de sens artistique qu'un yaourt**. (6/42)

...ses oreilles ne servent qu'à tenir les branches de ses lunettes. (5/42)

Sous les effets conjugués de la pluie et du vent, **rien ni personne à signaler dans la rue, sauf que l'on pratiquait comme d'habitude 25 % sur les rouleaux de linoléum alignés sur le trottoir, que le néon vert d'une croix de pharmacie clignotait comme toujours et qu'à la friperie voisine tout était à dix francs comme avant**. Sur ce parut Alice qui portait un plateau. (8/56)

II.3.

Images oniriques, surréalistes, poétiques... :

Il était là, le terrible Steinway, avec son large clavier blanc prêt à te dévorer, ce monstrueux dentier qui va te broyer de tout son ivoire et tout son émail, il t'attend pour te déchiquetter. (1/15)

Chaque demi-ton lui parle, chaque soupir est juste, les suites d'accords se posent comme des oiseaux danseurs... (2/17)

...Max vit s'amplifier dans le miroir la silhouette massive et dégar-nie de Parisy, physique de loukoum rétractile à grosses lunettes, costume croisé, transpiration chronique et tessiture de ténor léger. (2/19)

...le sous-sol de l'établissement où se morfondaient comme tou-jours le téléphone et les toilettes. (6/42)

...l'air était lourd avec des coups de fraîcheur, de petites gifles in-termittentes qui entraient par les vitres baissés du taxi. (6/44)

...il souleva le cylindre du piano (25) (*nota bene : le cylindre est normalement associée au moteur, on ouvre le capot pour voir le cylin-dre du moteur. Ici, c'est comme s'il ouvrait le « capot » du piano*)

II.4.

Description anthropomorphe :

Elle se trouve élaborée surtout dans le cas de quelques « héros » du roman : le piano, le bouton.

Il était là, le terrible Steinway, avec son large clavier blanc prêt à te dévorer, ce monstrueux dentier qui va te broyer de tout son ivoire et tout son émail, il t'attend pour te déchiquetter. (1/15)

...le clavier ne fût plus comme d'habitude un simple maxillaire mais une authentique paire de mâchoires qui s'apprêtaient cette

fois, le plus sérieusement du monde, à l'absorber pour le disloquer en le mastiquant. (6/47)

Et comme il défaisait le bouton du haut, celui-ci sauta de la chemise pour aller se loger dans le désordre de la console. (2/19)

Toujours sans se retourner, tout en cherchant le bouton fugitif, Max... (2/19)

...signala Max, toujours sans se retourner, finissant par coincer le bouton franc-tireur entre deux-vases vides. (2/20)

...il semblait décidément, qu'à cette époque tous ses boutons se mettaient à tomber l'un après l'autre, ses chemises ayant vécu le montraient. (5/31)

La perception anthropomorphe des objets, leur description détaillée à l'encontre de personnages du roman (quelquefois vus seulement de dos et décrits de ce point de vue), dont la caractérisation brève se limite à quelques détails vestimentaires, avec description schématique de leur visage ou du regard, au maximum.

...il semblait décidément, qu'à cette époque tous ses boutons se mettaient à tomber l'un après l'autre, ses chemises ayant vécu le montraient. (5/31)

Ces sourires, cependant, se révélèrent d'amplitudes et de modèles variables. (8/54)

II.5.

Mots « recyclés », dont la collocation utilisée dans le roman n'est pas courante ou neutre ou bien n'existe pas – les locutions, les clichés ont subi une distorsion echenozienne :

Il détenait une cinquantaine d'années (11) (*verbe un peu précieux pour éviter le cliché de « avoir 50 ans »*)

...le **monde est très bien éclairé** (13) (*la polysémie du mot éclairé – il y a suffisamment de lumière au parc, et le monde est au courant de ce qui se passe*)

...un vaste **espace encombré de meubles déplacés** (15) (*déplacé, pas à sa place ou pas idoine, on dit aussi un mot déplacé*)

Qu'est-ce que je pourrais bien faire pour m'occuper? **Haussant des épaules intérieures**, ce fut la première des petites bouteilles d'alcool que Max alla chercher dans sa poche. (40) (*hausser des épaules veut dire hésiter. Ici, jolie image poétique: au lieu d'écrire « haussant mentalement des épaules », Echenoz écrit « épaules intérieures »*)

II.6.

Abus de clichés rhétoriques ou de certains modèles de communication (automatismes divers), la stylistique « ludique » :

...Bernie descendait à pied le boulevard Barbès à la recherche d'une quelconque brasserie. **L'ayant trouvée**, une fois le plat du jour commandé, il gagna le sous-sol de l'établissement où se morfondaient comme toujours le téléphone et les toilettes. **Ayant usé de celles-ci**, il décrocha **celui-là** et composa le numéro de Parisy. Alors, s'inquiétait **celui-ci**, il est comment ? (6/42) (*la mélodie, le rythme*)

Résigné, Bernie suivit Max plus qu'il ne le précéda vers le portail sud du parc, prenant quand même soin d'éviter, par principe, le monument dédié à Chopin – où l'on voit celui-ci, **sculpté en pleine action à son piano, martelant on ne sait quelle mazurka** pendant que **l'inévitable jeune femme** assise au-dessous de l'instrument, les cheveux recouverts d'un voile et **curieusement dotée de très grands pieds**, à l'évidence très concentrée, **se couvre les yeux d'une main sous l'emprise de l'extase** – Putain mais c'est pas vrai comme c'est beau, cette musique – ou de l'exaspération – Putain mais c'est pas vrai comme j'en peux plus, de ce mec. (6/46) (*ironie*)

II.7.

Répétition de mots à effet stylistique, surtout la gradation (passons ici la répétition de motifs, de mots ou phrases clé à travers tout le texte) :

Rose possède une Fiat blanche un peu grande pour elle et dont elle descend chaque jour à la **même** heure devant la **même** terrasse de bar où, toujours à la **même** table, elle ne parle qu'avec un **même** type barbu à l'**air** farouche qui n'a pourtant pas l'**air** d'être son amoureux pour parler vite. (4/27)

...il est déshonorable d'avoir pu seulement envisager une pareille hypothèse, **oublie tout ça, oublie tout ça.** (4/28)

...cette chambre d'aspect clinique n'avait rien pour égayer l'humeur de l'**homme seul**, et spécialement de l'**artiste seul**, et particulièrement de l'**artiste seul épouvanté.** (5/38)

II.8.

Enumérations, gradation parfois sans autre lien visible entre ses éléments que rythmique, sonore, surprenant voire choquant, un petit peu surréaliste (l'écriture automatique) ou plutôt d'un réalisme décalé :

Et détournant son attention en louant **la variété, l'abondance et la polychromie de la végétation**, précisant le grand âge de l'érable-sycomore et la circonférence du platane d'Orient. (1/13)

...gardant ses paupières closes sans accéder à une vraie vigilance, il était traversé **d'idées absurdes, de raisonnements bancals, d'inventaires sans but et de calculs sans fins**, avec de brèves replongées dans le sommeil mais trop brèves. (3/26)

...dans un état fébrile **d'excitation, de découragement et d'anxiété mêlés...** (5/32)

Elle était une grande femme **émouvante et brune et douce et tragique et profonde...** (5/34)

II.9.

Enumérations cosmopolites :

...un nez d'impératrice **égyptienne**, d'aristocrate **espagnole** ou d'oiseau de proie, bref un nez. (4/27)

...le quartier où le brassage ethnique avait fait naître une prolifération de restaurants **africains, tunisiens, laotiens, libanais, indiens, portugais, balkaniques ou chinois**. Il y avait aussi un **japonais** correct... (5/33)

II.10.

Accumulation simple d'expressions synonymes qui peut représenter l'allusion à la langue parlée, un jeu stylistique ou bien un procédé d'accentuation :

Max, à cette nouvelle, **est resté figé, en arrêt, en apnée**, ne se rappelant qu'au bout d'une minute que l'homme a besoin de **respirer**, de **reprendre son souffle**, spécialement quand il est envahi par une immense envie de pleurer. Mais **où est-elle** à présent, **comment la retrouver, existe-t-il une adresse où la joindre**. (4/29)

Depuis, Max passe une partie de sa vie à **croire, espérer, attendre** de la rencontrer par hasard. (4/29)

...le bouton quittait sa boutonnière et tombait en **feuille morte, fruit mûr ou gland sec**, rebondissant et tournoyant longuement sur le sol. (5/31-32)

II.11.

Zeugma, chiasme, autres figures stylistiques châtiées... :

En dernière année de classe de violoncelle et d'une beauté surnaturelle, Rose possède une Fiat blanche un peu grande pour elle... (4/27)

Puis, l'été venu, **Rose s'est envolée vers les vacances et le violoncelle à vie**, Max vacant dans Toulouse éteinte... (4/28)

Ma foi non, lui a répondu l'autre, **elle est partie, maintenant, ses études achevées, pour toujours et va savoir où**. (4/29)

Deux ou trois fois par semaine ces temps-ci, pour un oui pour un non, lavage ou repassage trop énergique de la femme de ménage ou de la machine à laver, étirement musculaire, faux mouvement ou chute spontanée, un fil trop usé se défaisait, le bouton quittait sa boutonnière et tombait en feuille morte, fruit mûr ou gland sec, rebondissant et tournoyant longuement sur le sol. (5/31-32)

Après qu'on eut pris son café, que Parisy n'eut pas quitté Alice des yeux **jusqu'à ce qu'elle se fût retirée, qu'il eut alors fait observer que** l'heure avançait, **qu'il était temps d'y aller, que** sa voiture était garée rue de Clignancourt, Max s'en fut revêtir son uniforme de pianiste. (9/61)

II.12.

Datation atypique :

Le jour de ce sourire connivent, Max... (8/56)

II.13.

Temps verbaux :

Le jeu echenozien consiste au passage immédiat, stylistiquement incorrect ou inattendu d'un temps passé au présent ou au futur sans suivre strictement les règles de la concordance des temps. Utilisation « originale » du conditionnel (voir III.5).

II.14.

Façon concise de s'exprimer :

Juxtaposition de données, détails ou motifs divers. Souvent, la phrase reste averbale, sans explicitation de relations entre les différentes notions mentionnées. C'est une sensation, un ressenti qui est mis en mots.

...Max vit s'amplifier dans le miroir la silhouette massive et dégarnie de **Parisy, physique de loukoum rétractile à grosses lunettes, costume croisé, transpiration chronique et tessiture de ténor léger.** (2/19)

...avant de passer dans **son studio : un grand piano, un petit bureau et un tout petit frigo** comme on en voit dans les chambres d'hôtel, **des rayonnages pleins de partition et un divan.** (3/24)

Il ne ferait sa toilette qu'en fin de journée avant de sortir dans le monde, **pour aller jouer ou voir des gens.** (5/31)

II.15.

Versification, rythme, mélodie de la phrase :

En dernière année de classe de violoncelle et d'une beauté surnaturelle, Rose (4/27)

II.16.

Perturbation du pacte de narration :

Parfois, le rôle de narrateur ne se distingue pas de celui de l'auteur – le pacte de narration est perturbé. Le personnage principal discute avec l'auteur (le lecteur), ce dernier interpelle le héros. Le lecteur lui-même est présumé participant à l'aventure romanesque.

Mais bon, n'y pense plus. Pense plutôt à Rose un moment, comme chaque soir. Et puis tu as assez bu comme ça, rien ne t'oblige à finir ce verre. Il est tard, éteins la lumière. Bien. Allez, dors, maintenant. Comment ça, ça ne marche pas ? Bon, d'accord, prends ton comprimé. Avec un verre d'eau. J'ai dit : un verre d'eau. Voilà. (3/26)

Allez, debout, maintenant, il est dix heures passées. Allez. Bon, d'accord, pas toute de suite, mais pas au-delà de dix heures et demie. Mais oui, repense à Rose tant que tu

veux. Pas sûr que ça te fasse du bien mais c'est ton affaire.
(3/26)

...il est déshonorable d'avoir pu seulement envisager une pareille hypothèse, **oublie tout ça, oublie tout ça.** (4/28)

II.17.

Thèmes omniprésents :

Silence (parfois l'opposition silence / bruit), solitude, sourire, fatigue (« je suis fatigué »), mouvement (la polysémie de ce mot : le déplacement et aussi la partie composante d'une œuvre musicale, parfois utilisé aussi pour marquer le morcellement du temps).

C'est là qu'il passait le plus clair de son temps, relié à l'étage du duplex par un téléphone intérieur, **isolé du bruit** de la rue par deux fenêtres à double vitrage. Comme **tout était phoniquement bien isolé**, Max **pouvait faire autant de bruit** qu'il voulait sans risquer de réveiller Alice... (3/24)

On ne peut pas mentionner tous ces détails de l'écriture echenozienne sans mentionner – et accentuer – surtout les questions globales du roman : la philosophie de ce roman, la façon typiquement echenozienne de voir et de décrire le monde avec son instabilité et sa nervosité. Et aussi la manière de cet écrivain de voir et décrire la globalisation, la solitude, le destin, la croyance, de même que les relations entre les cultures et les civilisations différentes, les relations interpersonnelles y compris.

III. Traduction

Presque tous les phénomènes énumérés ci-dessus pèle-mêle sont traduisibles, c'est-à-dire transposables vers le tchèque sans appauvrir ou endommager ni la forme ni le contenu du texte. Mais quelques éléments, transposables, restent problématiques – il s'agit surtout de pièges basés sur l'explicitation inadéquate, la compréhension erronée, l'interprétation exagérant le caractère cryptique ou ludique du texte.

En se référant au texte traduit en tchèque⁴ – première version (I), parfois expliquée par un Français « de souche »⁵, ou par l'auteur du présent article (en italique), version revue par le premier (II) et le deuxième (III) rédacteur, puis version finale (IV) – nous présentons des exemples problématiques de traduction, et surtout les corrections proposées qui n'ont pas toutes été acceptées par la traductrice (propositions signalées par un astérisque), et qui l'ont parfois poussée à réécrire une autre variante.

III.1.

Images et métaphores dont l'explication, voire l'explicitation n'est pas possible :

Dans l'air flottait une rumeur de houle ou de foule. Il était alors vingt heures trente pile, Max venait d'ôter son imperméable et soudain, quand il s'attendait le moins, Bernie le poussa vivement dans le dos au-delà d'un rideau, et **la houle se transforma aussitôt en tempête** et il était là, le piano. (1/13) *(Le public et ses applaudissements ne sont que sous-entendus. L'explicitation n'est pas possible. De plus, le jeu sur la sonorité des mots « houle » et « foule » qui riment entre eux et ont un côté mimétique, nous permet de ressentir le texte à plusieurs niveaux : il ne faut pas oublier l'allusion au mouvement des vagues, comparable à l'évolution, à la croissance des applaudissements.)*

I – **Hučelo tu moře lidí.** Bylo přesně dvacet hodin třicet, Max si akorát svlékl svrchník, a když to nejméně čekal, Bernie ho za oponou směle štouchl do zad, **z lidského moře se zvedla bouře** a vtom se objevil, byl tady. Klavír.

II* – **Hučelo tu moře. Moře lidí.** Bylo přesně dvacet hodin třicet, Max si akorát svlékl svrchník, a když to nejméně čekal, Bernie ho směle poštouchl před oponu, **z lidského moře se zvedla bouře potlesku** a vtom se objevil, byl tady. Klavír.

IV – **Hučely či hlučely tu davy.** Bylo přesně dvacet hodin třicet, Max si akorát svlékl svrchník, a když to nejméně čekal, Bernie ho

⁴ La traduction tchèque a paru en mars 2006 aux éditions Jitro.

⁵ M. Rémi Diligent.

zezadu směle pošouchl před oponu, z hučícího lidského moře se zvedla bouře a vtom se objevil, byl tady. Klavír.

...l'air était lourd avec des coups de fraîcheur, **de petites gifles intermittentes qui entraient par les vitres** baissés du taxi. (6/44)

I – Na bulvárech, jež se střídaly za oknem, bylo nebe tmavě šedé, vzduch těžký se závany svěžesti, **občasnými malými fackami, cpoucími se dovnitř** staženými okénky taxíku.

II* – Na bulvárech, jež se střídaly za oknem, bylo nebe tmavě šedé, vzduch těžký se závany svěžesti, občasnými **drobnými poryvy, pronikajícími dovnitř** staženými okénky taxíku.

Par contre, on ne devra pas interpréter comme métaphore une expression qui ne l'est pas d'après le contexte.

Ce furent les sursauts désordonnés d'un hydravion qui l'éveillèrent, petit appareil jaune amerrissant dans **la blancheur de l'aube** au milieu d'**un grand fleuve couleur mastic**. (20/157) (*ils amerrissent justement au milieu d'un fleuve*)

I – Vzbudilo ho nepravidelné škubání hydroplánu: malý žlutý stroj přistával v **bělosti svítání** uprostřed **řeky barvy lentiškové pryskyřice**.

II* – Vzbudilo ho nepravidelné škubání hydroplánu. Malý žlutý stroj přistával v **jasu svítání** uprostřed **mohutné záplavy odstínů barev lentiškové pryskyřice**.

Il faut cependant penser à traduire d'une façon adéquate et compréhensible.

...on partit vers le 16^e arrondissement qui, partant de Château-Rouge, est pratiquement à l'autre bout de Paris, **l'équivalent de la Nouvelle-Zélande intra-muros** (9/61) (*Paris intra-muros = Paris sans le bois de Boulogne qui dépend de la commune de Paris, mais qui est tout de même au-delà des anciennes limites définies /murs de défense de la ville de Paris/. Ici, l'image est celle d'une ville ayant une forme ronde comme un globe terrestre. Aller de Château-Rouge jusqu'au 16^e arrondissement représente un peu l'équivalent d'aller en*

Europe pour un Néo-Zélandais ou au contraire. Aller à l'autre bout du monde, à l'autre bout de la ville.)

I – vyrazili Parisyho Volvem k šestnáctému obvodu, který je od Château-Rouge na úplně opačném konci Paříže, **daleko docela jak zpoza hradeb až na Nový Zéland**

II* – vyrazili Parisyho Volvem k šestnáctému obvodu, který je od Château-Rouge na úplně opačném konci Paříže, **tedy takový malý Nový Zéland intra muros** (*le sens change, de plus la phrase reste trop énigmatique pour le lecteur tchèque*)

III.2.

Registre de la langue :

Echenoz s'amuse (et amuse son lecteur) en utilisant un lexique hyperspécialisé, savant, technique, archaïque. Il mélange des expressions familières à celles ayant un niveau de langue plus soutenu. (Attention à ne pas niveller en traduisant.)

Et détournant son attention **en louant la variété, l'abondance et la polychromie de la végétation, précisant le grand âge de l'érable-sycomore et la circonférence du platane d'Orient.** (1/13)

...odlákával jeho pozornost **chvalozpěvem na rozmanitost, hojnost a mnohobarevnost vegetace, odvolávaje se na letitost javoru klenu a obvod platanu západního.**

Max retourna silencieusement ses mains **en supination** mais, lorsqu'il risqua en douceur le bout de ses doigts vers le clavier pour soulever le cylindre, il apparut que celui-ci était fermé à clef, rendant les touches inaccessibles. (16/121)

I – Max se k ní po špičkách dostal ještě blíž, **ruce tiše uvedl do supinace**, ale jakmile se opovážil pomaličku, konečky prstů ke klávesnici, aby zvedl víko, ukázalo se, že je zamčené a klávesy jsou nepřístupné.

II* – Max se k ní po špičkách dostal ještě blíž, **tiše obrátil dlaně vzhůru**, ale jakmile se opovážil pomaličku, konečky prstů ke klávesnici, aby zvedl víko, ukázalo se, že je zamčené a klávesy tudíž nepřístupné.

III.3.

Façon concise de l'énonciation :

...improvisant un objectif qui serait justement le square de la Vilette, à trois angles plus loin (7/50) (*Phrase à la Echenoz, pure et très « économique » dans l'abréviation et l'agglutination des images. La phrase dans sa totalité serait : « Il improvise un objectif là sa promenade/ et choisit par exemple le square de la Vilette qui se trouve trois rues plus loin /à l'angle de la rue/ . »*)

narychlo si vymýšlí cíl, jímž bude právě náměstí de la Vilette, o tři rohy dál

Plus tard, dans l'ascenseur : Alors, demanda Béliard, vous avez retrouvé du monde ? (17/136)

I – Později ve výtahu: tak co, ptal se Béliard, pobavil jste se?

II* – Tak co, pobavil jste se? **zeptal se** později ve výtahu Béliard.

...jeune type à moustache linéaire, **faciès** de marbre ocre et **fausses Ray-Ban foncées traitées à l'iridium** (20/157)

I – Iquitos, sdělil suše pilot, mladík s knírem do přímky, vzezřením okrového mramoru a s falešnými tmavými Ray-Ban v iridiu.

II* – Iquitos, sdělil suše pilot, mladík s knírem do přímky, s **pletí** barvy okrového mramoru a falešnými tmavými **brýlemi** Ray-Ban s **obroučkami** z iridia.

III.4.

D'autres subtilités stylistiques :

...Bernie descendait à pied le boulevard Barbès à la recherche d'une quelconque brasserie. **L'ayant trouvée**, une fois le plat du jour commandé, il gagna le sous-sol de l'établissement où se morfondaient comme toujours le téléphone et les toilettes. **Ayant usé de celles-ci**, il décrocha **celui-là** et composa le numéro de Parisy. Alors, s'inquiétait **celui-ci**, il est comment ? (6/42) (*figure stylistique, et utilisation ludique d'expressions anaphoriques*)

I – Když našel hospodu, objednal si denní menu a sešel do sklepa, kde se jako obvykle nudily telefon a záchody. **Tamty** použil, **tuten**

vyvěsil a vytočil Parisyho číslo. **Ten** se znepokojil: Haló, tak jak vypadá?

II* – Když našel hospodu, objednal si denní menu a sešel do sklepa, kde se jako obvykle nudily telefon a záchody. **Záchody** použil, **telefon** vyvěsil a vytočil Parisyho číslo. **Ten** se znepokojil: Haló, tak jak vypadá?

IV – Když našel hospodu, objednal si denní menu a sešel do sklepa, kde se jako obvykle nudily telefon a záchody. **Ty** použil, **tuten** vyvěsil a vytočil číslo na Parisyho. **Ten** se znepokojil: Haló, tak jak vypadá?

Après qu'on eut pris son café, que Parisy n'eut pas quitté Alice des yeux **jusqu'à ce qu'elle** se fût retirée, **qu'il** eut alors **fait observer que** l'heure avançait, **qu'il** était temps d'y aller, **que** sa voiture était garée rue de Clignancourt, Max s'en fut revêtir son uniforme de pianiste. (9/61) (*l'utilisation excessive de « que », un procédé « stylistiquement incorrect »*)

I – **Když** si dali kávu a **když** Parisy nespustil Alici z očí, dokud se nevzdálila, **když** pak poznamenal, že je dost hodin, čas jít, **když** parkuje až v ulici de Clignancourt, Max si musel odít svou uniformu klavíristy.

II* – **Když** si dali kávu a **když** Parisy nespustil Alici z očí, dokud se nevzdálila, **když** pak poznamenal, že je dost hodin, čas jít, **protože** parkuje až v ulici de Clignancourt, Max si musel odít svou uniformu klavíristy.

Au-delà, certains singes mal élevés se balançaient aux lianes en poussant leurs cris à la con pendant que d'autres singes, plus calmes et mieux disciplinés, cueillaient des fruits dans les poiriers, **l'anse d'un joli panier d'osier sagement coincée dans la saignée de leur coude.** (17/138) (*panier-osier, coincée-saignée riment*)

I – V pozadí se na liánách houpaly nevychované opice a řvaly jak tuři, zatímco jiné, klidnější a disciplinovanější, trhaly hrušku za hruškou do proutěného košíku **spořádaně za ucho neseného svou tlapou v lokti ohnutou.**

II* – V pozadí se na liánách houpaly nevychované opice a řvaly jak tuři, zatímco jiné, klidnější a disciplinovanější, trhaly hrušku za

hruškou do proutěného košíku, který měly spořádaně zavěšený na v lokti ohnuté tlapě.

III.5.

Temps verbaux :

L'alternance des temps passé / présent sonne de manière cacophonique en français à cause de la concordance des temps, et l'utilisation du présent va à l'encontre de la tradition classique. Par contre, elle est tout à fait possible en tchèque, ce qui fait que cette alternance intentionnelle perd de son expressivité ou reste inaperçue dans la traduction.

Max, pendant toute cette année, **s'est arrangé** pour être lui aussi chaque jour assis au même moment au même endroit qu'elle mais à une autre table de cette terrasse, ni trop loin ni trop près, d'où il **regarde** Rose sans oser lui parler – trop bien pour moi trop bien pour moi, mais qu'est-ce qu'ils **peuvent** se raconter. (4/28)

Po celý ten rok se Max vždy **zařídil**, aby i on **byl** každý den v tutéž chvíli na témž místě jako ona, jen **seděl** u jiného stolu na téže zahrádce, ani daleko ani blízko, **dívá** se odtud na Rózu a **neodvází** se na ni promluvit, pro mě je tahle holka až moc dobrá, až moc dobrá pro mě, co si to sakra jenom pořád vykládají.

Il **a** ensuite **continué** de la regarder quand elle-même **regarde** ailleurs, sans trop se faire voir d'elle, ne la quittant pas des yeux le plus discrètement possible. **Croit-il**. (4/28)

Nadále se na ni **díval**, když se ona zrovna **dívá** jinam, moc se jí **neukazuje**, **nepouští** ji z očí co nejskrytěji. **Myslí** si.

Ce soir encore, Max **prendrait** son dîner dans sa chambre et Béliard l'**ayant prévenu** qu'il l'**inviterait** à déjeuner au restaurant le lendemain, lui **fournit** une paire de jumelles grâce auxquelles Max **put** se faire une idée générale du parc jusqu'à la tombée de la nuit. (*Echenoz a un usage « bizarre » du conditionnel qu'il s'agit de rendre dans la traduction de façon adéquate. La phrase classique serait : « Ce soir encore Max dîne dans sa chambre et Béliard le pré-*

vient qu'il l'invitera le lendemain. Il lui fournit une paire de jumelle grâce auxquelles... »)

Ještě ten večer si Max **dá** v pokoji večeri a Béliard, jenž **by** ho zítra **pozval** na oběd do restaurace, mu také **opatřil** dalekohled, **aby si mohl** udělat o parku povšechnou představu, než se setmí.

III.6.

Distorsion echenozienne des locutions et des clichés :

Images, mots « recyclés » dont la collocation n'est pas courante ou n'existe pas – les locutions, les clichés subissent une distorsion echenozienne.

*gros meubles disgracieux, **lourds de bonne volonté** et coiffés de napperons (120) (image poétique : meubles en bois massif, solides, pratiques, de qualité / « bonne volonté » / mais ni beaux ni esthétiques)*

I – velký nehezký nábytek, **dobrý tolik, že až těžkopádný, přičesaný navíc dečkami**

II* – velký nehezký nábytek **obtěžkaný dobrou vůlí** a přičesaný dečkami.

III* – velký nehezký nábytek **čišící falešnou poctivostí**, přičesaný navíc dečkami

III.7.

Néologismes ou expressions peu banales – mais existantes dans la langue. Pas question pour le traducteur de créer un néologisme : à trouver une expression adéquate en tchèque.

...avalant quatre à quatre les escaliers (10/68) (dévaler les escaliers quatre à quatre, c'est-à-dire descendre très vite en posant le pied sur chaque quatrième marche : néologisme sur « avaler » les escaliers /monter/, on dit aussi « avaler la route » pour « conduire très vite »)
bera schody po čtyřech

...il ne se trompe pas une fois, tout ça passe comme une lettre à la poste (2/18) (veut dire : très facilement, sans effort)

Max se jedinkrát nezmylí, **všechno to jde jako po másle**

III.8.

Choisir la bonne variante d'une expression dont la traduction est multiple :

Dis donc. (16/120) (Le dictionnaire www.atilf.fr : « Suivi de *donc*, *dire* permet toutes formes d'expression de sentiment /emportement, agacement.../ manifestées à propos du dire d'un interlocuteur. *Dis donc!* /cf. *donc!*. »)

I – No teda.

II – No to se na to podívejme.

III – No podívejme.

IV – No řekni.

IV. Conclusion

Nous avons profité de ces petites querelles textuelles du traducteur envers le rédacteur de la traduction pour démontrer le caractère assez subjectif de toute traduction et de l'autre côté l'erreur la plus courante des traductions actuelles. On accentue en effet la nécessité de rendre la traduction « compréhensible », « lisible », c'est-à-dire agréable à lire, bref, de réécrire le texte d'origine en un tchèque idéal.

En conséquent, on est parfois poussé à oublier le caractère du texte d'origine, ses traits distinctifs, l'originalité de son écriture, et par là son rôle dans le contexte de « sa » littérature.

Traduire un roman de Jean Echenoz implique tout d'abord essayer de définir le principe de son écriture. Traduire dans ce cas-là ne doit pas se limiter à raconter la même histoire que Jean Echenoz mais surtout de la raconter de la même *manière*. C'est à dire, rendre exactement ce que le roman echenozien est.

Bibliographie

ECHENOZ, Jean. *Au piano*. Paris : Minuit, 2004, 224 p.

ECHENOZ, Jean. *U píána*. Přel. Jovanka Šotolová. Praha : Jitro, 2006, 132 s.
ISBN 80-903106-9-8

JERUSALEM, Christine. *Sections urbaines, l'aller et le retour, la nostalgie dans Au Piano de Jean Echenoz*. Sur le site www.remue.net [en ligne]. Disponible sur http://www.remue.net/cont/echenoz_ChrisJer_Piano.html (Page consultée le 1.11.2005)

MOUNIN, Georges. *Les Belles infidèles*. Lille : Presses Universitaires de Lille, 1994

Abstract

In this article we first describe Jean Echenoz's novel *Au Piano* in terms of its content, then we attempt to identify the characteristic features of the author's style in order to define the problems likely to arise in translating it. While the (Czech) translator will doubtless have to solve a number of problems on the level of lexis and style, we believe the Czech text must above all render faithfully the author's playful allusions to traditional concepts of literature and literary style. It should therefore be stressed that any translation must be subservient to the original and – particularly in the case of a highly inventive and playful writer such as Echenoz – eschew the current trend of stylistic levelling and simplification, merely for the sake of creating a more 'readable' text.

Resumé

V článku nejprve popisujeme román Jeana Echenoze *Au piano* z hlediska obsahového, poté se snažíme najít charakteristické prvky Echenozova autorského stylu, abychom mohli vymezit problémy jeho překladu. (Český) překladatel bude jistě muset řešit mnoho problémů na úrovni lexika i rázu stylistického, za nejdůležitější však považujeme, že český text musí být věrný zejména i tam, kde si originál pohrává s tradičním pojetím literatury a literárního stylu. Je proto třeba zdůraznit, že každý překlad se musí podřídit originálu – obzvláště v konkrétním případě textu autora Echenozova typu, který je velmi originální a značně hravý –, není možné podléhat současné tendenci ke stylistické nivelizaci a zjednodušování, jen aby byl výsledný text „čtivější“.

Cette article a été réalisé dans le cadre du projet scientifique MSM 0021620824

Jitka Smičeková

Les discours sont toujours elliptiques, faits de langue en partie seulement, évoquant plus de cognitif qu'ils en expriment.
D. Seleskovitch (2001, 183)

L'objectif de notre communication est de présenter trois aspects de l'expression explicite et implicite en traduction, avec quelques illustrations, par l'étude comparative, des extraits du livre de Henriette Walter *Le français dans tous les sens* (1988), traduit en tchèque sous le titre *Francouzština známá a neznámá* (1993) par Marie Dohalská et Olga Schulzová. Nous dirigeons notre attention sur les rapports de la linguistique avec la traductologie, sur l'explicite et l'implicite au niveau de la langue et du discours, l'explicite et l'implicite au niveau de la culture et sur les problèmes de la terminologie.

1. L'expression explicite et implicite : langue et discours

L'exactitude du sens et la clarté de l'expression en traduction et un objectif à atteindre et en même temps un problème de la traduction. Citons Marianne Lederer (1976): « *Or, il ne suffit pas qu'une parole soit correcte par rapport aux normes pour être claire ; il lui faut en outre être conforme au génie de la langue. Il faut que les idées s'associent à des énoncés dont la composition correspond à la logique de la langue d'expression. Pour que la traduction soit claire, elle doit donc elle aussi se faire discours.* » Le traducteur a toujours à sa disposition plusieurs outils pour atteindre cet objectif. Parmi eux, l'explicitation ou l'implicitation sont les outils de grande efficacité.

La communication, y compris la traduction, « *est un processus continuuel de la décision où l'on est obligé de choisir entre deux pôles : l'expression explicite et l'expression implicite* » (Seleskovitch ; Lederer, 1984, 34). Lors de la traduction dans une autre langue, le texte d'ar-

rivée (TA) comportera par rapport au texte de départ (TD) toujours un certain degré de changements de nature quantitative – des ajouts ou contrairement des suppressions, ceux-ci produisant d'autres changements, de nature qualitative.

Puisque les notions de l'explicite et l'implicite sont propres à la langue et également au discours, elles sont un lieu de rencontre de la linguistique et de la traductologie, de la stylistique comparée et de la théorie de la traduction. Il est bien évident que les approches adoptées par les comparatistes d'un côté et les traductologues de l'autre, sont tout à fait différentes. Mais malgré toutes ces différences, il existe une relation d'interdépendance entre la linguistique comparative et la théorie de la traduction. Selon D. Seleskovitch (1984) : « *La stylistique comparée du français et de l'anglais de Vinay et Darbelnet et la théorie interprétative de la traduction [...] sont complémentaires.* »

Au niveau linguistique, l'explicitation et l'implicitation peuvent influencer la bonne compréhension des expressions. Nous pouvons observer ces changements au niveau lexical, syntaxique et stylistique.

Au niveau lexical, les ajouts ou les suppressions de mots peuvent être obligatoires (exemples n° 1, 2, 3) ou facultatifs (exemple n° 3, 4) et ressortent du système de la langue d'arrivée.

(1) HW, 290 : [...] on trouve ainsi *galérer* [...] → [...] setkáváme se takto se slovem *galérer* [...]

(2) HW, 296 : Le relatif *dont* se fait rare [...] → Vztažné zájméno *dont* je stále vzácnější [...]

(3) HW, 301 : Comme ce sont celles que l'on entend le plus souvent sur les ondes, elles ne peuvent pas manquer d'influencer le reste de la population. → A vzhledem k tomu, že právě je slyšíme nejčastěji na rozhlasových vlnách či v televizi, je pochopitelné, že výrazně ovlivňují ostatní populaci.

(4) HW, 281 : Il suffit qu'une personnalité utilise un mot un peu oublié, ou en invente un [...] pour que chacun ait envie de le commenter [...] → Stačí, aby nějaká osobnost užila poněkud zapomenuté slovo, nebo aby nějaké vymyslela [...] ale každý má chuť to komentovat, kritizovat [...]

Dans l'exemple suivant il s'agit de la suppression d'un noème¹ de rétroactivité.

(5) HW, 281 : Tout le monde se rappelle [...] le *quarteron* remis à la mode par le général de Gaulle.

Každý si vzpomene na [...] *quarteron*, který uvedl do módy generál de Gaulle.

Les changements syntaxiques et stylistiques sont très fréquents. Les efforts du traducteur tendent souvent à expliciter la relation logique qui relie les faits évoqués dans deux propositions.

(6) HW, 301 : C'est parce que l'habitude a été prise, depuis plus d'un millénaire, de puiser dans le vocabulaire latin ou grec pour renouveler le vocabulaire français [...]

Protože již tisíc let existuje zvyklost sáhnout po slovníku latiny nebo řečtiny, aby se slovní zásoba francouzštiny znovu obohatila [...]

(7) HW, 295 : Désormais, on ne marquera plus la différence de sens entre un passé révolu (le passé simple) et un passé dont les effets se poursuivent (le passé composé).

Tak se pomalu ztrácí² významový rozdíl mezi *passé révolu*, minulým časem ukončeným (*passé simple*) a minulým časem, jehož děj ještě trvá (*passé composé*).

(8) HW, 284 : Tirant rationnellement parti des possibilités offertes par la langue française [...]

Tím, že využili racionálních možností, které nabízí francouzština [...]

Par contre, au niveau discursif l'explicite et l'implicite ne sont pas faciles à cerner, mais ils sont beaucoup plus importants pour la saisie du sens pendant la traduction et donnent souvent lieu aux changements du texte original. Dans le discours, l'orateur/scripteur n'exprime qu'une partie de son vouloir-dire. La partie laissée implicite correspond au savoir censé être partagé par les interlocuteurs, et donc aux compléments cognitifs de l'auditeur/lecteur.

¹ *Noème* est le terme de L. Prieto et J. Šabršula.

² Vhodnější by bylo dokonavé *vytratil se*.

(9) HW, 285 : La langue française montre ainsi sa faculté d'adaptation aux besoins de la technique [...]

Francouzština na takovýchto příkladech ukazuje svou adaptační schopnost vůči potřebám techniky [...]

(10) HW, 296 : Le relatif *dont* se fait rare et, quand il est utilisé – *il ne l'est que* par des personnes très scolarisées – c'est souvent avec une certaine maladresse.

Vztažné zájmeno *dont* je stále vzácnější, a pokud se objeví – může je užít pouze velice vzdělaný člověk –, je toto vyjádření často považováno za značně neobratné.

Marianne Lederer, puis Danica Seleskovitch ont appliqué à l'explicité linguistique des discours et des textes la notion de *synecdoque*. Elles ont associé cette notion au rapport existant entre le perceptuel et le conceptuel: au perceptuel que nous percevons visuellement ou auditivement et qui ne représente qu'une partie du tout, s'ajoute le conceptuel. La théorie du sens conçue comme le vouloir-dire, et en particulier les travaux de Marianne Lederer sur la synecdoque, postulent que la compréhension de l'implicite du discours se déroule sans heurt en raison de l'existence d'un savoir partagé du traducteur et du destinataire du texte. C'est ce qui impose au traducteur d'avoir des connaissances étendues du domaine dans lequel il travaille. Une bonne connaissance des sujets, dans notre cas des sujets linguistiques, s'exprime fréquemment par l'explicitation et facilite la compréhension du texte:

(11) HW, 300 : [...] les Parisiens de souche se laissent contaminer par les provinciaux pour ne garder que le *a* de *patte*, qu'ils ne distinguent plus du *â* de *pâte*.

[...] současně se však rodilí Pařížané nechávají ovlivňovat těmito provinciálními tendencemi a ponechávají ve svém systému pouze přední /a/ ve slově *patte*, které už nerozlišují od zadního /a/ ve slově *pâte*.

Dans différentes langues le même tout s'exprime dans un rapport implicite/explicite différent. Autrement dit, les différentes langues opèrent des synecdoques différentes pour un même désigné et ainsi,

nous pouvons comprendre mieux, pourquoi on ne traduit pas les signifiés en tant que tels, mais bien le *sens* (le vouloir-dire) qu'ils permettent d'exprimer. Marianne Lederer (1998) souligne que « *c'est sur cette différence de synecdoque [...] que nous fondons la notion d'équivalence. Les synecdoques librement recomposées dans l'autre langue par le traducteur sont autant d'équivalences qui restituent, pour chaque segment de discours et de texte, une identité de sens.* » La théorie interprétative de la traduction de l'ESIT définit la traduction comme devant produire le même effet cognitif et émotif sur ses lecteurs que le texte original sur les siens en soulignant la notion du *complément cognitif*, qui devient un aspect important pour l'expression explicite ou implicite.

Chaque discours a le caractère elliptique et la compréhension globale d'un discours, sa réexpression dans la traduction, inclut la compréhension et la réexpression de ses présupposés et ses sous-entendus. D'après Catherine Kerbrat-Orecchioni (1998) les contenus implicites jouent un rôle décisif dans l'établissement de la cohérence textuelle. Dans l'énoncé « [...] *l'implicite est véhiculé avec l'explicite, constituant un complément cognitif qui fusionne à son tour en un sens pour le destinataire initié [...]. La proportion d'explicite et d'implicite varie constamment dans la communication en fonction du savoir partagé par les interlocutaires ; on voit les traductions en tenir compte, rendant explicite un implicite dont l'absence empêcherait la constitution du sens, supprimant aussi bien un explicite qui serait redondant* » (Seleskovitch, 1980).

Puisque l'interlocuteur complète le discours prononcé ou écrit par ses propres connaissances, le locuteur est obligé de le formuler en fonction des connaissances qu'il suppose chez lui. Par conséquent, la longueur de l'énoncé, le niveau de la précision de certains détails de son discours et aussi le taux de l'implicite dans le texte d'arrivée varieront. Marianne Lederer signale l'existence d'un mouvement de condensation et d'expansion de l'énoncé : « *un mouvement continu de systole-diastole dans le langage* ». Les deux exemples suivants illustrent le souci des traducteurs d'atténuer l'effet des réalités étrangères et non connues dans la culture tchèque :

(12) HW, 281 : Tout le monde se rappelle [...] *le remue-méninges* inventé en 1965 par Louis Armand pour remplacer *brain-storming*, et qui est presque passé dans la langue courante.

Každý si vzpomene na [...] *remue-méninges* vymyšlený v roce 1965 Louisem Armandem, aby nahradil anglicismus *brain-storming* (soustředění odborníků na řešení nějakého problému), a který téměř přešel do běžného jazyka.

(13) HW, 290 : *Le verlan*.

Verlan neboli o přesmyčkách.

Entre le français – langue plutôt analytique et le tchèque – langue plutôt synthétique, au niveau grammatical, nombreuses diversités résultent de la différence de deux systèmes linguistiques. L'explicitation des pronoms conjoints dans le sens du tchèque vers le français est un des cas typiques : *Přeplaval řeku* → *Il traversa la rivière*.³ Le français étant une langue plutôt nominale, dans la traduction, les transpositions syntagme verbal pour un syntagme nominal sont très fréquentes :

(14) HW, 281 : Les mouvements dans le vocabulaire → Kam se ubírá francouzština

(15) HW, 293 : Aux oubliettes ou dans le dictionnaire? → Nevšímat si jich nebo je dát do slovníku?

D'autres différences, au niveau de ce que l'on dit ou de ce que l'on ne dit pas pour désigner les choses, sont liées aux variations de structures lexématiques. A titre d'exemple :

(a) les termes de base dans le champ *homme : femme* représentent une structure binaire en français mais en tchèque on a la structure ternaire *člověk : muž : žena* de même qu'en latin *homo : vir : femina*,⁴

(b) le même objet est désigné en français, en allemand et en tchèque, mais chaque mot en désigne un aspect différent : en français *tire-bouchon* = en allemand *Korkenzieher* = en tchèque *vývrtka*. Les trois mots désignent bien le même objet en explicitant sa fonction –

³ Exemple d'après ŠABRSULA, J. (1990, 37).

⁴ Exemple d'après ŠABRSULA, J. (1990, 50).

d'extraire. Par contre, les aspects de l'explicite et de l'implicite ne sont pas les mêmes lorsqu'il s'agit de nommer ce qui est tiré : le français explicite l'objet à tirer (bouchon), l'allemand préfère renseigner explicitement sur la matière dont est fait l'objet à tirer (Kork) et le tchèque n'a pas besoin d'autre explicitation.

Les variations suivantes concernent les concepts : *Sage comme une image* → *Hodný jak beránek* (agneau) ou les habitudes pour s'adresser aux autres : les Polonais s'adressent à leurs interlocutaires en utilisant la 3^{ème} personne au lieu de la forme habituelle de la 2^{ème} personne ou les Français qui ajoutent beaucoup plus fréquemment les qualificatifs « *Madame, Monsieur, Mademoiselle* » pour s'adresser à quelqu'un.

2. L'explicite et l'implicite culturel

La traduction implique un transfert de la culture dans le sens le plus large du mot. La distance culturelle entre les peuples de deux langues différentes peut devenir source de certaines difficultés pour le traducteur, puisque de nombreux traits culturels et sociaux, propres à un peuple, n'existant pas pour d'autres peuples en n'ont donc, pour eux, aucune existence linguistique (cf. *le verlan*). Le traducteur doit être conscient des non-équivalences culturelles et il doit être capable de les relever dans la langue de départ. Pour combler des lacunes socioculturelles de sa langue d'arrivée, il peut choisir entre deux approches : *l'adaptation*, où l'on remplace le trait manquant par un équivalent propre à la socioculture d'arrivée. Dans ce cas on peut parler de *la naturalisation du texte d'arrivée* (TA). L'autre approche, *l'emprunt*, repose sur la conservation des traits de la culture de départ, en les accompagnant ou non d'une explication ou de l'explicitation. Cette dernière approche était appliquée dans la traduction du livre de H. Walter, traitant des problèmes linguistiques, concernant le français.

Le traducteur doit aussi trouver une traduction qui tienne compte de la façon dont ses destinataires percevaient les traits culturels étrangers à leur société et tenir compte de l'implicite auquel renvoie l'énoncé en question pour bien le comprendre et pour cerner l'effet qu'il peut produire chez eux.

Dans l'exemple suivant, même si à première vue l'énoncé pouvait passer bien dans le milieu de culture tchèque et être plus ou moins compris, la traduction avait introduit un faux-sens, dû à la méconnaissance de la banlieue française. *Aîné* ne peut en aucun cas dans ce contexte être *parent*. Il s'agit ici d'une forte connotation socioculturelle au sens de *grand frère*, de l'ellipse, *frère* étant sous-entendu. Dans le contexte *aînés* signifie des jeunes gens et des plus âgés d'eux qui peuvent être leurs frères ou non.

(16) HW, 293 : Les premiers à avoir pris conscience d'un décalage devenu insistant entre le langage des jeunes et celui de leurs aînés ont été les journalistes : dans *20 ans*, *Lire*, *Le Nouvel Observateur*, *L'express* ou *Le Quotidien de Paris*, ils ont, dès le début des années 80, présenté des listes de mots nouveaux, avec commentaires et explications.

První, kdo si uvědomili naléhavost rozdílů mezi jazykem mladých a jejich rodičů, byli novináři : v *20 ans*, *Lire*, *Le Nouvel Observateur*, *Express* nebo *Quotidien de Paris*, vydávali od počátku 80. let seznamy nových slov s komentáři a výklady.

E. T. Hall (1981) distingue deux grands types de culture en se fondant sur les caractéristiques du contexte. Ainsi distingue-t-il des *cultures à contexte faible* et d'autres à *contexte fort*. Les premières sont *explicites* car tout est dit ou écrit, ainsi en est-il par exemple de la culture américaine. Les autres, quant à elles, sont dites *implicites*, car à la parole ou à l'écrit, s'ajoutent des éléments non-formulés, implicites, mais qui jouent un rôle capital dans la communication. Ainsi en est-il par exemple dans les cultures arabo-musulmanes. Notons bien que la distinction entre ces deux types de culture ne contient aucun jugement de valeur et ne justifie aucune hiérarchie. Par ailleurs, ce sont les deux tendances extrêmes entre lesquelles se situent des gradations et des nuances. En effet, la culture de la langue de départ peut être explicite par rapport à la culture de la langue d'arrivée, mais implicite par rapport à une troisième culture, ce qui peut jouer un rôle important dans la traduction. Maurice Pergnier (1978, 99) constate que l'analyse de la traduction relève de la

sociolinguistique, qui lui offre les moyens appropriés puisqu'elle définit les conditions de la communication linguistique.

En tenant compte des aspects mentionnés, le traducteur doit rendre dans sa traduction explicite un implicite dont l'absence empêcherait la constitution du sens et supprimer un explicite qui serait redondant. Les solutions à adopter varient en fonction du complément cognitif et aussi en fonction du type de texte concerné. C'est toujours et avant tout l'interlocuteur/le destinataire qui fixe le but du traducteur. En fonction de son but, le traducteur emploie des différentes méthodes de traduction.

3. Une notice sur la terminologie

Les travaux des linguistes et des traductologues s'intéressant à l'expression explicite et implicite en traduction utilisent pour ces notions les dénominations diverses. A titre d'exemple, nous présentons quelques uns.

D'après Jan Šabršula, l'explicitation est [...] « le procédé qui consiste à introduire dans une tranche du texte d'arrivée des précisions qui restent implicites dans la tranche correspondante de texte de départ, mais qui se dégagent du contexte ou de la situation ou, tout simplement, de la contrainte grammaticale. »⁵. Bernard Pottier définit l'explicite tout simplement comme « la partie de la communication qui apparaît dans le message » et l'implicite comme « la partie de la communication qui n'apparaît pas explicitement dans le message. »⁶ Maria Tenchea propose une définition plus complexe : « L'explicitation consiste à introduire dans le texte d'arrivée (TA) des éléments dont le correspondant n'est pas présent dans le texte de départ (TD) : il s'agit soit d'une amplification au niveau formel (du signifiant), portant sur les termes constitutifs des unités de travail, soit d'un ajout de sèmes (niveau du signifié), réalisé par une simple substitution de termes. Ces opérations ont pour résultat un enrichissement informationnel du TA par rapport au TD, permettant l'expression plus précise, plus claire, plus complète, donc plus explicite du sens des unités linguistiques en

⁵ ŠABRŠULA, J. (1990, 37).

⁶ POTTIER, B. (1974, 324-325), cité par HURTADO, A. (1990, 74).

jeu et/ou des relations entre celles-ci. »⁷ Marie-France Delport fait distinction « d'une figure contrainte, quant à son contenu, qu'on appellera explicitation, et d'une figure libre, quant à son contenu, qu'on nommera amplification. »⁸

Différentes dénominations sont utilisées pour désigner l'explicite et l'implicite linguistique avec des contenus différents. Pour démontrer la divergence existante, nous allons introduire, à titre d'exemple, quelques définitions du terme *l'étoffement*.

Ce terme est consacré en traductologie pour signifier le développement, l'amplification, qui vise à enrichir, à donner plus de substance à des éléments impliqués dans la traduction. D'après Vinay et Darbelnet (1977), [...] « *l'étoffement est le renforcement d'un mot qui ne se suffit pas à lui-même et qui a besoin d'être épaulé par d'autres [...]. Nulle part l'étoffement n'apparaît plus clairement que dans le domaine des prépositions.* » Šabršula distingue l'étoffement lexicalisé (locution prépositive, locution conjonctive – *cestující do Paříže / les voyageurs à destination de Paris*) et l'étoffement contextuel – *v zásuvce / au fond du tiroir*) et il ajoute que l'étoffement implique souvent une surcaractérisation – *v louži / au creux d'une flaque*. L'exemple suivant de surcaractérisation est tiré de notre corpus :

(17) HW, 290 : Il faut aussi dire un mot du verlan, qui a récemment été remis à la mode.

Je třeba se zmínit o slově verlan, které se nedávno stalo módním výkřikem.

Pour Jean Delisle (1993, 234) l'étoffement est un procédé de traduction qui consiste à employer plus de mots que le texte de départ pour exprimer la même idée. Pour lui, l'étoffement est un générique s'appliquant à toute addition de mots liée à des contraintes de forme ou de sens imposées par la LA. Il distingue trois types d'étoffement : dilution (l'étoffement est dicté par des contraintes inhérentes à la langue), l'explicitation (l'étoffement est dicté par la clarification du sens) et la périphrase (l'étoffe-

⁷ TENCHEA, M. (2003, 110).

⁸ DELPORT, M.-C. (1989, 90).

ment est dicté par des exigences de nature stylistique). Michel Ballard⁹ définit l'étoffement de façon suivante: « *il y a étoffement d'une micro- ou d'une macrostructure lorsque sa traduction littérale ou restructurée nécessite l'insertion d'un ou de plusieurs signes pour des raisons d'ordre morphosyntaxique, sémantique, stylistique ou idiomatique.* »

Nous pouvons rencontrer d'autres termes, mettant en lumière les différents aspects des deux phénomènes en cause :

(+) redondance, dilution, amplification, développement, expansion, périphrase, ajout, introduction, insertion, l'addition, allongement

(-) dépouillement, contraction, effacement, omission, suppression, économie, abrègement et réduction.

Maria Tenchea (2003, 110) propose une définition complexe de l'implicitation : « [...] *procédé inverse de l'explicitation, supprime en TA certains éléments présents en TD, au niveau du signifiant ou du signifié, laissant dans la sphère de l'implicite des informations qui portent sur le sens des termes ou sur les relations qu'ils entretiennent entre eux. Ces types d'opérations aboutissent à une expression plus concise, simplifiée, à un énoncé allégé, supprimant certaines redondances ou certaines lourdeurs qui pourraient être gênants dans TA. Est implicite ce qui n'est pas formulé, mais qui est contenu virtuellement dans le texte traduit.* »

Pour nous, les termes *explicitation* et *implicitation* sont génériques pour désigner l'ensemble des procédés traductionnels qui répondent à des contraintes aussi bien linguistiques que discursives.

4. Une traduction-érudition: *Francouzština známá a neznámá*

Dans la situation où le traducteur vise un public plus spécialement intéressé par des références du texte original, il peut, et souvent il est même obligé d'utiliser les adaptations, les paraphrases explicatives ou d'introduire des commentaires, tout en

⁹ BALLARD, M. *Versus : La version réfléchie (Des signes au texte)*. Paris : Ophrys, 2004, pp. 54-55.

restant fidèle au sens du texte de départ. Danica Seleskovitch propose d'appeler ce type de traduction qui envisage le texte original en tant qu'objet d'étude *traduction-érudition*. La *traduction-érudition* doit privilégier l'exactitude du sens et veiller à transmettre le vouloir-dire de l'auteur dans sa complexité, en respectant les moyens de la langue d'arrivée et des besoins du public visé.

La traduction du livre de Henriette Walter *Le français dans tous les sens* en tchèque, peut servir d'exemple d'une *traduction-érudition*. Henriette Walter, professeur à l'Université de Haute-Bretagne, est reconnue pour son aptitude à présenter du sérieux scientifique d'une manière attrayante. Grâce à la traduction de son livre par Marie Dohalská et Olga Schulzová, les deux spécialistes en linguistique française, les lecteurs tchèques avaient l'occasion de mieux connaître la langue et la culture française.

On peut localiser le destinataire du texte traduit en fonction du type de ce texte ou en fonction des recherches que nous pouvons faire à son sujet : le texte traduit vise toujours son propre destinataire, parfois équivalent, parfois totalement différent à celui du texte original.

Les spécificités de notre corpus ressortent du caractère du livre de H. Walter, qui est destiné aussi bien aux spécialistes qu'au public beaucoup plus large, s'intéressant à sa langue maternelle – le français. Le livre offre une image dynamique de la langue française, telle que les Français la parlent et l'écrivent dans les conditions et situations différentes. Mais le public visé par la traduction est tout à fait différent : il s'agit avant tout des spécialistes en linguistique française, des enseignants et des étudiants du français langue étrangère. Une bonne compréhension du texte traduit est conditionnée par une connaissance suffisante de la langue française que le traducteur ne peut pas toujours prévoir chez son destinataire. Les difficultés pour le traducteur ne s'arrêtent pas là.

Un petit extrait de textes parallèles illustre bien que l'explicitation au niveau de la langue mais aussi au niveau du discours est largement utilisée.

Nouveaux sens dissimulés sous d'anciennes formes [...]

Cette façon de s'exprimer a l'avantage (ou l'inconvénient, selon le côté où l'on se trouve) de fonctionner comme un langage secret mais, si j'ose dire, doublement secret, puisqu'il a l'air d'un langage tout à fait ordinaire. Ainsi, une fille *d'enfer* n'a rien d'inférieur, **elle est seulement très belle ou très intelligente** (1); une personne *glauque* est plutôt « **bizarre et équivoque** », (2) ce qui entraîne évidemment très loin du sens premier (généralement inconnu) de *glauque*: « de couleur verte tirant sur le bleu ». Ces innovations subreptices peuvent naturellement rester longtemps inaperçues des non-initiés et créer des situations confuses ou conflictuelles, **en augmentant les difficultés** (3) **du dialogue** entre les générations.

[...] En revanche, les créations qui s'appuient sur des changements de forme **sautent aux yeux** (4) (si l'on peut dire) et provoquent des réactions immédiates. On trouve ainsi *galérer*, dont le sens n'est pas absolument transparent, mais où l'on reconnaît *galère*, ce qui permet d'entrevoir qu'il s'agit « **d'effectuer des déplacements** » (5), ou de « faire des efforts considérables, sans aboutir à rien ». De même, le passage à la forme pronominale dans *s'éclater* (pour une personne) exclut le sens de « exploser, voler en éclats », **sans toutefois laisser deviner** (6) qu'il s'agit en fait de « prendre un grand plaisir ». Il faudra aussi dorénavant se méfier de l'adjectif *éclatant*, qui peut prendre, lui aussi, le sens de « qui procure du plaisir »

Pod starou formou se skrývají nové významy

[...] Tento způsob vyjadřování má výhodu (nebo nevýhodu, podle toho, na které straně stojíme), že funguje jako tajný jazyk, ale odvažují se říci dvojnásob tajný, protože vypadá zcela nenápadně. A tak tedy „*une fille d'enfer*“ nemá v sobě nic pekelného, ale dotyčná **dívka je jen nesmírně krásná nebo nesmírně inteligentní**. Je-li někdo *glauque*, je spíše „bizarre et équivoque“, což se velice vzdaluje původnímu významu (obvykle neznámému) slova *glauque*: „zelený s nádechem do modré“. Tyto pokoutní inovace mohou samozřejmě zůstat nezasevěným dlouho utajeny a vytvářet zmatečné i konfliktní situace **tím, že znesnadňují dialog** mezi příslušníky různých generací.

[...] Naopak, tvoření slov, které se opírá o změnu tvarů, **bije doslova do očí** (lze-li to tak nazvat) a vyvolává bezprostřední reakce. Setkáváme se takto se slovem *galérer*, jehož smysl je velmi neprůhledný, ale najdeme v něm *galère*, což nabízí předpoklad, že se jedná o jistou „**možnost přemístování**“ nebo „*vynakládání nesmírného úsilí*, které k ničemu nevede“. Podobně přechod pronominální formy v *s'éclater* (jedná-li se o nějakou osobu) vylučuje význam „vybuchnout, vylítnout do povětří“, **aniž by se dalo předpokládat**, že se vlastně jen jinak vyjadřuje „mít velkou radost“. Je třeba dát si obdobně pozor na adjektivum *éclatant*, které samo o sobě může také znamenat cosi, co „způsobí radost“.

Quant aux abréviations, *accro, ado, appart, caric, cata, deb, doc, oc, p'tit dej, pro* ou *pub*, elles sont inoffensives tant qu'elles ne créent pas d'ambiguïté. **Mais est-ce toujours le cas ? (7)**

Le verlan

Il faut aussi **dire un mot du verlan** (8), qui a récemment été remis à la mode (9) parmi les jeunes et qui a laissé des traces dans la vie quotidienne grâce à quelques chansons à succès comme *Laisse béton* et à des films comme *Les Ripoux*. Aujourd'hui, ce procédé de modification de la forme des mots a moins de succès. **Il consistait à inverser les syllabes** (10) d'un mot (de préférence de moins de trois syllabes), mais les jeunes spécialistes n'entérinaient pas n'importe quelle innovation. Seuls étaient acceptés, au bout d'un certain temps, **ceux qui avaient fait la preuve de leur efficacité.** (11)

Le verlan n'est pas une nouveauté. (12) C'est un procédé de travestissement bien connu qui, jusqu'à une époque assez récente, était réservé aux argots de certaines professions.

Pokud jde o zkratky *accro, ado, appart, caric, cata, deb, doc, oc, p'tit dej, pro* nebo *pub* jsou zcela neškodné, protože nemohou vyvolat dvojznačnost. **Ale je to vždy to pravé?**

„Verlan“ neboli o přesmyčkách

Je třeba se zmínit o slově *verlan*, (přesmyčka: *verlan /vɛrlɑ̃/ – l'envers /lɑ̃vɛr/*), které se nedávno stalo módním výkřikem v mluvě mladé generace, zároveň však zanechalo stopy v běžném životě díky některým úspěšným písničkám jako *Laisse béton* (*laisse tomber*) a filmům jako je *Les ripoux*. Dnes je tento způsob změny formy už méně významný. **Spočíval v tom, že zaměňoval slabiky** jistého slova (raději méně než tříslabičného), ale mladí odborníci se nezastavili před žádnou inovací. Po nějaké době byly přijaty **jen ty výrazy, které měly schopnost se udržet.**

Přesmyčky typu „verlan“ nejsou pro žargon novinkou. Je to dobře známý maskovací prostředek, který byl donedávna vyhrazen pro žargon některých profesí.

(1) [...] **elle est seulement très belle** ou très **intelligente** → [...] *ale dotyčná dívka je jen nesmírně krásná nebo nesmírně inteligentní.*

Augmentation de l'intensité de la qualité (*d'une fille d'enfer*), liée à l'effet magique du mot *enfer*, elle peut être adéquate dans la situation où cette expression pourrait être utilisée. Dans la logique de cette énoncé il faudrait traduire plutôt: *...dotyčná dívka je však nesmírně krásná.*

(2,5) Notons que l'expression « *bizarre et équivoque* » reste intraduite, même si dans le paragraphe suivant dans la situation semblable l'expression « *d'effectuer des déplacements* » était traduite.

(3) [...] et créer des situations confuses ou conflictuelles, **en augmentant les difficultés du dialogue** [...]

[...] a vytvářet zmatečné i konfliktní situace tím, že znesnadňují dialog [...]

Développement d'une unité, accompagné d'une réorganisation syntaxique (le gérondif → proposition subordonnée circonstancielle), ayant pour résultat l'expression plus explicite et la cohésion syntaxique du texte renforcée.

(4) [...] les créations... sautent aux yeux [...] →) [...] *tvorení slov bije doslova do očí*) [...]

Ajout d'un terme (adv.) renforçant, explicitant un « accent » de la phrase.

(6) [...] **sans toutefois laisser deviner** qu'il s'agit [...] → [...] *aniž by se dalo předpokládat, že* [...]

Réorganisation syntaxique de la phrase (préposition avec l'infinitif → proposition subordonnée).

(7) *Mais est-ce toujours le cas ? Ale je to vždy to pravé?*

Développement sémique de l'unité.

(8) [...] *il faut aussi dire un mot du verlan* [...] → *Je třeba se zmínit o slově verlan, (přesmyčka: verlan /verla- 'envers /lave/* [...]

Ajout d'un terme et l'explication de la notion.

(9) [...] *qui a récemment été remis à la mode.*
[...] *které se nedávno stalo módním výkřikem.*

Étoffement par l'introduction d'un terme explicitant avec changement du statut syntaxique du terme-base.

(10) Il consistait à **inverser les syllabes** d'un mot [...]

Spočíval v tom, že zaměňoval slabiky jistého slova [...]

Transposition syntaxique par expansion (infinitif → proposition subordonnée).

(11) [...] *ceux qui avait fait preuve de leur efficacité* [...]

[...] *jen ty výrazy, které měly schopnost se udržet* [...]

Référentialisation (*ceux* → *ty výrazy*).

(12) Le verlan n'est pas une nouveauté.

Přesmyčky typu verlan nejsou pro žargon novinkou.

Introduction de termes en TA, sans réorganisation syntaxique.

Conclusion

Notre intention était de souligner l'importance de l'explicitation et l'implicitation au cours du processus de la traduction. L'analyse de notre corpus, dont nous avons présenté quelques modestes exemples, fait la preuve que dans les textes spécialisés le taux d'explicitation est très haut ce qui est dû au souci du traducteur d'être le plus clair

possible. Marie-Claire Delport (1989: 95-96) constate que « *les traducteurs s'accommodent mal du non-dit, de l'ellipse, de l'imprécision et que [...] la bonté du traducteur est sans limites. Il ne veut pas que son lecteur soit troublé par des images audacieuses ou étranges.* »

Bibliografie de références

- DELPART, M.- F. Le traducteur omniscient. Deux figures de traduction, l'explication et l'amplification. In Canavaggio et Darbord (éds). In *La traduction, Actes du XXIIIe Congrès de la Société des Hispanistes Français* (Caen, 13-15 mars 1987). Caen : Centre de Publications de l'Université de Caen, 1989, pp. 89-105
- DUBSKÝ, J. Porovnávací stylistika a odborný překlad. In *AUC Philologica* n° 4-5, *Slavica Pragensia* XXIII., Praha, 1980, pp. 261-267
- DURIEUX, CH. Les langues ont-elles une longueur ? In *Contrastes*, n° 20-21, 1991, pp. 22-32
- FOURQUET, J. La traduction vue d'une théorie du langage. In *Langages* n° 28. Paris : Larousse, 1972, pp. 64-69
- HALL, E.-T. *Le langage silencieux*. Paris : Le Seuil, 1981
- HURTADO, A. *La notion de fidélité en traduction*. Paris : Collection „Traductologie“, n° 5, Didier Érudition, 1990
- KERBRAT-ORECCHIONI, C. *L'implicite*. Paris : Armand Colin, 1998
- KUFNEROVÁ, Z. ; POLÁČKOVÁ, M. et al. *Překládání a čeština*. Praha : Nakladatelství H & H Vyšehradská, 2003
- LAPLACE, C. *Les concepts-clefs de trois auteurs : Kade (Leipzig), Coseriu (Tubingen), Seleskovitch (Paris)*. Collection „Traductologie“ n° 8, Paris : Didier Erudition, 1994
- LEDERER, M. Synecdoque et traduction. In *ELA*, n° 24, 1976
- LEDERER, M. Implicite et explicite. In *Interpréter pour traduire*. Paris : Didier Érudition, 1984, 2001
- LEDERER, M. *La traduction aujourd'hui*. Paris : Hachette, 1994
- LEDERER, M. La place de la théorie dans l'enseignement de la traduction et de l'interprétation. In ISRAËL, F. (éd.) *Quelle formation pour le traducteur de l'an 2000 ? Actes du Colloque International tenu à l'ESIT, juin 1996*. Paris : Didier Erudition, Collection de Traductologie n° 9, 1998, pp. 17-26
- PEETERS, J. *La médiation de l'étranger. Une sociolinguistique de la traduction*. Artois : Presses Université, Collection « Traductologie » (dir. Michel Ballard et Lieven D'Hulot), 1999

- PERGNIER, M. *Les fondements sociolinguistiques de la traduction*. Paris : Diffusion Librairie Honoré Champion, 1978
- SELESKOVITCH, D. ; LEDERER, M. *Interpréter pour traduire*. Paris : Didier Érudition, Coll. Traductologie, 2001
- SELESKOVITCH, D. Pour la théorie de la traduction inspirée de sa pratique. In *META*, XXV, n° 4, 1980, pp. 401-408
- SMIČEKOVÁ, J. Explicitation et implication : les démarches traductives symétriques et complémentaires. In *Études françaises en Slovaquie. Actes du Colloque International d'études françaises*, vol. IX, Nitra : Université Constantin le Philosophe, 2004, pp. 257-270
- SMIČEKOVÁ, J. Explicite et implicite en traduction. In: *Studia romanistica. Acta Facultatis Philosophicae Universitatis Ostraviensis*, Ostrava: Ostravská univerzita, 2005, pp. 71-78
- ŠABRŠULA, J. Redundance a ekonomie v češtině a ve francouzštině. In *Acta Universitatis XVII. novembris Pragensis*, n° 4. *Sborník statí o jazyce a překládání*. Praha : Universita 17. listopadu, 1974, pp. 186-209
- ŠABRŠULA, J. *Problèmes de la stylistique comparée du français et du tchèque*. Praha : Univerzita Karlova, 1990
- TENCHEA, M. Explicitation et implication dans l'opération traduisante. In BALLARD et EL KALADI (éds). *Traductologie, linguistique et traduction*. Arras : APU, 2003, pp. 109-126
- VINAY, J.-P. ; DARBELNET, J. *Stylistique comparée du français et de l'anglais*. Paris : Didier, 1977

Corpus

- WALTER, H. *Le français dans tous les sens*. Paris : Robert Laffont, 1988, 384 p. ISBN 2-221-05254-4
- WALTER, H. *Francouzština známá a neznámá* (traduit par Marie Dohalská et Olga Schulzová). Praha : Jan Kanzelsberger, 1993, 323 p. ISBN 80-85387-15-8

Abstract

The paper discusses the problems of explicitness in the translation of specialised linguistic texts contrasting the French original with its Czech translation. To preserve the communicative value of the text anchored in a completely different cognitive and linguistic context, written in a different language and different cultural

background, the translator has to take into consideration not only the polysystem of the target language but also the new communicative situation as a whole. To achieve this objective he often employs an explicit way of expression and explication. The author concentrates on defining explicitation within linguistics and on the contribution of contrastive stylistics to translation theory. In the translation theory it draws upon the theory presented by ESIT school in Paris represented by D. Seleskovitch and M. Lederer's research.

Resumé

Příspěvek se zabývá problematikou explicitního vyjadřování v překladu odborných lingvistických textů. Autorka srovnává francouzský originál s českým překladem. Zdůrazňuje, že překladatel musí přizpůsobit text nejen polysystému cílového jazyka, ale i nové komunikační situaci tak, aby zachoval výpovědní hodnotu textu, vznikajícího ve zcela jiném kognitivním a jazykovém kontextu, v jiném jazyce a v jiném kulturním prostředí. K dosažení tohoto cíle často využívá explicitního vyjadřování a explikace. Autorka se zaměřuje také na vymezení místa explicitace v rámci lingvistiky a na přínos srovnávací stylistiky pro teorii překladu. V translatologické teorii se opírá o teorii pařížské školy ESIT, kterou představují práce Danice Seleskovitchové a Marianny Ledererové.

LA DIDACTIQUE DU PLURILINGUISME ET
IMPLICATION ÉVENTUELLE DE SES ÉLÉMENTS
DANS LES MODULES DE LA FORMATION
DES INTERPRÈTES FRANCOPHONES EN
RÉPUBLIQUE TCHÈQUE

Marie Fenclová

Le plurilinguisme, le multilinguisme, la diversité ou la diversification linguistique sont les termes qui caractérisent, depuis presque deux décennies, le discours du domaine de la didactique des langues étrangères, de même que celui des politiques linguistiques. Le multilinguisme et la multiculturalité, caractérisant l'identité européenne, sont souvent présentés comme les défis de l'avenir de l'Europe. D'autre part, on assiste dans tous les pays européens à une réalité contrariée qui est l'hégémonisation continue et progressive de l'anglais comme moyen universel de communication internationale.

La polarité « diversité-unité » se manifeste pareillement dans certaines réflexions des autorités de la linguistique et de la didactique des langues. Claude Hagège, par exemple, prétend qu'« il faut que le plus possible d'européens apprennent le plus possible de langues d'Europe » (Hagège, 1992, 270), tandis que Harold Weinrich est persuadé qu'« apprendre les langues européennes en série serait contraire à toutes les règles de l'économie » (Weinrich, 1993, 21).

C'est sans doute à mi-chemin, entre la thèse et l'antithèse, qu'il est logique de chercher toujours un nouveau point de départ en ce qui concerne le problème en question. Et c'est pourquoi les politiques linguistiques des pays européens recommandent aujourd'hui l'enseignement/apprentissage de deux langues étrangères dans le cadre de la scolarité obligatoire, tout en soutenant le rôle spécifique de la culture des langues maternelles les plus diverses. D'habitude, on recommande d'offrir aux élèves l'anglais en tant que première langue étrangère et, après, une deuxième langue étrangère au choix plus au moins libre. Néanmoins et en dépit de tous les efforts, les statistiques témoignent de la tendance continue vers l'unification anglophone

qui marginalise d'autres langues étrangères dans la société, et dans les systèmes éducatifs en Europe.

La situation est particulièrement pénible pour les romanistes et romanofiles et il n'est pas étonnant alors que l'avenir, qui serait un nouvel épanouissement de la langue française ainsi que celui d'autres langues romanes, soit au centre de l'attention de la politique linguistique de la France. En même temps, ce sont surtout (mais pas seulement) les linguistes et didacticiens français qui développent des projets visant la diversification des langues à maîtriser par les jeunes citoyens de l'Europe.

Dans cet ordre d'idées, il est intéressant de mentionner une stratégie, visant la diversité linguistique, qui a été développée par plusieurs équipes dans différents pays de langues romanes et qui repose sur une intercompréhension des locuteurs en langues apparentés. A cet égard, au début des années 90, Umberto Eco remarquait déjà que rien ne prouve que pour communiquer les gens doivent nécessairement passer par la même langue, mais qu'ils peuvent aussi parler leur langue, et comprendre celle de l'autre (Eco, 1994, 377). La même thèse a été pareillement soutenue par L.-J. Calvet (Calvet, 1993).

La conception de l'intercompréhension est la suivante : les interlocuteurs, dans des échanges multilingues, peuvent s'exprimer dans leur langue maternelle sans recourir nécessairement à une troisième langue, partagée par les deux comme langue étrangère. Il s'agit alors de mettre à profit une réalité linguistique qui a été largement étudiée théoriquement, mais peu exploitée du point de vue didactique, c'est-à-dire mettre à profit la proximité étymologique et typologique des langues. Apparemment, tout cela ne peut surprendre le public tchèque étant donné son expérience intime de la langue slovaque qui, très proche, est compréhensible pour les Tchèques, et vice-versa. Dans le contexte de l'ancienne Tchécoslovaquie, les deux nations pratiquaient alors spontanément un bilinguisme réceptif : on se comprenait mutuellement, sans parler activement la langue du partenaire. Aussi les concepteurs des projets de l'intercompréhension en langues latines soulignent que les locuteurs de langues romanes sont particulièrement privilégiés puisque leurs langues (français, italien, espagnol, catalan, portugais, roumain et autres langues régionales) possèdent de traits communs qui, souvent, leur

permettent de pratiquer spontanément un échange plurilingue sans avoir jamais étudié la langue de l'autre. La didactique de langues étrangères s'est emparée de l'occasion dans la perspective d'atteindre plusieurs objectifs. Grâce aux activités d'intercompréhension des langues apparentées, les élèves prennent conscience d'un nouvel espace de communication internationale qui leur est facilement accessible. Il s'agit d'une expérience authentique du plurilinguisme en pratique. Cette expérience peut aider des élèves à se débarrasser de leur timidité devant l'apprentissage des langues étrangères. Eventuellement, cette approche peut leur ouvrir une voie alternative qui facilite l'accès à l'apprentissage sérieux d'une de ces langues. La maîtrise partielle des langues apparentées, centrée sur la compréhension écrite et orale, favorise le développement d'une empathie communicative, l'art d'écouter le partenaire.

La connaissance de plusieurs projets axés sur l'intercompréhension de langues apparentées m'a conduite à l'idée que cette approche pourrait offrir quelques éléments didactiques à la formation de futurs interprètes.

La formation ambitieuse des interprètes leur fournit d'habitude un niveau très élevé de compétences en langue cible (langue étrangère), proche du niveau de compétences des locuteurs natifs. Concernant la formation des interprètes tchèques pour la langue française, la méthodologie de l'intercompréhension est mise à leur disposition.

Les activités basées sur l'intercompréhension peuvent développer des stratégies qui sont utiles en particulier pour les interprètes : Il s'agit de la compréhension globale du texte, de l'art d'anticiper, de l'approche approximative du sens, de la capacité de se débrouiller même en cas d'ignorance ou d'incompréhension relative.

La méthode de l'intercompréhension peut satisfaire les ambitions de certains étudiants désireux d'approfondir l'étude comparative/contrastive des langues qui est populaire parmi les traducteurs/interprètes.

Le caractère ludique de l'approche peut dissiper les stéréotypes de la fascination de certains étudiants par « leur » langue étudiée, les dégager d'une certaine isolation professionnelle dans le cadre de la langue concrète, d'élargir leurs horizons de vision.

Nous disposons déjà des résultats de plusieurs projets de l'intercompréhension des langues romanes sur lesquels on pourrait s'appuyer : Itinéraire roman, Eurom4, Galathea et d'autres (des informations concernant ces projets sont accessibles sur l'internet). Il est facile d'y trouver les supports exploitables pour atteindre les objectifs pédagogiques mentionnés plus haut. Un étudiant francophone en traductologie tchèque pourra très bien développer sa compétence en compréhension globale du texte en traduisant un texte d'italien, donc d'une langue qu'il n'a jamais étudiée :

Un aereo da turismo si è schiantato ieri mattina nel quartiere di Bromme, alla periferia di Stoccolma, incendiando un appartamento : le tre persone che si trovano a bordo sono morte.

Ou le texte suivant d'espagnol :

En septiembre de 1993, la Televisa, S.A. inauguró las transmisiones del « Canal de las Estrellas » a Europa por medio del sistema de satélites Astra. De esta manera, las emisiones en español entraron en un universo potencial de 40 millones de hogares europeos.

N'est-il pas facile de deviner ce que l'on interdit en Roumanie par l'inscription *Parcareă interzisă* ? Ou au Portugal par l'inscription *É proibido fumar* ?

Je me souviens combien il a été difficile pour nous, anciens étudiants de traductologie, de trouver un compromis entre le sentiment de responsabilité du fait d'assurer une interprétation la plus adéquate que possible et le sentiment de « frustration » car il est impossible de « savoir tout ». L'objectif de cet article n'était que de signaler l'existence de cette approche en didactique des langues romanes, dont on pourrait profiter éventuellement dans le cadre de la formation des interprètes avec les buts choisis. Parce qu'elle est amusante, cette nouvelle approche peut être bien accueillie.

L'approche de l'intercompréhension des langues apparentées peut devenir l'espace d'un « dialogue des cultures », et apporter alors des éléments de réflexion aux problèmes qui occupent les participants de ce colloque.

Bibliographie

- BLANCHE-BENVENISTE, C. (ed.) *Apprentissage simultané de quatre langues romanes, Portuguais, Español, Italiano, Français*. Firenze : Nuova Italiana, 1998
- BLANCHE-BENVENISTE, C. Accepter l'approximation dans l'apprentissage. *Le Français dans le Monde*, N° 340, juillet-août 2005, p. 25-26
- CALVET, L.-J. *L'Europe et ses langues*. Paris : Plon, 1993
- ECO, U. *La recherche de la langue parfaite dans la culture européenne*. Paris : Seuil, 1994
- FENCLOVÁ, M. D'une langue étrangère à des langues étrangères (esquisse d'un projet de la formation continue). *Bulletin Sdružení učitelů francouzštiny*, 2000/33, p. 14-17
- HAGEGE, C. Le souffle de la langue. Voies et destins des parlers d'Europe. Paris, 1992 L'intercompréhension : le cas des langues romanes. *Le Français dans le Monde*. Recherches et applications, janvier 1997. Paris : Hachette EDICEF
- JAMET, M.-C. L'intercompréhension orale en expérimentation. *Le Français dans le Monde*, N° 340, juillet-août 2005, p. 31-34
- TEYSSIER, P. *Comprendre les langues romanes, méthode d'intercompréhension*. Chandeigne, 2004
- THEA, E. L'Intercompréhension en langues latines : une histoire de vieille date avec un bel avenir... *Bulletin Sdružení učitelů francouzštiny*, 12/2002, 41, p. 54-63
- PLOQUIN, F. Parler dans sa langue, comprendre celle de l'autre. *Le Français dans le Monde*, N° 340, juillet-août 2005, p. 23-24
- WEINRICH, H. Trois cordes à nos arcs. *Le Monde des débats*, juillet-août 1993

Abstract

The Didactics of Plurilinguism and the Potential Inclusion of its Elements Into the Professional Training of Francophone Interpreters in the Czech Republic.

This contribution to the discussion of the particularities of the dialogue of cultures in the work of interpreters and translators deals with the possible enrichment of the university training of interpreters with some elements of the method of the receptive recognition of akin languages. The latter method, originally intended for native speakers of the Romance languages area opens the path to the multilinguism and multiculturalism of high-school students through the reading and listening with comprehension of akin Romance languages (e.g. the Projects Eurom4, Galathea).

It can be assumed that the method could be used in the professional training of interpreters: activities focused on the comprehension of languages akin to the specific language studied develop the capability for global comprehension, the capability to anticipate the general sense of the discourse, the capability to resolve situations of relative misunderstanding, etc. The method will satisfy those students of translology and interpreting particularly interested in a comparative/contrastive approach to languages. Of benefit can be also the extrication of the student from the frequent fascination by the studied language/languages and the expansion of the dialogue into a polylogue of languages and cultures.

Resumé

Didaktika plurilingvismu a případné zapojení jejích prvků do profesionální přípravy frankofonních tlumočnicků v České republice.

Tento příspěvek k dialogu kultur v profesionálním vzdělání tlumočnicků a překladatelů se zaměřuje na možnost obohatit jejich univerzitní přípravu některými prvky metody receptivního poznávání příbuzných jazyků.

Metoda původně určená rodilým mluvčím románské jazykové oblasti otevírá cestu k multilingvismu a multikulturalismu středoškoláků četbou a poslechem s porozuměním příbuzných románských jazyků (např. projekty Eurom4, Galathea a další).

Lze se domnívat, že metodu by bylo možno využít v profesionální přípravě tlumočnicků: Aktivity zaměřené na porozumění jazykům, které jsou příbuzné jazyku speciálně studovanému, rozvíjejí schopnost globálního porozumění, schopnost anticipovat smysl výpovědi, vyrovnat se se situací relativního nepochopení atd. Metoda uspokojí ty posluchače tlumočnickví, pro něž je příznačný zájem o komparativní/kontrastivní přístup ke studiu jazyků. Přínosné může být i vymanění posluchače z časté fascinace studovaným jazykem/jazyky a rozšíření dialogu na polylog jazyků a kultur.